

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

FEU MA MÈRE
SUIVI DE
LES MAISONS DES AUTRES

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
ARIANE LESSARD

JANVIER 2018

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je voudrais remercier mes parents de m'avoir encouragée aussi longtemps dans toutes sortes de projets fous, ainsi que mes grands-parents pour avoir été les conteurs qui ont fait de moi la même chose.

Merci à mes professeurs de français pendant mon secondaire qui m'ont encouragée à écrire de la fiction assez jeune.

Un merci particulier aux professeurs qui m'ont plus grandement influencée dans mes lectures; Olga Hel Bongo, Gilles Pellerin, Philippe Mottet, et enfin, Martine Delvaux, qui m'a fait découvrir de grandes auteures.

Finalement, merci à mes amis qui ont su comprendre, pendant ces années de rédaction, que j'étais pauvre et que je ne sortais plus, et merci à Jérémy pour son soutien dans les derniers droits de mon écriture.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	iv
PARTIE 1	
FEU MA MÈRE	1
PARTIE 2	
LES MAISONS DES AUTRES	103
2.1	106
2.2	109
2.3	115
2.4	117
2.5	121
2.6	122
2.7	125
2.8	127
2.9	130
2.10	139
2.11	141
2.12	143
BIBLIOGRAPHIE	146

RÉSUMÉ

Feu ma mère est un roman polyphonique, sur trame de roman policier. L'histoire se passe dans un village où tous les habitants se partagent la parole l'un à la suite de l'autre. Des voix toutes plus problématiques que la précédente se succèdent pour former une rumeur qui plane sur le village. Une mère, Vanessa Bellay disparaît. Puis on finit par oublier l'histoire, jusqu'à ce que sa fille, la jeune Virginia, commence à sortir de leur maison qui les tenaient, sa sœur, son père et elle, à l'abri des regards. Dès lors, les habitants livreront leurs témoignages sur la disparition de la mère. Et plus les secrets seront dévoilés, plus ils influenceront la population à faire des actes hors de contrôle. Certains fuiront, d'autres commettront des délits, voire même des meurtres. Tout ce qui était enfoui ressort et a des répercussions sur la vie auparavant tranquille des habitants du village.

Dans mon essai *Les maisons des autres*, je me penche sur le pourquoi la polyphonie est un bon mécanisme de détection du mensonge. Je m'intéresse au mensonge, suivant la façon dont il est convoqué dans mon roman, par la démultiplication des témoins, des voix et des points de vue. En présence d'un seul narrateur, le lecteur a moins souvent tendance à soupçonner sa parole. En présence d'une pluralité de points de vue, par contre, le doute s'installe devant l'hétérogénéité des témoignages. Je m'y inspire des histoires que me racontaient mes aïeux sur leurs familles, leurs voisins, et comment leurs contes inventés me fascinaient étant jeune. Ils m'ont appris à m'intéresser à ceux qui habitaient à côté et à ce qu'ils pouvaient aussi penser de nous. En m'inspirant de l'essai *L'ère du soupçon* de Nathalie Sarraute, je reprends le concept du soupçon généralisé, omniprésent dans les relations auteur/lecteur, criminel/détective, ainsi que celle qui unit entre eux, les personnages. En tant qu'auteur, il faut toujours prendre le risque de la création, et par le fait même, le risque du mensonge, dont parle Alexandre Koyré dans son essai *Réflexion sur le mensonge*.

MOTS CLÉS : roman choral, polyphonie, mensonge, nouveau roman, roman policier, auteur, lecteur, famille, village, secret, point de vue, intimité.

FEU MA MÈRE

*Quelque part dans la profondeur de la forêt
des arbres vivants répondent aux arbres morts de la maison.*

Anne Hébert, Les Fous de Bassan

Ce sont les murmures qui m'ont tué.

Juan Rulfo, Pedro Páramo

VIRGINIA

Nous n'avons pas de voisins. Sur la route de terre, quand on roule en voiture, on remarque l'étendue jaune des champs de moutarde, puis on aperçoit la maison. La façade blanche est surmontée de trois croisées au premier étage et de deux larges fenêtres au rez-de-chaussée, toutes parfaitement alignées. Au sommet du toit, on voit les deux cheminées en briques. Trois et deux. Celle qui donne dans la cuisine, dans le grand foyer de pierre, et l'autre, qui descend jusqu'au salon. Celle-là est condamnée. Moins une. Nous vivons dans une maison centenaire. Les solives craquent. Dans la grange ça sent l'essence et Mac ne parle jamais. Il n'a pas de bouche à la place de la bouche. Quand j'étais petite, ma mère me disait que les planches se déplaçaient la nuit. Je m'imaginai qu'elles se détachaient du sol, et que si j'ouvrais la porte de ma chambre, j'allais voir les lattes en mouvement. Je faisais souvent des cauchemars dans lesquels il m'arrivait de marcher sur les poutres alors qu'elles se démantibulaient. Je tombais dans le vide. J'appelais les adultes, dans le noir, mais ils ne venaient pas alors je ne sortais plus de ma chambre. Jusqu'à l'âge de sept ans j'ai eu peur du plancher qui bougeait, et jusqu'à ce que j'en aie dix, j'ai mouillé mes draps la nuit. Dix. J'ai décidé de ne plus boire avant l'heure du sommeil. Je me levais la gorge sèche.

Dehors, il y a la grange. Elle s'empoussière. On y respire des tas de cailloux. La grosse porte de bois est lourde, il faut la pousser très fort et alors elle ne bouge rien qu'un peu. Mes bras deviennent brûlants à chaque fois. Quand les gonds s'allongent,

ils grincent, puis roulent. Le moins de bruit possible. Il ne faut ouvrir qu'une mince brèche, juste assez grande pour que mon corps puisse s'y faufiler. Ne pas attirer l'attention. Il ne faut pas qu'on sache que je vais là. Qu'on m'empêche d'y retourner. Ne pas tomber dans l'eau. Ne pas attirer les gros poissons. Dedans, des tas de ferraille, du vieux bois, des outils en métal rouillés. J'ai trouvé une bicyclette, je l'enfourche pour rejoindre le village. En marchant, ça prend au moins quarante minutes. Le temps de penser au paysage et à autre chose. Le foin dégage une odeur d'humidité. Ça sent comme dans le champ, quand il y a des oiseaux sur les chiens. Il n'y a plus d'électricité dans la grange, tout a été désaffecté. Au moins la lumière du soleil traverse les fentes, zèbre la terre et la paille, et alors je peux voir où sont les échelles. Ça sent l'essence, aussi. L'odeur est collée. Les planches suintent dans leurs nœuds. Au lieu de sentir le bois, elles exhalent une odeur de voiture. Comme au salon de coiffure. J'ai les poumons sales. La puanteur émane des vieux moteurs dans un coin. Le vieux est venu nous chercher en ville avec sa belle voiture, parce que Laura l'a appelé pour lui dire ce que j'ai fait. Elle est entrée en courant dans le salon de coiffure pour prendre le téléphone. Pendant ce temps-là, je suis assise sur le banc en bois, au bord de la rue, et les clients me regardent à travers la vitrine. J'arrache des morceaux de bois. Je sais qu'ils m'examinent et je continue de gratter la peinture, de tirer sur les languettes qui se détachent. Comme s'ils ne me regardaient pas. Si ça continue, il n'y aura plus de banc du tout. Je m'enfonce une grosse écharde dans le pouce, entre le doigt et l'ongle. Ça me donne chaud aux joues. De l'intérieur du salon de coiffure, eux, ils attendent que je recommence. Un fou, ça se répète tout le temps.

Il y a un grand escalier dans la maison. L'image est lourde. Chaque marche est recouverte d'un épais morceau de velours rouge qui les tapisse depuis longtemps. Dix-sept. Il est tout usé dans le centre des paliers. Beaucoup de personnes ont marché dessus. À la file indienne sur le tapis. Comme pour aller voir en haut, ce qu'il y avait. Des curieux. Et la fumée dans les escaliers. Avant nous, les anciens propriétaires, feu les grands-parents de ma mère, se sont enrichis avec les champs. À leur mort, elle a reçu un gros héritage. C'est de cela que nous vivons, depuis. Je ne les connais pas. Ils sont sur les vieilles photos brûlées dans le salon. Ma mère ne travaille pas. Elle a de la misère avec les gens. Ceux qui la regardent pour la juger, les mêmes qui disent qu'elle n'a pas sa place dans les petits cadres brûlés sur les murs du salon. Nous vivons grâce au labeur des morts. Feu leur labeur oui.

L'escalier a dû être fabriqué par des esclaves. Il paraît que feu mon arrière-grand-père en avait. C'est peut-être pour ça que les planches craquent, parce qu'ils sont morts à l'ouvrage. En bas à gauche, le salon inhabité. La cheminée condamnée au milieu du salon comme un arbre mort. Les housses semblent cousues sur les divans, la poussière s'amasse. Les murs s'étirent dans leur ancienne pâleur, sauf que des traînées noirâtres ont coulé sur la longueur. Au plafond, la peinture s'écaille en minces filaments. Le haut des poutres s'épluche, les morceaux tombent comme des feuilles. Le plancher ressemble à un tapis de neige et on n'y marche plus. Les solives craquent, la maison va tomber. C'est devenu un endroit interdit, un peu comme la grange. Personne n'y retourne depuis le feu et ça reste sale. Des objets fondus,

d'autres noircis, parsèment le sol, mais nous n'y touchons pas. À gauche, non. À droite, la cuisine. La fumée dans les escaliers. C'est là que nous nous assoyons même si les chaises sont moins confortables que les fauteuils du salon. Maman est assise sur une chaise au bout de la table. Il est arrivé avec sa Ford. Je suis allée dans la grange. L'odeur de la paille m'a calmée.

Le premier étage par le tapis usé. Dix-sept. Là où la rampe se transforme en mur et que ça devient tout en bois noir massif. Une fumée noire sur le tapis. Les moulures parcourent l'étendue du corridor et s'arrêtent à la première pièce. La chambre de Laura. Maman est jalouse. La porte est recouverte de photos et de coupures de journaux. Une épaisse couverture beige recouvre le lit. Il y a trois oreillers. La fenêtre ouverte fait danser les rideaux. Les reflets tamisent les murs pâles. C'est une porte qui reste ouverte quand il n'y a personne. À l'extérieur, près de la fenêtre, il y a un grand chêne. Moi, je descendrais toujours par lui pour partir en cachette. Laura, elle, sort par la porte. Tout le monde sait où elle va et personne ne l'empêche. Quand ils sont ensemble je les entends crier. Sur le sol du couloir se déroule un tapis rougeâtre avec des fleurs dessinées. Plus jeune, je m'assoiais dessus pour regarder les formes noires sur le tapis. Il m'arrivait d'y apercevoir des visages. Avec des grandes bouches qui criaient. J'appelais ma mère et nous passions l'avant-midi à nous montrer des figures torturées, imaginées dans les fleurs du tapis. Ses doigts caressaient les joues et les lèvres des visages, leurs cheveux. Elle se mettait souvent à pleurer. Elle regardait le sol et ses larmes coulaient le long de sa mâchoire. Parfois, elle devenait en colère et

gémissait très fort. Alors le vieux montait l'escalier. Dix-sept. Il nous trouvait assises sur le sol et agrippait ma mère pour la traîner dans la chambre. Il y a des jours où elle se débattait. Ma mère est un fauve. S'il ne la modérait pas, elle lui griffait les bras, lui écrasait les pieds avec ses talons. Il lui répondait par une gifle. Ça la calmait. Une fois elle l'a embrassé sur la bouche, a fauflé ses doigts jusqu'à sa ceinture. Je faisais semblant d'être endormie sur le tapis, mais je me rappelle qu'elle lui caressait le sexe avec le dos de la main. Elle l'a entraîné dans la chambre. Je suis restée étendue dans le couloir pendant une heure peut-être. Je me suis couchée dans la fumée. La porte s'est ouverte, j'ai entendu des pas qui me contournaient, qui redescendaient les paliers. Elle n'est jamais ressortie, alors je me suis relevée.

La serrure de sa chambre est souvent verrouillée. Je ne suis entrée qu'une fois. Quand il y avait le feu. Elle nous avait accueillies, ma sœur et moi, dans son grand lit, pendant que le vieux et d'autres hommes arrosaient les murs du salon. Qu'ils piétinaient le tapis en rangée comme des soldats. Il voulait qu'on sorte, mais elle refusait de le laisser entrer. Elle ne l'aime pas. Dans sa chambre, je me souviens d'un grand miroir et de ses brosses.

Elle est belle. Elle a un nez droit, une lèvre tirée vers le haut par les minces lignes sinueuses qui descendent de ses narines jusqu'à sa bouche, qui laissent voir ses dents. De grands yeux noirs qui lui donnent une allure d'enfant sauvage et de longs cheveux qu'elle peigne sans arrêt. Elle est belle dans la rivière.

Un jour, elle a décidé qu'elle ne sortait plus. Elle s'est enfermée dans la maison, dans la cuisine. Elle est assise sur sa chaise au bout de la table. Certains soirs, quand je l'entends fredonner des chansons dans le couloir, j'ouvre ma porte et je la trouve là, assise sur le sol, à regarder le tapis.

ABEL

Un village de fous dans le bout du trou de l'enfer. Je n'ai jamais compris ce qui m'avait attiré ici. Je cherchais seulement un endroit isolé, un endroit perdu. Oui c'est ça, je suis venu ici pour me perdre et j'ai perdu la tête.

VIRGINIA

Notre maison se trouve sur une colline à quatre kilomètres de la rue principale. Quatre kilomètres à pieds. Nous sommes isolés sur le terrain de feu mes grands-parents maternels. D'immenses champs, que le vieux a finalement vendus. Je descends souvent en bicyclette au village. Je m'attarde, me promène. L'été, je ne fais jamais grand-chose. Je regarde les goélands, et le vent trop fort qui leur donne de la misère. Vole, vole, revole. J'aime les regarder autour de la cantine. Ils se perchent sur le toit et attendent. Les charognards. Ils attendent que le propriétaire sorte les

poubelles. Après, ils se précipitent dedans pour manger. Les charognards mangent de la charogne. Certains humains sont des charognards.

Je m'assois toujours sur la table de pique-nique près de la cantine. Pause de l'après-midi. J'observe la rue, les gens. Chaque personne qui passe, je la connais par son prénom. C'est facile, ici. Les mêmes personnes traversent les mêmes rues aux mêmes heures. La table est à l'ombre de la cantine vers midi trente. Stanley, le propriétaire, déteste me voir sur la table, avec les pieds sur le banc. Quand il sort de la cantine pour fumer, j'enlève mes chaussures. J'attache les lacets ensemble et je laisse pendre les souliers le long du siège. Je le regarde. Parfois je les balance du bout des orteils. À la longue, l'usure fend les cordons. Vingt petits bouts de ficelle dans un tas, sur le plancher de ma chambre.

Autour, il y a d'autres commerces. La poste, dont les vitrines sont larges et propres. Un couple de vieillards, les Delaney, en ont fait leur arrêt matinal pendant leur promenade. Ils se tiennent par la main. Ils parlent avec Sarah Stanford. Elle répond à leurs questions qui doivent toujours être les mêmes. Est-ce que ma fille a posté un paquet? Oui ou non, ça dépend des journées. Si non, ils repartent avec un air de se dire qu'on les a oublié. Le salon de coiffure occupe le bâtiment juste à côté. Quinze dollars une coupe d'homme, dix-huit coupe de femme. Le vieux est venu nous chercher avec sa Ford. Les clients y passent une fois par mois, certains plus souvent parce qu'ils se trouvent laids. Les visages défilent sur les grands miroirs

comme des taches. Les habitués gaspillent leur argent, mais il n'y a peut-être qu'ici où quelqu'un accepte de les toucher. J'ai une écharde entre le doigt et l'ongle.

Il y a un restaurant devant la cantine, la compétition. La rue principale vit à l'heure du lunch et le restaurant demeure le seul endroit encore en service après quinze heures. Laura, ma sœur, travaille là. Elle porte un uniforme. Notre village est un peu comme une escale pour les conducteurs qui passent. Ils garent leurs camions dans les stationnements surmontés d'énormes publicités de café et de déjeuners à petits prix. Les goélands se perchent tout en haut des affiches. Le soir, il y a des gens qui viennent exercer leur tir. Les publicités sont trouées de balles. Les filles qui acceptent de travailler au restaurant savent qu'en échange du pourboire, elles doivent accepter les avances des camionneurs. Elles couchent avec eux dans les petits lits derrière le siège.

Laura a les lèvres enduites d'un rouge vif, ses ongles peints en alternance. Elle porte les habits bleu ciel que Will, son patron, veut qu'elles portent toutes. Elle couche avec le fils du propriétaire de la station-service, Joey Jefferson. Je les entends dans la chambre à la couverture beige. Il habite dans une roulotte derrière la station. Depuis quelques temps, il ne travaille plus. Il fait l'épave. Il fume et va dîner à la maison avec son père. Mitchell n'a jamais cuisiné avant cette année. Sa femme est atteinte d'un cancer incurable. Elle va bientôt mourir. Elle va mourir avant nous. Moins une.

Mitchell a dû engager un nouveau pompiste après que Joey ait arrêté de travailler. C'est que l'essence, ici, c'est une des seules choses qui se vend aussi bien que les serveuses du restaurant. Il a embauché un garçon que je ne connais pas. Je ne crois pas qu'il vienne d'ici. Je suis allée à la station, l'autre jour, avec Laura. Nous l'avons étudié comme il faut. Il était petit, mais large, avec des bras découpés. Il portait les vieux vêtements de pompiste de Joey, son nom toujours épinglé sur le devant de l'uniforme. Sa chemise évasée laissait voir les poils de son torse. Des cheveux longs et foncés, un nez qui tombe comme pour aller rejoindre la cicatrice qui traverse sa lèvre. Laura parlait fort en prenant les articles et moi je restais au fond du dépanneur. Je me demande s'il va aller voir les serveuses.

Je ne pense pas mentir en disant que je suis la personne que notre mère préfère. Je veux dire que nous avons nos petits jeux que Laura ne connaît pas, des jeux secrets. Maman et moi jouons ensemble, parfois même si nous ne sommes pas dans la même pièce. Je suis parfois dans la grange à râteler le sol terreux pour arracher les racines ou pour embrocher les vers de terre après la pluie. Ils restent pris entre les huit pics de métal. Ça leur perce la peau. Et je suis dans la grange à râteler, et elle est dans la maison, et nous rions. Huit pics dans huit vers. Prêtes pour la pêche.

D'autres fois, je me réveille en sursaut pendant la nuit parce que je suis excitée de la retrouver. Elle est assise à la table de la cuisine. Je descends les dix-sept marches à petits pas très doux pour la surprendre. Quand je la trouve, elle rigole parce qu'elle sait toujours que je la cherche. Je traverse par l'embrasement de la porte et elle me fixe

avec son sourire mesquin, l'air de dire, je le savais. Elle le sait tout le temps, que je la cherche. Et nous rions. Quand elle est assise au bout de la cuisine, pendant la nuit, je la trouve belle. Elle a toujours ses longs cheveux dénoués et son air de savoir les choses. Elle n'ouvre pas souvent la lumière le soir. Elle dit que c'est bien comme ça, comme pour les chats. Le noir lui fait du bien. Il fait briller ses yeux. Je me demande si ça me va bien aussi.

Parfois, je me réveille avec l'impression qu'elle est partie, et je me sens trahie. Ça veut dire qu'elle est allée dans le bois jusqu'à la rivière. Quand elle y va, elle se baigne. Toute nue, me disent les autres au village. Eux, nous ne les aimons pas, ils ne servent à rien. Ils sont laids, et nous sommes belles.

ABEL

Fallait que je parte. Il n'y avait plus rien pour me retenir là-bas. Je quitte une ville, je vais dans une autre. Je me suis dit, pourquoi pas la campagne. Troquer les bars et l'université pour les champs. Les filles à la mode pour les filles plus mélancoliques. Oui, je pense toujours aux femmes pour éviter de penser à autre chose. Je ne fuis pas. Il y a simplement des choses qu'il faut laisser derrière.

VIRGINIA

J'ai su finalement que Mitchell loue sa roulotte au nouveau. Vingt-cinq dollars par mois. Joey a déménagé. Je ne sais pas encore où. Laura lui avait proposé une chambre dans notre maison, mais c'était indécent. Elle lui promet des choses folles pour qu'il lui pardonne. En ce moment, il ne travaille plus et son père s'occupe de lui. Pauvre vieux Mitchell, depuis que sa femme Margaret agonise, il doit tout vendre, tout louer. Ça a l'air terrible s'occuper d'une mourante. La Jefferson ne peut plus se promener, elle est trop faible. Elle reste tous les jours à la maison et son mari veille sur elle du mieux qu'il peut. Danielle, une amie de Joey, vient parfois faire un tour pour aider son père. Elle fait son lavage, étend les vêtements sur la corde. Les mauvaises langues disent que c'est parce qu'ils se fréquentaient au moment où les affaires allaient mieux pour Mitchell. Certains disent qu'ils couchent encore ensemble aujourd'hui, que lorsque sa femme dort, ils font grincer les ressorts dans une autre chambre. Ils sont deux, et elle, elle est toute seule. Peut-être qu'elle l'a deviné, la Jefferson, qu'elle le sait et qu'elle l'accepte, si elle a un peu d'amour pour son mari. Elle le laisse en voir une autre, fringante, et comme ça, il ne part pas, il reste. Laura est jalouse. Elles travaillent ensemble et il arrive que Joey ramène Danielle en voiture en laissant ma sœur rentrer toute seule. Je sais que parfois, elle marche de la maison au restaurant dans l'espoir qu'il la ramènera, mais c'est arrivé qu'elle revienne toute seule à pieds le soir. Il faut vraiment que Laura ait peur de le perdre pour en venir à faire ça.

Peut-être que Danielle a couché avec les deux, le père et le fils. Ces temps-ci, je ne vois plus Joey. Avant, je ne le voyais que le soir, ou la nuit, par l'entrebâillement de la porte de ma chambre. Laura et lui entraient en fracas et claquaient la porte. Puis je les entendais rire, puis je les entendais crier. Il n'aime pas que ma sœur se laisse toucher par d'autres hommes. Je dors peu. Elle, c'est pour éviter qu'il découche, qu'elle a des ampoules aux pieds.

À la station, le nouveau travaille presque tous les jours. Sept sur sept. Mitchell a dit qu'il ne voulait pas passer tout son temps loin de Margaret. Il se sent coupable. C'est peut-être de sa faute aussi. Il a dû souhaiter qu'elle meure pour coucher avec Danielle plus souvent. Il vient quelquefois à la station pour classer les factures. Le reste du temps, il est au chevet de sa femme malade, à lui faire des yeux tristes, ou dans la chambre d'à côté, à profiter de la poitrine rassurante de Danielle.

Le nouveau, il est jeune. J'ai remarqué qu'il lui manquait des doigts. Coupés au-dessus des phalanges. Trois.

MITCHELL

— Le roulement pour un lourd c't'à peu près trente du cent kilomètres, j'connais ça. Là faut tu t'assures qu'y partent pas sans payer, surtout si y trinquent la nuit, ok là! Faut pas tu t'endormes, y'en a qui en profite tout l'temps pour passer aux petites heures pour pas payer. Si jamais y'a du monde à pied c'est parce qu'y sont en panne,

les bidons sont en arrière d'la station. Tu passes par dehors, tu débarres avec la clef argent, celle avec une craque dans l'caoutchouc. Attention d'toujours fermer la porte à clé avant d'sortir, tu laisses jamais personne tout seul en dedans, ok là! T'acceptes pas les chèques, tu prends juste le cash. J'me suis assez fait arnaquer à courir après les voleurs, criss. Tu prends l'cash. Tu restes alerte, tu lis rien d'autre que l'journal. Mais si tu lis, tu regardes le poste après chaque paragraphe. Pas question d'finir une page sans vérifier, ok là! Pour qu'l'eau coule pas d'rouille, faut qu'tu laisses le robinet ouvert une à deux minutes chaque matin, j'connais ça. La cafetière, c'est gratuit mais t'abuses pas. Une tasse le matin, une le soir, si tu veux. Pas plus. Si jamais t'as faim, qu't'as oublié ton lunch, tu peux t'prendre quekchose dans les rayons. Tu m'l'écris dans l'cahier noir en dessous d'la caisse. Tu l'remets là après, tu marques tes heures dedans aussi. Pour le suit, j't'en prête trois. J'avais pas ta grandeur, j'aurais fait raccourcir les manches par ma femme, mais ça va attendre, pour là tu vas t'satisfaire de ça. Tu rouleras les manches, tiens! Pendant l'jour, si jamais t'as un problème, t'appelle mon gars, Joey. Y connaît la place aussi bien qu'moi, ptet mieux. Y'est parti parce qu'y va s'trouver quekchose d'autre, pas tout d'suite, dans queks semaines. Ça fatigue ici, pas l'temps d'prendre de vacances. Tu travailles, moi j'te paye. Tu vas comprendre comment ça marche assez vite, tu vas voir. Le même genre de personnes, des voleurs, aux mêmes heures, à l'aube, j'connais ça... Les camionneurs essayent souvent d'payer avec des chèques, mais tu les acceptes pas! J'te l'ai dit, criss! Les compagnies sont crottées, j'te raconte pas. Celles-là qui nous arrivent ici, encore plus. Des ostis d'magouilleurs. Si tu t'fais une

blonde, t'apprendras bien vite à pas l'amener ici. Tu vas la laisser chez vous. Un conseil, engrosse personne, pas tout d'suite, fais d'l'argent avant. Pour la roulotte, ça m'fait plaisir. J'voulais la laisser à Joey, mais y préfère aller ailleurs. Tu peux utiliser l'eau du boyau d'arrosage en arrière d'la cabane, tu l'roules, tu l'remets à sa place. Pour ta douche, juste à accrocher l'boyau entre les deux crochets en métal l'long d'la roulotte, j'connais ça, c'est moi qui l'ai fabriqué quand on passait nos étés dehors, quand ça allait mieux. Bon, j'te laisse, t'acceptes pas les chèques, criss! Bon, j'y vais. Tu fais signe à Joey si jamais y'a un problème. Tu l'appelles. J't'ai laissé son numéro sul babillard en liège dans l'bureau. La semaine prochaine, j'vais pouvoir t'aider, j'vais pouvoir être là pour faire les calculs des ventes. Mais c'te semaine, j'peux pas, j'reste chez nous, ma femme va mal.

C'est drôle, en sortant d'la station j'ai pensé qu'j'allais pu jamais y retourner. La famille s'défait, j'connais ça, on s'en va dans des directions différentes. Dans pas long, j'vais plus être là pour Joey, y va ptet déménager à l'extérieur du village, ça serait pas l'premier à vouloir partir, j'connais ça. Y'a pas longtemps y'était encore petit. Chu rendu au point d'engager des inconnus pour ma business. Ça serait pas arrivé y'a vingt ans, criss! Tout était plus familial avant, plus simple...

Tiens! Les Delaney qui vont chercher leur courrier! C'est comme pour eux. Les enfants sont partis et pis y reviennent pas, sauf leur fille Angela, pour l'temps des fêtes. J'vais finir comme eux autres, vieux et pis tout seul, si Margaret meure dans pas long. J'vais retourner travailler pour passer l'temps, ou j'vais m'enfermer chez

nous comme les autres fous du coin. J'sortirai pu et pis j'vais mourir sans qu'on s'en aperçoive. J'vais pourrir dans ma cabane, y restera plus qu'mes dents dans ma cabane. Sûr y'a Danielle, mais j'sais j'peux pas compter là-dessus, j'connais ça. A une vie, à petite. A peut pas la passer à s'occuper des vieux comme Margaret ou moi. C'est pas une infirmière la pauvre et pis si jamais a s'trouve quekun... Non, j'peux pas y demander ça. C'est pas une vie pour une jeune, s'occuper des vieux, faut qu'les vieux s'occupent d'eux tous seuls, autrement ça va la casser. Et pis si a s'fait un chum, j'veux pas être dans ses pattes. J'veux qu'a soit heureuse, la petite. Margaret aurait jamais pu vivre aussi longtemps sans l'aide de Danielle. A serait morte ben avant. Y'a pas un an qu'a l'aurait pu vivre sans son aide, criss! A l'aurait pas pu raccommoder des vêtements encore, a l'aurait pas pu préparer les repas. Une chance qu'on a d'l'aide. J'aurais jamais pu tout faire tout seul. J'vais y offrir des fleurs, tiens, pour la remercier. Celles sul chemin non, j'crois pas, c'est pas poli et pis sont à tout l'monde. J'vais m'rendre chez ma sœur Charlotte, tiens, a l'en a des belles devant sa maison. J'vais aller lui demander, tiens. Avant, on en avait partout, des fleurs sul terrain, quand Margaret était pas malade. A passait ses journées à faire du jardinage. J'avais les mains noires à cause d'l'essence et pis elle à cause d'la terre, oui! A l'avait les mains sales autant qu'moi. Tiens, faudra j'répare c'te clôture-là.

VIRGINIA

On se promène rarement dans le grand stationnement, le soir. Se jeter dans la gueule du loup. On marche, on regarde par les parebrises, on voit des visages dans la buée. Des traces de vie dans les vitres, des fenêtres semblables à celles du salon de coiffure. L'écharde entre le doigt et l'ongle. C'est un peu le même rituel. Ils se font toucher la nuque, couper ce qui dépasse, raser la tête ou la barbe, laver les cheveux avec les doigts, ils frémissent quand les ongles raclent la tête, quand le peigne frôle le lobe de leurs oreilles. Têtes frissonnantes.

Un camion, c'est énorme. J'ai l'impression de me promener au milieu des grandes dalles d'un immense cimetière. Il y a des véhicules qui contiennent un petit lit derrière le banc des chauffeurs. Une grande personne devrait se plier un peu les jambes pour bien entrer dans la couchette. Pour une petite c'est bien. Il paraît qu'ils cachent de la drogue dans des charognes. Le camion est relié à la boîte par des fils tortillés. Peut-être une dizaine. Ça donne envie de les couper avec des ciseaux. Il y en a des bleus, des rouges. Ça me fait penser à cet espace entre la locomotive et le premier wagon comme dans les films western que maman écoute, quand ils sautent et qu'ils tombent entre les deux. Un petit espace qui ne porte rien, qui ne fait que relier le véhicule au chargement. Petit endroit effrayant. Je pourrais me tenir là et partir à toute vitesse. Ils trouvent un chien errant et puis ils lui bourrent les pattes.

C'est comme s'ils transportaient leurs maisons avec eux. Des maisons comme celles du garçon du dépanneur. Des quartiers éphémères. Parfois, il y en a tellement qu'on se promène entre les rangées comme dans des rues. Six camions, six maisons. Quand ils ouvrent leurs portes je me sauve à bicyclette. Pas question d'entrer là-dedans. Il ne faut pas venir ici. Au diable la curiosité. Laura a un don, personne ne lui fait peur ici. Elle appelle ça de la taxidermie.

LAURA

Ce matin l'air est lourd, comme gonflé d'humidité. Tu as chaud. Six heures et demi. Tu arrives toujours un peu après Danielle, qui habite au village. Elle arrive peut-être avant pour s'acoquiner avec Will qui est déjà dans les cuisines à préparer les fourneaux. Tu ne sais pas si elle le sait mais elle n'est pas très subtile. Il a mis son affreux filet sur son affreuse chevelure et caché son gros ventre sous son tablier. Ça le fait rire, mais tu penses qu'il veut vous faire croire qu'il s'en fout. Autrement, il serait triste d'être aussi laid. C'est comme ça, les laids doivent se convaincre. Quand bien même il se couvre la tête, ses bras et ses mains sont recouverts de plus de poils que les pattes d'un chien. Mais tu n'es pas celle qui mange ici.

À l'extérieur les chauffeurs commencent à sortir de leurs camions. Ils claquent les portes pour réveiller les voisins de parking. Ils entrent les yeux petits, donnent

l'impression d'être toujours pleins, les porcs. Tu entends presque leurs ventres gras qui gargouillent jusqu'ici. Tu sais à quoi ils pensent, sans arrêt.

—Comme d'habitude ma belle. Tu peux garder le pourboire. Je repasse demain soir avec une cargaison, on pourrait se voir tu crois?

—Mais oui.

Avec le sourire, toujours. Ça te paie mieux.

Danielle est enceinte. Plus les fesses sont larges, moins il y a de demandes... C'est sûr que tout le monde l'a remarqué. Elle aura moins de pourboire, mais il paraît qu'elle est bien entretenue par Mitch. Vraiment, il faut qu'elle soit désespérée pour voler les maris des autres. Il y a tellement d'hommes ici, pourquoi en choisir un qui ne partira pas?

Anne et Juliette arrivent vers huit heures. Ça laisse le temps à Anne d'aller porter ses enfants chez leur grand-mère. Elle travaille ici depuis une vingtaine d'années. Elle a eu des enfants toute seule. En fait, elle est tombée enceinte trois fois de trois hommes différents. Elle doit se dire que ça fait d'elle une mauvaise mère. Heureusement qu'elle a une famille un peu fortunée, sinon elle aurait eu de la misère à joindre les deux bouts. Son père est dynamiteur au chantier du village voisin. C'est entre autre à cause de ce chantier-là qu'autant de camions passent dans le coin. Ses parents ne lui ont jamais pardonné sa première grossesse. Elle s'est mise à devoir

travailler ici. Ils s'occupent des enfants, mais elle doit subvenir elle-même à ses propres besoins.

Vous l'avez déjà été, vous, riches, mais vous ne voyez plus du tout la couleur de cet argent aujourd'hui. Votre père, il boit. Ce qu'il jette par les fenêtres, tu le reprends ici. Juliette est nouvelle, c'est la dernière fille qui a été engagée, ça fait peut-être quatre mois. Elle ne sera jamais une bonne serveuse, elle est plutôt là parce qu'elle a un beau visage. Elle pense peut-être qu'elle fait quand même l'affaire, mais Will rit d'elle dans son dos. Juliette est stupide, en fait, il faut être plus forte que ça. Il faut avoir la couenne dure ici. Pendant que Danielle fait le café et coupe le pain, tu prends les premières commandes. Des appétits d'ogre le matin, ces porcs. Réchaud par-dessus réchaud, ils vont bien finir par mourir d'une crise cardiaque. Ce n'est pas toi que ça dérangera. Tu penses qu'ils savent que tu les méprises. Ça les excite probablement.

Tu trouves la vie difficile à cause de Joey. Tu ne peux pas te le sortir de la tête. Tu te demandes toujours ce qu'il fait, avec qui il est... Il est le tien, il faut qu'il le sache. Tu sais que tu ne peux pas lui dire de ne pas coucher avec d'autres filles, mais tu le voudrais tellement. Tu vois comment elle le regarde. Tu ne veux pas qu'il soit le père de ce qu'elle a dans son ventre. Ceux avec qui tu couches toi, ils partent le soir et tu ne les revois jamais. Malgré ça, tu n'es pas capable de rester fâchée contre lui.

Tu ne peux t'arrêter de l'imaginer dans d'autres bras, entre d'autres cuisses. Tu penses toujours à lui mais il n'est jamais tout à fait là. Vous vous parliez l'autre jour et il regardait ailleurs, trop occupé à rester concentré sur autre chose. À détailler les murs. Tu te dis que c'est pour te provoquer. Il te regarde moins, il veut t'en priver, te montrer que tu ne le mérites pas. Tu as l'impression qu'il ne t'aime plus pour vrai, mais juste parce que c'est familier. Tu te demandes pourquoi il ne te laisse pas. Tu ne peux pas t'empêcher de penser à lui en travaillant, en regardant le ventre de Danielle, en regardant toutes les femmes.

Tu espères qu'il ne fait pas que te supporter. Il ne te touche plus, ou si peu. Quand tu es avec un autre, tu t'imagines que c'est lui. Avec eux tu te sens désirable, tu le remarques à leur manière de prendre une mèche de tes cheveux. Ils te veulent, c'est tellement facile. Tu sais que tes ébats avec eux ont détruit Joey. Mais tu ne le fais pas pour le blesser. Tu te laisses ouvrir parce qu'il n'y a rien d'autre à faire.

Quand elle est morte, votre père s'est noyé là où il pouvait. Il boit chaque soir à la taverne. Quand il revient, il y a une chambre laissée ouverte. Il a déjà enfoncé la porte de la maison, alors vous ne la fermez plus, ou seulement la porte à ballants, pour éviter la visite des rats ou des oiseaux. Quand vous étiez petites, une famille de mésanges a pris d'assaut le salon. La mère avait ramassé la mousse débordant des vieux fauteuils pour fabriquer un nid. Les petits criaient si fort. Ils étaient là un matin puis le lendemain, ils avaient disparu. Tu es sûre qu'il les a balancés par la fenêtre. S'il essaie d'entrer dans les autres pièces, il sait que tu peux lui tirer une balle dans la

jambe. Alors il n'essaie plus. Joey ne vient plus dormir ici depuis quelques mois. Tu ne t'es jamais sentie aussi honteuse que depuis que tu dois te rendre sur le terrain de Danielle pour le voir. Tu crois qu'il a déménagé là à cause de ça. Pour te défier. Il aime te blesser parce qu'il ne comprend pas que ta sœur et toi, vous avez besoin d'argent.

ABEL

J'ai demandé à Mitch c'étaient qui, les deux filles.

—Tu veux pas savoir, si tu veux mon avis, j'connais ça, qu'il a répondu.

J'ai insisté en le regardant fixement, puis il m'a dit : Les Bellay.

LAURA

Tu venais ici quand tu étais plus jeune. Danielle habite la maison de ses parents qui ont déménagé dans le centre du village. Ça doit lui faire plaisir de te voir ramper jusqu'ici. L'entrée en terre battue fait caler les pneus de ta voiture. Les branches basses caressent le toit, fouettent les fenêtres. Tu te stationnes à côté de sa maison de briques rouges. Comme ça, elle sait que tu es là. Tu marches dans la boue jusqu'à la roulotte derrière le terrain. Joey est assis sur une chaise en tissu devant le feu. Il joue

dans les cendres avec une branche. Tu t'approches doucement et lui embrasse la nuque. Il sursaute et te regarde comme une revenante.

Tu viens à peine d'arriver et tu te sens déjà mal. Il doit vouloir en finir. Tu aimerais pouvoir partir pour lui montrer ta désapprobation, mais tu n'es jamais capable. Tu es bête. Tu as peur de le perdre et ça te fait fondre comme une fille qui se laisse détruire petit à petit. Tu as envie de te lancer dans le feu pour le faire réagir mais tu ne bouges pas. Tu restes derrière lui qui regarde les flammes, qui presse sa branche contre la terre. Sa branche craque et se casse en deux. Ça te fait éclater de rire. Il se retourne, te regarde. Tu es presque déjà en train de lui pardonner parce qu'il te regarde.

—Tu t'rends malheureuse parce tu penses trop.

Tu ne peux rien répondre. Ce serait à lui, au fond, d'être jaloux à vouloir s'écorcher. Mais il ne dit jamais rien, ne te demande jamais d'arrêter de voir d'autres hommes, ne te demande pas d'être à lui, rien qu'à lui. Il n'est jamais jaloux, et toi, tu es toujours la putain. Il s'imagine peut-être que tu es bien, toi, avec l'argent et le sexe. Il ne peut pas comprendre. Tu ne sais plus s'il t'aime. Tu voudrais qu'il t'embrasse en premier, que tu n'aies pas à le provoquer. Tu as l'impression d'être une mendiante. Tu attends qu'il bouge. Tu attends parfois longtemps.

Tu t'agenouilles à côté de lui et pose ta tête sur ses cuisses. Il ne bouge pas. Tu regardes le feu et le trouve beau. Les flammes sont une des seules choses qui te

réconforte. Tu prends sa main et la pose sur ta tête. Enfin, il te caresse doucement, puis s'arrête, épuisé. Ça aura été ça. Pendant une minute tu auras ressenti le peu d'amour qu'il est capable de te transmettre. Le feu danse, tu as la tête qui s'appuie, comme acharnée, sur ses cuisses. Heureusement, tu as les yeux trop bas pour savoir s'il t'observe ou s'il regarde autre chose. De toute manière, tu sais que tu le brûles autant que le feu. Tout est de ta faute.

VANESSA

dans la rue sous la voiture ils l'ont retrouvée pas morte aurait voulu qu'ils disaient elle s'est jetée sous mon capot j'ai freiné le plus vite et le plus fort possible vous devriez faire plus attention à elles

ils murmurent

VIRGINIA

Quand on descend la grande pente qui mène au village, on peut aller tout droit et se rendre sur la rue principale qui va au restaurant et à la station-service, ou alors emprunter la route du nord qui longe la rivière et qui passe à côté de la taverne derrière l'église. Mac, le barman, a décidé de construire son bar à côté du cimetière, il y a vingt ans de ça. C'est un rigolo. Le vieux est tout le temps là l'après-midi, et il y

reste toute la soirée. Je me demande si c'est plein à l'intérieur. On ne sait pas vraiment parce que les voitures sont presque toujours stationnées là. Ils sortent le soir, trop saouls pour conduire, et ils retournent à la taverne à pieds en après-midi.

Je ne suis jamais entrée ici. C'est le seul endroit où je ne vais pas, parce que lui, il y est toujours. Les cinq mêmes voitures. Danes, Stanford, Savage, O'Neil... Mac habite le bâtiment d'à côté, un genre de garage. Sa routine consiste à aller d'un bâtiment à l'autre, de midi à minuit environ.

Par derrière, il y a une petite butte de terre entre la rivière et le bar. Je m'y tiens parfois, pour regarder par les fenêtres. Il faut rester sur la pointe des pieds pour observer la rangée des huit bancs au comptoir. Le vieux est toujours assis au quatrième banc. S'il est vide, il est à la salle de bain. Avec beaucoup d'adresse on arrive à tourner la tête vers la table de billard. Par l'autre fenêtre au bout de la butte, on peut voir dans la cabane de Mac. La première fois que j'ai regardé ici, je suis tombée à l'envers dans la rivière. Il a fallu que je me cache derrière les buissons sur l'autre berge parce que ça les a alertés et qu'ils sont sortis voir. Ils ne veulent pas qu'on sache ce qu'ils font dans la cabane.

—Un gros poisson? avait rigolé Greg Danes...

VANESSA

le jardin par la porte de la cuisine l'odeur de la terre et les rayons de soleil sur ma peau c'est joli les grands arbres les branches comme des bras sur le chemin dans le bois en pantoufle vers la rivière bientôt mes pieds dans l'eau glacée elles dorment

VIRGINIA

À vélo, l'odeur de l'essence me quitte. Le vent fait gonfler mon chandail, tellement plein d'air qu'il offre la vue de mes seins à tout le monde. Je pédale, descends la grande côte qui mène au village, à travers les champs de moutarde. Vingt pour cent. Je laisse le tissu cacher ma vue et je ferme les yeux. Je dévale la pente en attendant qu'on klaxonne derrière moi. Il m'arrive de tomber, de manquer m'estropier. Comme au salon de coiffure. Un accident. Oui. Comme hier. Les cailloux dans le genou.

Je me rendais à bicyclette à la station pour acheter du pain et quand je suis entrée, le nouveau garçon est vite venu me voir pour me demander si tout allait bien. Il m'a dit de m'asseoir sur une chaise dans le bureau, une chaise de patron, rembourrée. Il est allé chercher des serviettes et de l'antiseptique. J'ai eu le temps de voir les billets dans la petite caisse laissée ouverte. Cent dollars peut-être. Il y avait un castor empaillé sur une tablette dans le bureau. Accroupi devant moi, il a lavé mes jambes. Mon écharde. Il installait ses doigts derrière mes genoux et nettoyait mes coupures.

Trois. Ça avait eu le temps de sécher. Le bureau était plein de paperasse. Sur le babillard, une photo des Jefferson. Jeune Joey, jeune Mitchell, laide Margaret. Il y avait des cailloux dans mes plaies et le produit me brûlait la peau, mais je ne ressentais que son souffle sur mes cuisses. J'avais les jambes crispées et ça le faisait rire, il n'arrêtait pas de s'excuser.

—Tu devrais faire attention à tes jambes, sinon tu seras une femme jolie avec des jambes laides.

Quand il a dit jolie, j'ai senti que je rougissais. Les joues d'abord, puis la gorge et la poitrine. Ça m'a donné chaud et j'ai eu peur qu'il sente que je devenais moite sous le genou. Sa main, posée là, me laissait voir parfaitement tous ses doigts sans que ça ne le contrarie. Trois. Et puis il m'a regardée dans les yeux, toujours à genoux devant moi. Son regard m'a avalée. Il avait les cheveux rassemblés en queue-de-cheval derrière la nuque, noirs. Ses mains étaient chaudes. J'avais envie de toucher ses lèvres, mais un client est entré. Le garçon a regardé par la porte du bureau, puis il m'a fixée et il est retourné à l'intérieur du dépanneur. Je l'ai entendu saluer un homme. Je me suis relevée, j'ai regardé le castor une autre fois et j'ai attendu. Dès qu'il lui a dit au revoir, j'ai couru jusqu'à la sortie sans me retourner. J'ai enfourché mon vélo, et je suis repartie à toute vitesse vers le restaurant. Là-bas, j'ai demandé un grand verre d'eau à Laura. Je lui ai dit que j'avais fait une chute et que j'avais trop mal aux jambes pour me rendre à la station-service. Elle a dit qu'elle irait à ma place.

ABEL

J'ai caché mon érection derrière le comptoir.

DANIELLE

J'ai pas l'habitude de m'plaindre, mais quand on m'donne une heure de rendez-vous, j'm'attends à voir débarquer l'monde. J'fais quoi, moi, si Mitch arrive pas? C'est d'jà ben assez embarrassant d'attendre sul porche d'la maison, à vue des passants qui discutent, j'va pas en plus leur donner la satisfaction d'me voir entrer par la f'nêtre. Y'a laissé Margaret tu seule. La porte est barrée. Franchement, j'aime pas la façon dont y nous traite. A pourrait mourir tu seule! Yé à peine dix heures du matin, yé tu réellement d'jà à taverne?

MARGARET

J'crois pas l'avoir jamais aimé, j'veux dire, chu tombée enceinte pis y'a fallu s'marier. Après ça, y'a travaillé sans arrêt à station. J'le voyais rien qu'le soir, quand y rentrait. Toute l'enfance à Joey, on l'a passée ensemble, rien qu'les deux. Y'a appris à bûcher vite, pis son père l'a amené à station. À c'moment-là, j'ai recommencé à travailler queks après-midis au salon d'coiffure. Joey revenait d'la station avec les yeux grands, heureux d'avoir vus les camions. Adolescent, y s'est mis

à aider son père. Pis, y'a fini par travailler là. Après, quekchose a changé. Y'a acheté son premier fusil avec son argent, son premier char. Y s'est mis à grandir pis yé devenu bel homme. Son père l'a encouragé à prendre la roulotte en arrière d'la station pour y laisser d'l'air, qu'y disait, mais j'sais ben c'tait pour l'garder plus proche d'la job. Y'a eu des blondes, pis y'a rencontré la fille d'la Bellay. Ç'a été fini. C'te famille-là au grand complet a toujours porté l'malheur, même le White, le vieux père, a toujours été croche avec les autres. Y s'enrichissait là-bas, caché dans son manoir pis ses champs. Une gang de riches, mais avec des gros problèmes dans la tête. J'veux dire, la Bellay, y'en a qui disent qu'est folle pis qu'a sort pu d'chez elle, mais j'sais qu'yé arrivé quekchose de pire. Pis sa fille... Combien d'fois Joey m'a avoué être revenu l'soir à toute vitesse parce qu'y avait trouvé Laura à genoux devant un autre. Toutes les fois, a réussi à l'garder. C't'une maudite menteuse. J'aime pas c'qu'a fait d'mon gars, a l'a rendu faible. Y'aurait jamais dû sortir avec une des salopes.

JOEY

Mon père s'est toujours ben entendu avec leur père. Y s'voyaient tous les vendredis soirs avec Greg Danes pis Matt Stanford pour jouer aux cartes à taverne de Mac. C'tait aussi l'occasion d'vider les bouteilles de whisky. J'avais pas l'droit d'les voir jouer. Ma mère voulait pas j'sois attiré par le jeu, a l' a pas réussi. A voulait pas

j'boive, ben ça non plus, a l'a pas réussi. Est tombée malade pis Mitch a tout arrêté. Les amis, la job, les soirées. Monsieur Bellay venait d'jà pu à maison à c'moment-là.

Les histoires de femmes, ça lui fait pas plus qu'à mon père. D'jà c'pas pareil, mon père comprend rien, lui Bellay, y'avait pas l'choix, y'a juste des filles à maison. Sa femme, Laura, pis l'autre, du pareil au même. J'aimais ben quand y venait chez nous. J'pouvais voir sa Mustang. Une vraie merveille, achetée avec une partie des économies d'sa femme, qu'ma mère disait. C'est qu'a l'avait pas toute sa tête, la Bellay. Pendant un temps, on l'a même pu revue dans l'village. A restait terrée chez elle. Pis ben après, on sait pu trop c'qui est arrivé. Y'en a qui disent qu'en faisant l'école de ses filles à maison, a les a rendu sauvages.

Y'en avait pas beaucoup des femmes comme elle, ici, jolie pis qui parlait ben.

Mon père voit pu l'Bellay, parce y'a aussi d'jà failli tuer sa petite. Y conduit pu depuis qu'y a failli la frapper en char. Ça aura eu ça d'bon. Y'aurait pu boire moins, à place, y'a décidé d'marcher. Tous les matins depuis qu'mom meurt...

La petite, ça faisait longtemps j'l'avais vue. A sort pas trop au village d'habitude mais a s'est mis à s'promener en bicycle cet été. Tout l'monde la trouve désaxée, a s'promène souvent autour du resto. Moi j'essaie d'plus trop y retourner, Laura m'épuise. J'ai lâché la station dès qu'Mitch a trouvé un autre gars. J'ai laissé la roulotte pour le nouveau. Danielle m'a dit j'pouvais prendre celle y'avait dans sa

cour. Est plus grande pis plus propre. Faut s'laver dehors ou chez elle. J'veux pas rendre Laura plus jalouse faque j'vais l'moins possible dans maison.

Y'a mon chien qui jappe quand quekun approche. J'ai trouvé des traces de pas dans fange. J'me demande si Laura m'espionne.

VANESSA

les petites fées sont des petites filles qui marchent dans le jardin ou qui montent les escaliers sans toucher aux escaliers qui marchent dans les herbes les pieds coupés les mains moites aux petites coupures sur les petits pieds elles ont mal mais ne portent pas de chaussures les petites fées qui n'ont pas de pieds elles aiment la grange et puis elles se promènent sur les poutres et après les cauchemars il ne faut pas marcher sur les poutres ce n'est pas vrai les petites marchent dans l'herbe et l'air sent comme à chaque été nous humons l'air puis l'air sent la fumée

ABEL

Le soir, je la cherche dans le village. Je sais qu'elle a tendance à disparaître vers la fin de l'après-midi. Où elle va je ne sais pas trop. Je n'arrête pas de penser à l'autre jour. Le sang sur ses jambes. J'ai eu peur pour elle, je me demande ce qui a pu lui arriver. Elle n'a pas versé une larme même si je voyais bien qu'elle voulait. Il se

passé des choses étranges ici, ça je l'ai compris. Hier, Mitchell m'a donné ma journée et je l'ai cherchée. Je ne suis pas capable de me l'enlever de la tête. Mitchell m'a dit, elle est folle, elle a failli être envoyée à l'asile l'an dernier, mais ça reste là, coincé, elle m'obsède. C'est peut-être rien qu'à cause de ça au fond. J'aime ce genre de personne.

En me promenant sur la rue principale, j'ai croisé une serveuse en habit bleu qui pleurait. Elle marchait à toute vitesse en défaisant sa coiffure. Je me suis arrêté *Chez Will*. À l'intérieur, sa sœur m'a servi. Ça avait l'air d'un restaurant comme il y en a sur le bord des autoroutes. Des vieux sièges capitonnés et des tables blanches, un comptoir avec des sièges ronds qui tournent sur eux-mêmes, une esthétique *diner*. Assis aux tables du fond, des hommes, de tous les âges, de toutes les tailles, mais pour la plupart dans la quarantaine ou la trentaine avancée, bronzés, avec pour seul signe distinctif des casquettes sur la tête, et le fait qu'ils se retrouvent ici, le même jour, à la même heure. Tout le monde sait pourquoi ils sont là. Mitch m'a dit pour les serveuses.

—Tu vas prendre quoi? m'a demandé sa sœur.

—Tu me proposes quelque chose?

—En général les gars commandent l'assiette de brunch, le dimanche. Œufs, saucisses, bacon, patates.

Laura me parlait du menu avec un air désintéressé. Elle jetait sans arrêt des coups d'œil aux tables des alentours. Ils me regardaient, les autres, l'air de se demander si j'allais leur voler leur serveuse. Je me suis demandé si des familles venaient déjeuner ici certains matins. Comment elles les servaient... Ou si l'endroit était déserté par les familles plus pieuses qui ne veulent pas être affiliées à ce qui se passe ici. Est-ce qu'il y a des clients plus agréables à servir?

—Alors? m'a demandé Laura en roulant les yeux.

—Je vais prendre comme eux.

Je m'attendais à la voir déguerpir à toute vitesse vers la cuisine, mais elle s'est attardé en disant :

—C'est rare qu'on te voit ici.

Les serveuses me jetaient des coups d'œil furtifs. On aurait dit que quelque chose de bizarre venait de se passer. Il y avait eu celle croisée dans la rue en larmes, puis maintenant les autres, qui se cachaient dans la cuisine. Le restaurant était pourtant plein. Je me suis demandé si c'était toujours comme ça, l'atmosphère ici. Lourde. De ce côté, les hommes, de l'autre, les serveuses, et Laura entre les deux, qui faisait des allers-retours. Rien n'a l'air de l'effrayer. Elles ont de ça toutes les deux en fait.

—Ça va faire douze dollars cinquante, a dit Laura, en posant une assiette et une facture sur le comptoir devant moi. On la donne avant parce que les chauffeurs s’amusent parfois en partant sans payer.

J’ai posé l’argent sur la table, puis avalé une grosse tranche de jambon. Patates rissolées, saucisses, bacon. J’en oubliais presque ma mission de la journée. Trouver sa sœur. J’ai tout englouti.

En poussant la porte du resto, Laura m’a hélé.

—Normalement, à cette heure-ci, elle est à la cantine de Stanley.

Elle prenait du soleil sur la table de pique-nique. Ses mains appuyées sur les planches, ses cuisses dorées écrasées sur le bois chaud. Les jambes, les mollets, tout égratignés. Je me suis dit qu’elle devait être dangereuse pour elle-même. Puis je l’ai surprise qui me dévisageait. Elle semblait en attente, sur le qui-vive. Elle s’est redressée sur la table, en remettant ses chaussures. J’ai bredouillé.

—Comment va ta jambe?

Elle me fixait avec ses yeux gris, d’un regard qui vous pénètre, attentif. Je me suis approché en continuant de parler.

—Tu t’es fait ça en vélo?

Elle m'a examiné, longtemps, sans être embarrassée par la lenteur de son inspection. Ça m'a gêné, mais en même temps flatté qu'elle m'observe. Il y a des gens dont on aime l'attention. Ils vous placent dans une bulle. Comme aspiré.

Je l'observais, glissant une jambe vers le sol, maintenant l'autre à l'écart quelques secondes, assez pour que j'observe la peau de l'intérieur de sa cuisse. Elle s'est approchée de moi, les yeux fixes, scrutateurs. Puis elle s'est contentée de repartir en enfourchant sa bicyclette, le banc entre les cuisses pour prendre de la vitesse. Je ne sais plus si ce moment est arrivé pour de vrai.

VANESSA

longues journées à longer les murs les escaliers en tombant le salon et les pieds noircis oh sous les pantoufles regarder par la fenêtre les herbes coupantes le soleil sur les meubles compter dix-sept marches et regarder le tapis

VIRGINIA

J'avançais dans le champ, puis sur le chemin de gravier qui va jusqu'à la roulotte. Plus je m'approchais, plus mes pieds s'enfonçaient dans la boue. Il y avait beaucoup d'eau et je marchais dans le gazon inondé, les bottes prisonnières. Il tenait le boyau d'arrosage. L'eau coulait sur lui. Les gouttes sur ses muscles. Ses biceps qui

s'écrasaient contre ses avant-bras à chaque frottement. De la mousse dans l'herbe. Ses pieds nus qui disparaissaient dans une flaque. Ses cheveux collés, traçant des ondulations contre son dos. Il s'est retourné vers moi et j'ai cru que j'allais le voir.

ABEL

Je l'ai trouvée au fond de la cabane de Mitch. Toute rouillée, la chaîne déraillée. J'ai dû rentrer en la roulant à côté de moi. Le retour m'a paru interminable, je n'arrêtais pas de recevoir des coups de pédale dans le mollet.

GREG

chaque fois qui sort d'sa cabane

y porte ses gants trop grands

caoutchouc jaunes

pis trop grands héhé

JOEY

Hier soir, quand mon chien a aboyé, j'ai couru jusqu'aux empreintes. Y'avait une fille, j'l'ai étendue dans fange. Quand j'l'ai reconnue, j'l'ai invité à m'suivre jusqu'à douche où on a lavé son linge. J'y en ai prêté des propres.

Dans roulotte, après, a parlait pas. Un moment, a s'est approchée d'moi, pis a m'a caressé la cuisse. J'osais pas la toucher. A s'est assis su moi pis a m'a embrassé. A s'est déshabillée. Le temps j'enlève mes culottes, a l'a remis son vieux linge trempé pis est sortie. L'chien a jamais jappé.

ABEL

Elle a filé devant moi et je l'ai suivie. Tout le trajet, je me suis demandé ce que j'allais faire si elle se retournait. J'avais mal au ventre rien qu'à y penser. Je voulais juste la suivre à distance, sans qu'elle ne me voie. On a escaladé la longue côte devant l'église, celle qui marque la fin du village. Puis on a continué dans la plaine. Autour, il y avait des champs tout jaunes. Je la regardais toujours, devant moi, rapide. Elle a bifurqué sur une route à travers les terres vers une énorme grange en bois noir. Elle a abandonné sa bicyclette contre le mur et elle est entrée. Il y avait une vieille Mustang dans l'allée. Je suis reparti.

VIRGINIA

En revenant sur la route, après ma balade habituelle au village, j'ai croisé le vieux qui vomissait en bordure du chemin. Il est venu nous chercher avec sa Ford. Je me suis faufilé à travers les champs pour éviter qu'il ne me voie. J'ai emprunté la petite route de terre battue qui longe la rivière. On la prend de temps en temps avec maman parce qu'elle souhaite passer inaperçue. Je voyais déjà la maison depuis le sentier alors j'allais probablement arriver avant lui. Je suis entrée dans la grange. Au fond, je me suis assise à côté des moteurs. Je suis restée là. Ça m'a calmée, l'essence, l'humidité, l'odeur de paille et du vieux bois. Laura est allée appeler le vieux pour lui dire ce que j'avais fait. Elle a couru dans ses chaussures jaunes jusqu'au salon de coiffure. Ils se sont retournés, la Jefferson est sortie puis elle m'a regardée comme si elle savait. La nuit est tombée lentement. J'ai entendu la Ford se garer devant la maison. J'ai compté cent trente secondes. Ça voulait dire qu'il était assis sur le fauteuil tapissé dans sa chambre. Je me suis mise à creuser la terre. Il y avait des vers et des cloportes. L'odeur de la poussière. Je me suis assise dans le trou et j'ai écrasé les insectes. Ce sont de bonnes petites bêtes. Je leur ai dit ne pleurez pas. Comme le vieux a l'habitude de le faire avec maman. Ma mère. Ne pleure pas. Ta robe est déchirée. Ne pleure pas. Ce n'est pas grave tu sais coudre. Je suis tombée dans la rivière après que j'aie vu ce qu'il y avait dans la cabane de Mac. Ma mère est un castor et elle est dans le bureau de Mitchell sur une petite tablette.

Cent quatre-vingt. J'ai attendu plus longtemps, comme ça il dormira peut-être empiffré dans l'alcool. Je ne sais pas s'il le paie. Si non, un jour, j'irai voir Mac, et je le paierai en nature. C'est comme ça qu'il faut faire. Il ne dira rien. Il ne parle jamais. En montant les escaliers je ne fais rien craquer sinon il va peut-être se lever et voir que je ne dors pas. Parfois, il vérifie le matin à l'aube, sa porte, quand il sort de ses limbes. Un jour peut-être, un matin, il ne cognera pas à la porte de Laura, alors peut-être, il sera mort en avalant sa langue.

Il n'essaie jamais d'ouvrir la mienne. Peut-être que je suis laide.

LAURA

Quand elle reçoit des lettres, tu les caches dans une craque du plancher de ta chambre. Tu as placé ta table de chevet par-dessus. Personne ne regarde mais tu les caches quand même. C'est une des choses que tu ne montres pas. Elle aimait s'abonner à toutes sortes de revues de mode, de voyage, de cinéma. Vous les recevez encore aujourd'hui, c'est un peu comme si elle était encore là.

Tu penses qu'il a un lien avec sa disparition. Il a dit qu'elle était partie. Un jour elle y était, et un jour elle avait disparu. Ça reste un souvenir flou. Tu en as parlé souvent avec Joey, c'est la seule personne avec qui tu parles de ces choses-là. Tu n'as jamais cru qu'elle vous avait quittés. Tu as avoué à Joey que ça ne te surprendrait pas qu'il l'ait tuée. Ils se disputaient, tu te rappelles. Quand il a dit : elle est partie, il

voulait que vous ne mettiez personne au courant. Il a fallu faire semblant qu'elle existait encore parce qu'il disait qu'il avait trop de peine. Alors vous avez menti à tout le monde. En même temps, on ne vous a jamais posé de question sur votre mère. Tout le monde s'en fichait, d'elle. Ils en parlaient, mais ils ne demandaient pas de ses nouvelles. Ils savaient qu'elle allait tout simplement comme d'habitude, d'une drôle de façon. Il a pu la tuer. C'est si facile d'arrêter d'aimer quelqu'un.

Virginia, peut-être parce qu'elle était plus jeune, s'est mise à dire que maman était dans sa chambre, ou dans la maison. Tu penses qu'elle a tellement voulu qu'elle revienne, qu'elle s'est convaincue qu'elle était encore là. Tu n'as jamais parlé de sa mort avec elle. Elle tient ça de votre mère, la fantaisie, et puis vous avez toujours dû mentir, ça devient plus facile de se duper soi-même. Tout ça l'a complètement chamboulée. Elle est encore jeune, mais bientôt elle deviendra une femme. À douze ans, elle ne peut plus se permettre de parler de maman comme si elle était là.

Elle refuse de parler à votre père. Elle refuse de le faire exister. Tu ne sais pas s'il en a conscience. Il ne fait que revenir saoul tous les soirs. Certaines nuits, il est pire que les autres, alors tu verrouilles ta serrure et tu gardes une arme près de ton lit.

Il l'a tuée. Plus le temps passe et plus tu le crois.

VANESSA

elles se sont coupées les pieds pour entrer dans les chaussures j'ai vu les morceaux plus tard je les ai jetés au feu elles ont réenfilé leurs bas-collants leur peau meurtrie contre le tissu tout de suite imbibé les taches rougissantes grimpaient elles ont commencé à marcher puis elles ont couru elles se sont envolées dans les arbres ont grimpé toutes les branches avec leurs pieds rouges elles dégouttaient sur les feuilles j'en ai mis une dans mon livre entre les pages il est apparu une estampe une feuille d'arbre sur le papier on aurait dit un grand feu à cause des nervures ça a caché les mots je ne pouvais plus lire elles ont arraché les mots de mon livre puis elles se sont envolées

ANNE

Y manque de colonne c'te gars-là. C't'un fils à papa... Mais j'ai d'jà été jeune aussi, faut j'arrête de parler comme une vieille. L'amour rend aveugle qu'y disent. Y fait oublier not' essence. Laura c't'une fille avec du bagage. J'connais pas beaucoup d'filles de même. Quand a l'a la tête dans son amour, a perd ses moyens. Ça fait vingt ans j'es regarde aller pis v'nir es plus jeunes. Es savent pas comment dealer avec ça. A l'a rien eu d'facile, pis ça l'deviendra pas. Oui, mes enfants sont précieux, mais non, y sont pas la plus belle affaire qui m'soit arrivée. Si y'avaient été conçus dans l'amour j'dis pas, mais j'ai aimé aucun des hommes qui m'es ont donné. Sûr j'es

aime mes p'tits-là! Mais j'peux pas m'empêcher des r'garder des fois, pis d'me dire qu'y m'rappellent pas grand souv'nirs heureux. J'ai jamais voulu es abandonner, mais dès qu'y sont majeurs, j'me tue.

ROBERT

Quand j'l'ai trouvée, j'ai pas été surpris. J'm'attendais à ça d'puis queks années. Chaque jour, quand j'partais au village pis chaque soir quand j'rev'nais d'chez Mac, j'm'attendais à la trouver avec une balle dans tête ou un couteau dans l'ventre. La salope, a choisi à pire façon d'se tuer. Même en s'laissant ballotter a trouvé l'moyen d'me r'garder avec son sourire de sorcière. Était morte, ben morte, accrochée à poutre, mais ses yeux restaient ouverts, comme si a voulait es fermer rien qu'après m'avoir vu une dernière fois. Y'a fallu j'la touche. Que j'prenne ses bras froids pis morts dans mes mains, que j'coupe la corde qui l'avait étranglée. Ces membres-là qui avaient été chauds, qu'j'avais embrassés. Y'a fallu qu'a grimpe pour s'tuer, y'a fallu qu'a marche sues poutres, la câlisse. A l'a dû calculer l'heure exacte, l'moment idéal, pour sauter. A l'a dû r'garder l'horloge du salon pis voir qu'a l'avait du r'tard, qu'j'allais arriver. Mais chu resté plus longtemps qu'prévu. J'ai bu queks whisky double. A d'vait croire j'arriverais d'une minute à l'autre faque est sortie en courant vers la grange. Est montée sua poutre, a l'a entendu l'bruit d'un moteur pis ptet qu'a l'a attendu encore, dans ses p'tites pantoufles. A l'a cru c'tait moi pis a sauté. Ou ben

a l'attendait pis a s'est laissé tomber. Était ptet juste fatiguée. Ptet même aussi, qu'a s'en foutait d'moi.

VIRGINIA

Il m'a amené faire un tour de voiture. On a mis mon vélo dans la boîte, et on est partis. Sur la route de terre qui longe les champs, on s'amusait à faire de la vitesse. La fenêtre ouverte parce qu'il fumait et que ça puait. Mes cheveux battaient au vent, se glissaient dans ma bouche. Je les avalais et j'avais des haut-le-cœur en les retirant. Je les sentais qui glissaient dans ma gorge. Il disait de les attacher. Il s'est fâché et a empoigné mes cheveux, les tirait comme pour les arracher. Je lui ai montré les dents et il a fait semblant de me frapper. J'ai dit que je continuais à pied. Il a verrouillé les portières. J'ai réussi à sortir et fui à travers champs.

—Va au diable! j'ai crié. Il est reparti.

Terrée dans les fouets, je pensais partir d'ici. Peut-être avec lui. Il a une voiture. Il me tire les cheveux, mais il a une voiture. Je ne sais pas si je vais devoir le payer. Le payer en nature, c'est ce que Laura a l'habitude de faire avec eux.

ROBERT

On a creusé un trou en d'sous d'l'arbre. J'ai dit aux p'tites qu'était sortie.

JOEY

Est revenue l'soir, après qu'ma chienne ait disparu. A dit qu'a l'avait vue courir dans un champ pas trop loin d'sa maison. On a marché pendant une vingtaine de minutes dans le champ, puis elle s'est arrêtée. En pointant ma lampe de poche à terre, j'l'ai vue, morte, le ventre ouvert. Elle s'est mise à pleurer puis à courir dans le champ. J'l'ai suivie.

LAURA

Tu t'es rendue chez Joey l'autre soir et il n'était pas dans sa roulotte. Tu t'es couchée dans son lit pour l'attendre. Tu as imaginé mille et un scénarios. Tu as failli tout mettre à l'envers dans la roulotte. Tu ne voulais pas cogner à la porte de la maison, de peur qu'il y soit et que tu meures là, sur le perron. Il est revenu peut-être une heure plus tard. Tu as entendu son pick-up qui se garait. Tu t'attendais à le retrouver saoul, mais non, il est entré dans la roulotte et quand il t'a vue il a sursauté. Il t'a dit qu'il préférait dormir seul.

Tu t'es mise à pleurer, parce que tu fais ça chaque fois que tu as peur qu'il te laisse. Il s'est contenté de répéter que tu devais le laisser dormir seul. Cette fois, la rage a été plus forte que la peur. Tu es sortie des couvertures toute nue et tu as couru jusqu'à ta voiture. Tu es rentrée sans prendre la peine de t'habiller et en inondant ta gorge de larmes de rage. Il ne te respecte plus. Tu détestes tous les dégoûtants qui te

touchent autant que celui qui se refuse à t'embrasser. Tout brûle! Ton intérieur est brûlé. Qu'il aille se faire foutre avec sa criss de voisine.

Arrivée à la maison, tu as marché jusqu'à la rivière et tu t'es jetée dedans. Tu as repensé à votre mère. Tu as pleuré dans la rivière. Tu as crié. Tu ne cries jamais. Elle est mieux morte, oui. Et si elle ne l'est pas, elle est mieux ailleurs. Tu voudrais la voir, tu la voudrais ici avec toi, dans la rivière. Comme quand tu étais petite. Tu la serrerais, si elle était là. Il te l'a volée. Il va payer. Tu n'as plus personne.

VIRGINIA

J'aime bien le nouveau. Il n'est pas comme les autres garçons. Il ne joue pas à me faire peur ou me faire mal. Il est peut-être doux comme un agneau. Oui, c'est peut-être ça. Je sais qu'il m'a suivie l'autre jour jusqu'à la grange. Il aurait pu entrer comme Joey, mais il est reparti. Il ne veut pas que je sois un oiseau qui a peur. Je sais comment faire les choses, maintenant. Le chien de Joey sera empaillé dans la cabane de Mac.

SARAH

Les Delaney ont fait leur tour comme à chaque matin. J'sais pas si j'dois les trouver pathétiques ou ben avoir pitié d'eux. Non, mais c'est vrai, y viennent voir

chaque fois, si leurs enfants leur ont pas envoyé quekchose. Normalement, une à deux fois par mois, c'est leur fille, Angela, qui leur écrit. En décembre, y reçoivent des cartes de vœux d'leurs deux fils. Les pauvres. Angela, elle, vient leur rendre visite. A passe le temps des fêtes avec eux, prépare les repas, installe les décorations. C't'une vieille fille, a fait l'voyage depuis l'autre bout du pays pour pas rester tu seule.

Hier, vers trois heures d'l'après-midi, l'jeune Jefferson est passé. La dernière fois j'l'avais vu ici, ça devait dater du temps où y m'amenait sa liste de cadeaux! J'ai trouvé ça suspect dès j'l'ai vu arriver. Y m'a demandé si y pouvait parler avec mon boss. J'y ai répondu que c'tait un comptoir géré par la famille Stanford pis qu'tous les employés, c'tait pareil. Y m'a scruté longuement, avec un regard sentencieux, le petit arrogant. J'sais qu'y voulait parler à mon frère. Matt est un bon ami d'son père. Y m'a demandé si tout c'qui allait m'dire allait rester confidentiel.

—Comme c'est toujours le cas! que j'y ai répondu.

Alors y s'est penché vers moi, pis y m'a confié qu'y partait pis qu'y allait ptet pas revenir. Qu'y voulait qu'toutes les lettres postées à son nom soient automatiquement détruites, sauf les factures, qui devaient être envoyées à son père. Un enfant gâté... Y'a ensuite renchéri en disant qu'si jamais ça y venait aux oreilles que, d'une quelconque manière, quekun avait déposé une lettre dans sa case postale, y'allait revenir pis me l'faire payer.

—J'veux inquiéter personne, surtout pas mon père, qu'y a dit.

Y m'a demandé si y s'était ben fait comprendre. J'ai répondu j'allais m'charger moi-même d'la tâche, pis que si jamais y'était pas content, y'allait savoir qui venir voir.

DANIELLE

En donnant son bain à Jefferson l'autre soir, j'y ai parlé d'l'affaire bizarre que j'avais vue en lavant la vaisselle d'vant la f'nêtre qui donne sua cour d'ma maison. J'sais pas c'que ça veut dire, mais j'ai vu Virginia qui entrait dans cabine à Joey. A pas cogné, est jusse entrée comme ça, pis est restée ptet une heure. J'sais pas trop c'que Laura l'envoie faire là. J'sais pas pourquoi j'me suis ouvert la trappe avec la Jefferson mais j'me suis sentie mal pour Laura après. A l'a une manière d'nous r'garder qui fait qu'on s'sent obligé d'y dire es affaires.

—Ptet qu'sa sœur est pas au courant d'ses escapades? Mais j'me trompe sûrement, qu'a m'a répondu avec un sourire sale dans face.

J'ai fini d'y donner son bain. J'avais envie d'la laisser là tu seule dans sa crasse, mais j'ai pensé à Mitch. J'l'ai aidé à s'essuyer pis à r'joindre son lit. J'ai r'fermé la porte de sa chambre pis j'me suis sentie pris d'un profond sentiment d'dégoût. A m'répugne la Jefferson. Faut tellement être pourrie par en d'dans pour s'imaginer qu'son prop' fils f'rait des affaires de même.

ROBERT

Un matin, était pu dans son trou.

VANESSA

petits pois dans l'allée numéro cinq oignons pommes de terre si seulement il y avait un jardin du lait je regrette le temps des choses à la maison c'était mieux quand tout était dans le jardin le lait chez le voisin ou bien une vache pourquoi pas la laitue à côté des petits pois le panier qui roule comme une petite voiture je porte des chaussures à talons c'est joli les couleurs du dépanneur il attend dans la voiture il me laisse faire les courses parce que je porte une belle robe ils me regardent et je crois qu'ils me trouvent belle mes ongles rouges sur le panier gris les légumes et puis des œufs il me faut des œufs et puis on met tout dans des sacs et Mitchell m'aide à les porter il y en a trop il reste dans la voiture et c'est un autre qui m'aide je le trouve très gentil celui dans la voiture celui-là reste assis

LAURA

Virginia et moi jouons dans le jardin. Maman est partie à la rivière. Elle a dit qu'elle allait marcher dans le bois mais on sait bien que lorsqu'elle va au bois c'est pour aller jusqu'à la rivière. Ma sœur cueille des fleurs pendant que je fabrique une

cabane pour les petites personnes qui habitent les arbres. Ils seront heureux quand ce sera la nuit, ils auront un abri pour se protéger de la pluie ou des oiseaux avec des becs cornus. Il faut protéger les choses plus petites que nous. Je protège Virginia. Maman nous protège. L'autre jour, papa a laissé ses cigarettes sur le comptoir. J'en ai pris une. Je l'ai allumée et ça a goûté le feu. J'ai cru que j'allais mourir dans la gorge. Je crachais la fumée. Je crachais sur moi et ça faisait rire Virginia, mais elle voyait bien que j'avais du mal, elle est allée chercher de l'eau. Je ne comprends pas pourquoi il en fume si ça lui fait si mal. Peut-être pour se punir. Il doit être tout brûlé en dedans.

J'ai envie de me jeter dans l'eau tellement il fait chaud. Et les moustiques me piquent, la sueur me colle à la peau, j'ai la jupe qui se faufile entre mes deux cuisses. Elle se serre là pendant que je marche, c'est désagréable, comme si c'était attiré par là, même si je la retire toutes les deux secondes, ça y retourne. Des fois je laisse le tissu se rassembler en pain entre mes cuisses et c'est bien. Ça me fait fourmiller là, ça me creuse une ligne dans la chair, une ligne de plaisir. Virginia me suit comme un petit chien jusqu'à la rivière. Quand on arrive on trouve maman avec un homme. Elle est debout sur des rochers avec les pans de sa robe dans les bras. L'homme a la tête entre ses cuisses, je me dis qu'il doit être sur sa ligne.

On se déshabille et on saute dans la rivière. Ils se retournent et nous regardent, elle a les joues toutes roses puis elle perd l'équilibre et tombe avec nous. Ce que c'est drôle. Virginia et moi rions comme des folles. L'homme se sauve en courant. Maman

est fâchée d'être tombée, mais ça lui prend avec nous, le fou rire. Et on rit comme des folles dans la rivière. J'ai pensé à qui ça pouvait être. Il y a plusieurs possibilités.

DANIELLE

J'ai d'la misère à croire c'que Margaret a dit. J'ai pas une bonne relation avec Laura, mais j'me sens quand même pris entre deux chaises. Joey pis elle, ça marchait pu. Ça marche jamais pour personne au resto. Mais on est pris ici. J'connais tristement aucune fille qui a commencé à travailler pis qui a arrêté. On s'fait toutes avoir, osti.

ROBERT

Ma tête tourne, chu saoul. Tout goûte le fond d'bouteille. J'mange une pomme ça goûte le fond d'bouteille, j'me mouche pis c'est noir. J'ai es mains sales. Mac m'a servi jusqu'à temps que j'tombe.

Y'a un goût suri dans ma yeule, j'ai dû vomir sul bord du ch'min. L'osti d'Greg m'a volé mes clés, y disait j'pouvais pas conduire. J'peux conduire! J'le fais d'puis vingt ans, criss! Chu l'seul sua route que j'pogne pour monter chez nous. Y'a fallu j'rentre à pied comme un pauvre, après avoir reçu son coup d'poing sua gueule. Tout tournait autour de moi, j'avais l'œil droit qui fermait tu seul, comme d'habitude.

C'est toujours l'premier à voir pu clair. L'sang pis mes vomissures s'mélangeaient su mes plaies. Ça tirait à peau.

—Tu sors d'icitte, tu r'viendras d'main après avoir dessaoulé, si seulement tu dessaoules des fois!

Criss de Matt. Y'a pas d'affaire à parler pour Mac. C'est Mac l'boss! Pis si y voulait j'criss mon camp, y m'pousserait dehors ouben y m'l'écirait quekpart. Y s'sont mis à rire, les sacraments! Sul ch'min du r'tour, j'ai encore vomi. Le mal de foie est rev'nu. J'vomissais d'la bile dans l'fossé, pis un char est apparu sua route, y s'est mis à ralentir à mon approche. J'ai cru voir l'visage de Vanessa par la f'nêtre. A m'r'gardait avec pitié, j'y ai crié d'aller s'faire foutre. L'char est r'parti à toute vitesse. Du sable pis des cailloux m'sont r'volés d'ssus. La tabarnack, a l'aurait jamais dû. A m'a abandonné-là, l'osti d'salope. J'me suis mis à pousser des cris d'rage sua route, j'voulais ça s'rende jusqu'à chez nous. J'me suis usé la voix à crier comme un déchaîné. Mais à quoi bon, han? Est pu là, est partie. A décidé c'tait mieux sans moi, c'tait mieux sans elles. La sienne pis la nôtre. A décidé d'abandonner notre fille. La seule chose j'aie jamais fait d'bon. A l'a rendue folle, comme elle, pis a sacré son osti d'camp.

ABEL

Mitch est revenu à la station aujourd'hui. Son air toujours déchu, mais vieilli, et plus maigre.

—Ça va Mitchell?

—Hein? Oui, oui Abel, qu'il m'a dit en s'en allant au bureau. Je l'ai suivi.

—T'es sûr? T'as l'air un peu désemparé?

—Quoi? Tes mots d'intellos-là... Touté va ben, j'te dis!

Et il a refermé la porte. C'est sa femme? J'en sais rien, il est tellement secret avec tout ça. Les gens sont bizarres. Je n'ai pas connu tant de monde encore, ici. C'est assez dur de s'inclure. Le climat est lourd. Je ne sais plus si j'ai bien fait de déménager. Tout le monde a l'air d'avoir des choses à se reprocher. C'est parce que c'est petit que ça paraît autant? Il y a quand même quelque chose de pourri dans ce village. Je le pensais et je le pense encore aujourd'hui.

JOEY

La Bellay s'promène sua rue dans sa robe rouge. On la suit pis j'regarde ses cheveux flatter sa peau. A l'a des cheveux longs. Ma mère s'les coupe depuis toujours. A dit qu'les cheveux longs s'cassent pis deviennent ben laids si on fait pas

attention, qu'une mère qui en a des beaux doit pas ben s'occuper d'ses enfants. Moi j'aime les cheveux d'madame Bellay. Y lui donnent une belle allure. J'aime quand on la croise au dépanneur. A marche avec des talons. J'voudrais la voir tout nue à rivière, comme Henri, l'gars d'Stanley. Y'a dit c'tait beau à voir. Qu'a l'avait d'beaux gros seins pis un duvet entre les cuisses. J'commence à avoir du poil en d'sous des bras.

MARGARET

Madame Delaney vient faire faire sa permanente au salon depuis quinze ans. A l'a pu beaucoup d'cheveux sua tête mais a rate jamais un rendez-vous. A l'a toujours quekchose à dire su sa famille. A s'assoit su ma chaise pis a parle pendant une heure en m'regardant dans l'miroir. Y'a des jours où j'préfèrerais pas à voir. Ça serait ben, des fois, d'couvrir les miroirs de rideaux. J' imagine sa tête en arrivant!

A m'dit qu'son plus vieux va bientôt partir pour la ville, est ben excitée.

— Y s'en va étudier. Ça change du monde qui reste pris icitte han Margaret?

Oui, ça change. J'ose juste pas y dire y'a des bonnes chances qu'a l'revoit pu jamais. Ceux qui partent reviennent pas. J'y souris, j'la coiffe pis j'approuve en hochant la tête. Y lui reste presque rien. J'peux pas y enlever sa fierté. Pis perdre une habituée.

Les clients m'racontent toujours toutes sortes de choses au salon. Chu là rien qu'deux après-midis par semaine maintenant, mais avant la naissance de Joey, j'étais là cinq jours su sept. J'en ai entendu des histoires. Tiens, y'a celle d'la serveuse, Anne Dubois, qui a enfanté l'fils de son patron. A jure qu'a sait pas d'qui yé, que c't'un des camionneurs, mais y paraît c'est son patron, l'gros Will, qui l'a engrossé. Ça m'a été raconté queks fois... Ptet même c'est arrivé là-bas, au resto, dans cuisine! Pis Deborah, sa femme, qui sait rien. A doit ben s'douter des infidélités d'son mari, mais a sait pas qu'y a eu un fils illégitime. Qui sait si y'en aura pas d'autres!

Ça m'rappelle l'histoire sul mari d'la Bellay. Vanessa a toujours été du genre à s'ouvrir les cuisses facilement, c'tait sûr qu'allait tomber enceinte. Y'a des gens qui devraient pas avoir d'enfants. Est ben trop détraquée pour prendre soin d'un bébé... Ben lui, l'père, yé parti, pu revu. Comme le fils des Delaney, qui reviendra jamais ici! Y s'cherchent des filles respectables, y savent c'qu'y valent, eux autres. Ben pas moins d'deux mois après qu'y soit parti, son ex-là, Vanessa s'marie avec un autre, pis y voulaient faire croire à sa paternité. Franchement, celui qu'yé parti était sûrement plus beau parce leur bambin est vraiment magnifique. Le Bellay lui, yé pas ben joli. C'tait sûr ça allait s'savoir! J'veux dire, est belle pour deux, mais pas à c'point-là. Y veulent nous faire croire que c't'une fille de bonne famille. Est bonne celle-là! Ses parents avaient beau être riches, c'tait pas des anges. J'imagine qu'y faut des parents dérangés pour faire des filles dérangées. A refait juste la même roue. Quand une

famille est dans l'vice, ça reste pris là, ça s'encrasse comme un peigne qui ramasse la saleté pis la poussière.

Quand la deuxième est née, on savait qu'Bellay était devenu père. A l'avait les mêmes yeux qu'lui. On l'a rencontré assez tard parce qu'à c'moment-là, Vanessa commençait d'jà à devenir folle. Ben, plus folle. Pis ben on s'est rendu compte qu'y était d'jà trop tard pour la nouvelle, aussi. Comme pour sa sœur. Du poison, j'le répète! C'est elle, la petite qui s'est jetée en d'sous du capot d'Mitchell. Une bonne chance qu'y s'ait arrêté juste à temps pour éviter d'la tuer. Tout l'monde au salon a été traumatisé. Une enfant qui essaie d'se tuer, c't'assez triste. Au fond, a ben vu qu'a l'arriverait pas à survivre dans un monde pareil, dans une famille comme la sienne. Une bonne chose qu'ça ait pas fait partir la clientèle du salon!

On sait pas trop quand la Bellay a disparu. Y'en a qui disent qu'est encore dans maison. On l'a jamais revue ça c'est clair. Où est allée, si est allée quekpart? On sait rien non plus. Sauf que c't'histoire de deuil du Bellay, j'y crois pas. Qui fait ça? Empêcher ses enfants d'sortir? À moins qu'ça soit lui, l'coupable.

Yé ben assez soûlon pour l'avoir tuée, surtout si a l'trompait.

VIRGINIA

Maman est jalouse de Laura parce que le vieux est amoureux d'elle.

Personne n'est amoureux de moi.

DANIELLE

J'me suis rendue à cabane de Joey, comme tous es mardis soirs quand je r'viens du resto. On a pris l'habitude de manger ensemble parce qu'Laura travaille de soir. Est pas rev'nue d'puis une s'maine, par exemple. J'sais pas c'qui s'passe, j'parle jamais d'elle avec lui. Normalement, j'va l'chercher pour y dire que l'souper est prêt.

Quand chu arrivée à roulotte, j'ai r'marqué qu'son char était pas là. Chu rentrée pis y'avait personne. Y'avait ramassé toutes ses affaires. C't'assez plate d'sa part d'pas m'avoir mis au courant qu'y déménageait.

ROBERT

J'arrive toujours chez Mac au début d'la veillée. J'stationne ma *Mustang* d'avant la rivière. C'te fois j'ai fait des doubles! Y'a pas un osti qui va m'empêcher d'conduire mon char. Chu rentré pis j'me suis dirigé vers ma place habituelle, quand j'ai vu qu'quekun était d'jà là. J'y ai dit d'sacrer son camp. Quand y s'est r'tourné j'ai

r'connu l'vieux Jefferson. On s'est pas revu depuis un bout, j'ai entendu dire qui faisait es shifts du matin à taverne. J'ai vu la peur dans ses yeux quand y m'a r'connu. J'me suis assis à côté d'lui. J'ai commandé un whisky double.

—Qu'est c'tu fais icitte?

—Rien Bellay, laisse faire...

—J'demande, c'est toute. Pis, ta femme?

Y m'a balancé sa bière dans face. J'l'ai poussé en bas d'son banc. Y s'est affalé à terre comme un vieux billot. Y'en a perdu l'Jefferson. J'allais pas l'frapper à terre, quand même, y'avait l'air assommé, mais Mac est v'nu m'prendre par derrière pour me ret'nir les poings pis l'osti d'Greg est v'nu m'frapper en plein dans l'foie. Encore! Ça m'a fait vomir sul vieux Mitchell. J'me suis dépris pis chu sorti dehors, à r'cherche d'un peu d'air. En arrivant à ma Ford, j'me suis accoté d'ssus pour r'prendre mes esprits, pis j'ai aperçu l'vieux Delaney qui courait. D'jà ça, c't'un exploit. Y doit ben avoir soixanté-dix ans.

—Au feu! qui a crié.

—Où ça?

—Chez la p'tite serveuse!

—Laquelle, osti?

—Celle qui aide la femme de Mitch.

Chu r'tourné en d'dans pour leur crier qu'y avait l'feu chez la pute à Mitch. Y sont tous sortis pis on s'est rendu chez Danielle. Ça courait tout croche tellement c'tait saoul. Arrivés là, la maison avait rien. L'feu v'nait d'en arrière. Mitchell s'est alarmé en tournant l'coin d'la maison. On a essayé d'le ret'nir, mais y s'est avancé pis y s'est affalé à terre. Danielle, qui était restée sul bord d'la maison avec es voisins, est allée l'voir pis a l'a éloigné du feu.

Osti d'drôle de soirée. L'feu s'est éteint tout seul, lent'ment. L'terrain est assez fangeux. Chu r'tourné chercher ma Mustang. En route, j'ai croisé un gars à bicycle qui montait la grande côte. Faut croire que Laura s'en tape déjà un nouveau.

SARAH

L'jeune Jefferson a reçu une lettre aujourd'hui. J'l'ai lue. J'sais c'est pas très professionnel, mais c't'un des privilèges d'la famille Stanford, d'être au courant de c'qui s'passe. Au milieu d'la page, une phrase :

Je serais toi que je changerais de ville...

Ça devient louche c't'histoire-là.

VIRGINIA

Le feu a brûlé la roulotte de Joey. Il n'en restait plus qu'une petite motte noire parmi les arbres. La roulotte de Joey, feu la roulotte de Danielle. Ça lui fera un plus grand jardin quand son enfant voudra jouer dehors.

Je pense que maman n'a pas aimé mon secret. Elle a dit que ce n'était pas le type de garçon qu'il faut amener dans la grange. Pas de Jefferson dans la grange, elle a dit. Ça lui a fait faire une crise et elle s'est laissée tomber dans les escaliers sur le tapis tout tapé. Elle s'est laissée descendre une à une les dix-sept marches tapissées, tête en bas. Puis elle a rampé sur ses doigts et ses orteils jusqu'à sa place habituelle, dans la cuisine. Ma mère est un lézard. Elle faisait semblant de ne pas me voir, même si je venais à peine d'ouvrir la bouche.

Quand elle m'a regardé et je suis devenue liquide. J'ai coulé sous les meubles. J'observais la table par le dessous, les clous enfoncés dans le bois épais du meuble. Une quarantaine. Les nœuds qui ressemblaient à des yeux. Je voyais ses jambes, plantées dans le plancher au bout de la table. Les pieds de maman ont toujours l'air emballés comme des petits paquets dans ses pantoufles. Ça me faisait drôle d'être cachée ici, hors de sa portée. Peut-être qu'elle ne savait même plus que j'existais, qu'elle avait déjà oublié. Peut-être qu'elle croyait m'avoir fait disparaître pour de vrai. Et me disant cela, j'ai eu un pincement au cœur de voir à quel point ça pouvait ne rien lui faire, que je disparaisse. Je devrais peut-être partir pour de bon. Je suis

restée couchée sous la table quand elle s'est levée. Je me suis dit que peut-être elle allait venir me voir pour me serrer dans ses bras, mais elle est allée vers l'escalier. Elle gagne tout le temps parce que je l'aime. Elle me fait fondre et moi je l'aime quand même. Entre le doigt et l'ongle.

Je me suis oubliée sous la table. J'ai fait la morte. Puis mon ventre s'est mis à gargouiller. Laura laisse toujours des restes du restaurant dans le réfrigérateur. Je me suis levée pour trouver une saucisse au milieu des plats de styrofoam quand quelqu'un est entré dans la maison. Je me suis recachée dans les yeux. Mon nouvel abri. Sous les nœuds j'ai vu le vieux. J'ai reconnu ses bottes.

Le matin, il dort. Le soir, il boit. Je ne sais pas ce qu'il faisait ce matin, c'est plutôt rare de le voir de bonne heure. Il portait des jeans délavés. Ses jambes se sont dirigées vers le réfrigérateur. Le sale goéland. Debout devant le frigo, il a pris la saucisse. Ses jambes insistaient là. Je souhaitais ne plus les voir. J'étais le charognard du charognard. Il est plus fort que moi, il mange avant moi. Un moment, je me suis dit que je lui mordrais le mollet. J'avalerais la boue qui tachait ses pantalons rien que pour le mordre. Le croquer là, dans la saleté. J'ai pensé que c'était le genre d'homme à qui on ne lavera jamais les pieds. Personne, jamais, ne lui lavera les pieds avec ses cheveux.

SARAH

J'dois avouer qu'après la lettre, j'me suis demandée c'qui allait suivre. Là, j'commence à prendre l'affaire un peu plus au sérieux. En c'qui m'concerne, y'a pas eu mort d'homme, mais fallait être épais rare pour faire vivre un stress de même à une femme enceinte. Chu quand même allée investiguer les lieux, question d'essayer d'comprendre. Matt voulait m'accompagner mais j'ai réussi à l'convaincre de rester, d'un coup qui arriverait une autre lettre... C'est mon affaire.

Arrivée chez Danielle, j'ai cogné mais a semblait absente. J'me suis rendue directement à roulotte, ou c'qui en restait, pis j'me suis mis à fouiller dins décombres. J'm'imaginai pas trouver quekchose en particulier, en fait, j'savais même pas c'qui fallait chercher. J'me suis mis à tracer des cercles en marchant autour d'la roulotte, voir par où on aurait pu arriver sans passer devant chez Dan. Le champ. La forêt. J'ai regardé les branches, si y'en avait des cassées qui auraient pu expliquer quekchose. La terre était ben fangeuse pis y'avait des traces de pas partout à terre tellement y'avait eu d'monde icitte hier. J'me suis risquée dans l'cabanon. Rien d'anormal, sinon que tout était propre. J'pense pas qu'Danielle y soit allée souvent dernièrement vu son état. Ptet que Joey s'en occupait.

ABEL

—Je sais peut-être qui a volé les bidons.

Elle a dit ça calmement, comme une confidence, même si elle savait que ça allait me faire réagir. Comment elle a su ça? Je n'ai parlé du vol à personne. J'ai levé les yeux vers elle et elle m'a observé longuement avant de répéter.

Elle a souri. Elle est belle.

—C'était toi?

Elle a fait signe que non avec la tête.

SARAH

J'me suis arrêtée au resto en espérant croiser les filles. Toujours aussi populaire comme endroit... Chu rentrée dans cuisine pis Will est venu m'saluer pis prendre des nouvelles de Matt. C'est qu'on vient pu beaucoup depuis qu'papa est mort. On travaille tous les deux, moi plus que lui. Rien a changé icitte. Le même menu, les mêmes banquettes, ustensiles, assiettes bleues, rideaux verts. Y'a juste elles qui changent, mais c'est du pareil au même tant qu'à moi. Will est retourné à ses affaires pis j'ai réussi à attraper Anne au comptoir.

—Les filles sont où?

—Laura est occupée avec un client. Sinon y'a juste moi.

—Ok. Dan yé pu?

—Non. A vient d'arrêter. A doit être chez elle. Tu veux-tu j'l'appelle?

—Non, non, j'en reviens juste. A devait être occupée...

—Quesse tu leur veux?

—J'enquête sul feu chez l'Jefferson.

—Pis tu penses ça peut être elles?

—Non, non! J'me demandais juste... c'est pas mal les deux avec qui y traînait l'plus.

—Laura pis lui, c'est fini. J'pense pas qu'a l'ait plus de détails pour toi...

—Ça s'est mal fini?

—Ben ça l'a pas mal affectée. Lui, aucune idée, pas revu depuis un bout. Mais entre toi pis moi, Joey c't'un p'tit tas d'marde. Y'en a sûrement plus qu'un qui voulait l'faire payer pour quekchose. Pis d'toute manière, paraît qu'y était pu.

—Ouais. A n'a pour combien d'temps Laura?

—J'sais pas... Vingt minutes encore? Tu peux l'attendre. Veux-tu un café?

—Non, non. C'est bon, j'repasserai.

Chu ressortie sans avoir rien obtenu. Maudite Anne. A les protège comme une bonne patronne. Faque Danielle était chez elle, pis a l'a pas répondu...

LAURA

Je ne connais pas ton nom et c'est bien comme ça. Tu m'appelles Laura, comme si j'étais la tienne. Je ne t'ai jamais dit comment je m'appelais. Tu imagines mes courbes dans mon uniforme, je te lance un coup d'œil curieux, tu dis mon nom, pour me faire croire que tu regardais mon épinglette. Je sais ce que tu manigances, tout le monde fait comme toi. Je suis même préparée à ça, que tu me proposes de t'accompagner dans ton camion.

Tu manges et me regardes te donner un réchaud. Tu penses qu'en plaçant ta tasse à ta droite, je vais devoir me pencher au-dessus de toi pour aller la remplir de café. Tu n'es pas le premier. C'est peut-être moi-même qui suis allée porter ta tasse de ce côté-là. Ça t'excite, ce jeu. Tu t'excites déjà sous la table où je viens de poser ton assiette. Tu me regardes avec des yeux mielleux. Tu me racontes des histoires de voyage, tu essaies d'être charmant avec moi parce que c'est la première fois. Tu crois qu'il faut être doux avec les filles comme moi, alors que tu pourrais être autrement.

J'aime les nouveaux. La séduction est répétitive. Tu me demandes où sont les toilettes, je te montre du bout de mon ongle une porte au fond du restaurant. Je te souris timidement et tu me crois pudique, mais je calcule. Tu reviens assez vite, tu as dû rafraîchir ton sexe.

Tu laisses un énorme pourboire. Je te dis que c'est trop mais tu places timidement ta main sur ma hanche en répondant que non, jamais trop pour une gentille fille

comme moi. Je regarde Will depuis la caisse, il me fait signe que oui, j'ai le temps de t'accompagner dehors. C'est assez rare que ça se passe pendant l'après-midi, mais quand il n'y a personne je peux me le permettre. Tu sors pendant que je cours vers la cuisine porter mon tablier, déboutonner ma chemise, détacher mes cheveux, prendre mon paquet de cigarette. Je te rejoins dans le stationnement, tu es là, à fumer. Je te demande de m'allumer. Tu fais ça doucement, tu me laisses m'approcher de toi en te regardant dans les yeux. Je prends une bouffée et je tousse un peu, pour te faire rire. Je n'ai pas pris mon manteau, tu me demandes si j'ai froid en touchant mon épaule. Je dis que oui, tu me proposes d'aller faire un tour dans ton camion, je dis oui. Tu me regardes le galbe des fesses pendant que j'escalade l'escalier abrupt de métal. Tu refermes la porte. Tu te crois galant. Tu grimpes sur le siège du conducteur, on discute, termine nos cigarettes. Tu fais crier ton klaxon. Je ris et demande si je peux essayer moi aussi. Je tire des klaxons tous les jours.

Je demande ce qu'il y a derrière, tu me dis que je peux regarder. Je vais m'asseoir sur le lit et tu t'approches, tête penchée parce que tu es grand. Je place mes mains lentement sur tes cuisses et tu comprends que ça va arriver. Je te sens gonfler dans ton pantalon. Tu te penches pour coller tes lèvres sur les miennes. Tu me dis que je sens bon. Tu prends mes seins dans tes mains. Tu les palpes de toutes les manières que tu avais imaginées pendant ton dîner. J'enlève ma chemise et tu rougis, tu me dis que je suis belle, que j'ai une poitrine magnifique. Les clients n'ont pas toujours des mots comme les tiens, mais ça arrive. Tu descends les bretelles de mon soutien-gorge. Tu

m'embrasses le cou, retires ma jupe, mes collants, ma culotte. Tu glisses tes doigts en moi. Je détache ta ceinture pendant que tu enlèves ton manteau. Je mets ton sexe dans ma bouche. Je réalise que tu étais bien allé le laver plus tôt, c'est une gentille attention. Tu te plies sur moi pendant que je te suce. Tu m'allonges sur ton lit et me pénètres. Ce n'est pas très long avant que tu viennes. On se rhabille. Tu m'embrasses. Je m'assois sur le siège du passager pour me recoiffer. Tu coules entre mes cuisses. Tu viens t'asseoir à côté de moi, souriant, tu me demandes si on se reverra lors de ton retour, je dis que oui parce que tu me plais beaucoup. Tu souris. Tu m'embrasses. Tu glisses des billets dans la poche de ma blouse, en profites pour me palper une dernière fois. Tu me regardes marcher dans le restaurant.

VIRGINIA

maman et moi allons sous le grand arbre

ABEL

Elle les a peut-être volé elle-même les bidons. Rien que pour me faire courir après elle, jouer à son jeu.

Ça m'a abattu de penser ça. J'avais du temps à perdre, alors je me suis rendu chez elle en bicyclette. La route à travers la ville endormie m'a donnée froid dans le dos.

C'est comme si tout le monde restait caché chez eux, ici. Ils laissent les filles au resto puis ils se prélassent sur les fauteuils en essayant de penser à autre chose. Le pire, c'est qu'ils y arrivent. Et haut de la colline, les champs de moutarde s'étendent sur quelques kilomètres, des maisons abandonnées jalonnent la rivière comme de petits arbres morts, des maisons de paysans, creusées et vides, comme l'intérieur d'un tronc sec. On croirait que le temps s'est arrêté ici, que la route est un cimetière. Au milieu de tout ça, la maison, qui a l'air complètement délabrée depuis la route. Le chemin est cahoteux et tout donne l'impression d'être comme hanté. C'est dommage, ça devait être beau ici. Je me demande ce qu'elles font à vivre encore là.

J'ai appuyé mon vélo sur le côté de la grange et j'ai poussé la porte pour voir si elle n'y était pas. La puanteur qui a émané de derrière les murs m'a pris à la gorge. Comme si quelque chose était mort là-dedans. Je me suis habitué à l'odeur et ça s'est mis à sentir l'essence. En avançant vers le fond de la grange, j'ai vu de vieux moteurs, peut-être une dizaine, tous alignés le long du mur.

J'ai entendu des pneus rouler sur les cailloux du chemin. J'étais tout au fond de la grange, impossible de sortir sans être vu. Heureusement, mon vélo était caché contre la façade alors peut-être qu'ils penseraient seulement avoir oublié de fermer la porte. La voiture s'est garée, la portière a claqué. Des pas se sont dirigés vers moi et j'ai retenu mon souffle. Quand j'ai aperçu Laura par l'embrasure de la porte, j'ai été soulagé. Elle est repartie vers sa voiture, en a sorti des sacs puis elle s'est dirigée vers la maison. Je me suis glissé pour rejoindre mon vélo mais à peine elle est entrée,

qu'elle ressortait sur la véranda avec un tricot entamé. Je me suis blotti sur le mur de la maison pour éviter qu'elle ne me voie. Les pieds sur les rosiers, les mollets dans les épines, je l'ai vue qui détachait ses longs cheveux bruns. J'espérais qu'elle ne s'assoit pas tranquillement pour tricoter. À la place, elle a enlevé son uniforme devant la maison. Elle a déboutonné sa chemise, l'a accrochée sur la poignée de porte. Elle a retiré son soutien-gorge, sa jupe, sa culotte. Elle a tout placé sur une chaise qui pourrissait sur le patio, puis elle s'est mise à marcher vers la forêt. Laura nue dans la forêt.

Je ne sais pas ce qui m'a pris, je l'ai suivie dans le bois. Un chemin était tapé le long de la rivière, les branches donnaient l'impression d'avoir laissé la place pour qu'on puisse y marcher. Tout autour, la végétation était abondante, sauf dans le pourtour du petit sentier. J'aurais pu quitter le sentier pour m'aventurer dans les branches et les buissons, mais j'en serais ressorti tout égratigné par les chardons. Je ne la voyais plus depuis un moment puis je suis arrivé en face de la rivière, là où elle affluait, et je l'ai vue, étendue au milieu de l'eau, au travers des rochers.

Je ne sais pas combien de temps je suis resté là, à la regarder, camouflé derrière les branches, mais j'ai eu l'impression qu'elle n'avait pas bougé une seule fois. Comme une morte au milieu de la rivière. Sa tête flottait et je l'entendais gémir. C'était une vision étrange, voire d'épouvante. Une sirène abattue dans une rivière. Elle s'affairait à son ouvrage douloureux. Ces filles-là doivent prendre tout en charge, c'est désolant.

En même temps, elles savent tout faire toutes seules, jusqu'à leur propre avortement. Je ne crois pas qu'elle aurait voulu que je sois là.

Je suis revenu par le chemin jusqu'à la maison. J'avais l'impression d'avoir désobéi, l'impression de me trouver sur un terrain profané en arrivant comme ça, par effraction, de l'autre côté du jardin. C'est un point de vue réservé aux résidents de la maison, pas à un inconnu qui s'aventure sur une propriété privée. J'ai remarqué une deuxième voiture stationnée derrière celle de Laura. Je me suis dit qu'il était peut-être mieux que je parte, l'endroit, les circonstances, Laura en transe, tout m'apparaissait angoissant. Je ne voulais me faire accuser de rien. Je me suis dirigé vers mon vélo mais il n'était plus là.

VANESSA

c'est très beau le salon par la porte close celle qui se ferme toute seule à cause du ressort c'est très beau parce que les murs ont fondu les murs noirs pourraient être peints mais non c'est très beau parce que le salon est noir mais que si je regarde dans la cuisine je vois les fenêtres et puis les arbres par la fenêtre quand on ouvre la porte et qu'on marche sur le sentier qui mène à la forêt c'est très beau j'aime bien me rendre jusqu'à la rivière par le petit sentier parfois il m'attend et nous faisons l'amour

DANIELLE

Chu en congé pour à fin d'l'année. Novembre arrive pis j'risque d'accoucher pendant es fêtes. J'travaille pu chez Mitch non plus. Margaret me d'mandait trop d'efforts, j'pouvais pas rester plus longtemps avec une femme de même. C'moment-là qu'j'ai pour moi va m'laisser l'temps d'décorer la maison pis d'voir un peu plus mes parents avant l'accouchement. Ma mère m'a dit qu'a l'allait avoir du temps pour moi aussi, en plus du bébé. Ça fait longtemps qu'personne s'est occupé d'moi. J'me d'mande si ça va être une p'tite fille.

La curieuse de Stanford est v'nue frapper chez nous l'autre matin. J'ai pas eu la force d'y répondre. J'l'ai vu fouiller dans l'cabanon, maudite fouineuse.

ROBERT

A v'nait d'donner naissance à Laura. A l'avait eue avec lui. Après, ça été fini entre eux pis yé jamais r'venu chez nous. Vanessa voulait j'devienne père même si c'tait pas dans mes plans. A m'a obligé assez vite, à r'connaître Laura comme la mienne. Ç'a duré jusqu'à son adolescence, après est dev'nue trop belle pour j'me sente coupable.

Vanessa en a bavé d'jalousie, a m'a d'mandée d'la r'mettre enceinte. Comme ça, a l'allait m'changer es idées, m'rendre respectable pis bon père. Virginia est née pis

oui, j'ai été heureux. Pis a l'a vieillie, a s'est attachée à sa mère, qui continuait d'lui bourrer la tête de mensonges. J'pense qu'en fait, c'tait calculé d'puis l'début. Est allée s'pendre rien qu'après qu'ses deux filles aient appris à m'détester.

SARAH

On a pas reçu d'nouvelles lettres mais j'me suis mis à en écrire pour avoir une bonne raison d'enquêter tu seule. Matt les recevait, les lisait avec minutie, pis moi, j'pouvais m'occuper des vraies affaires. Chu retournée au restaurant chaque jour, pis chaque fois, Laura était occupée avec des clients... Ben, selon c'qu'Anne m'disait. J'avais pas réalisé à quel point était en demande. Ça doit être épuisant d'plaire...

J'ai décidé d'attendre avant d'retourner chez Danielle. J'voulais pas la brusquer. A vient juste de commencer son congé. Chu passée chez les Jefferson à place. Mitch m'a fait m'asseoir dans l'salon. Ça paraissait qu'Dan venait pu faire le ménage. Y'avait l'air préoccupé. J'lui ai demandé si y connaissait pas des gens qui auraient pu en vouloir à son gars. Y m'a dit non. Mais que depuis queks temps, y s'parlaient beaucoup moins. Y'avait eu l'déménagement chez Dan, pis après, son départ ben rapide d'la job... J'ai pas osé l'dire à Mitchell, mais ça avait l'air arrangé son affaire. Comme si, au fond, Joey savait qui allait sacrer son camp mais qui voulait pas leur faire d'la peine. Surtout pas à sa mère mourante. C't'assez lâche, en vrai, partir de même quand ta mère va mourir. J'me suis même demandée si y'avait pas écrit la

lettre lui-même, rien qu'pour se sauver la face. Y'avait ptet ben mis l'feu tu seul aussi. On jasait de Joey pendant qui faisait toaster des tranches de pain pour leur souper. Y'a fait un sandwich aux tomates pis yé rentré dans première chambre du corridor. J'ai entendu Margaret crier qu'a les voulait molles ses toasts, sinon ça lui râpait l'palet. Hey boy!

—Y'a pu personne pour me servir comme y faut icitte. Vous voulez toutes que j'crève!

J'ai préféré sortir pour fumer. Mitch est jamais venu m'rejoindre dehors faque chu rentrée chez nous.

MITCHELL

Margaret est d'plus en plus mal ces temps-ci. Dan prend soin d'sa bedaine à maison faque j'reste au chevet d'ma femme. Abel s'occupe ben d'la station faque j'le laisse aller. J'ai eu d'la misère avec lui au début, avec ses airs d'la ville pis ses petites phrases toutes faites. Mais j'y fais quand même confiance, et pis, j'ai pas vraiment l'choix. Y'a rien d'autre à faire que travailler d'toute manière, y'a pas d'mère, pas d'enfants, pas d'blonde. Y m'a parlé des Bellay...

Margaret est rendue maigre. A m'énarve, mais a peur. J'croyais pas la voir comme ça un jour, plus faible que moi. Faut j'm'en occupe. Ma famille tombe.

LAURA

Je me suis rendue chez Danielle ce matin. J'avais besoin de réponses avec l'affaire de Joey. Depuis qu'elle a arrêté de travailler, je ne la vois plus. On n'est pas très amies alors il n'y a pas beaucoup d'occasions. Quand elle m'a vue arriver, elle est restée sur ses gardes. Theresa, sa mère, m'a reconnue et accueillie. Ça faisait longtemps que je ne l'avais pas vue. Petites, on était souvent ensemble avec Dan alors sa mère m'aimait beaucoup. Je me demande si Dan lui a raconté qu'on était en chicane toutes les deux, peut-être qu'elle ignore les coups bas. C'était bien de la revoir, j'ai eu une pensée pour ma mère. Theresa partait quand je suis arrivée alors on s'est saluées de manière courtoise et elle est partie.

Je sais que Dan a peur de moi, je le sens. Je le sens toujours quand je fais cet effet-là. Elle est entrée chez elle en retenant la porte pour que je comprenne que je pouvais la suivre. Juste avant d'entrer, j'ai jeté un œil à la roulotte, j'ai pensé: bon débarras!

DANIELLE

Laura est entrée lentement après qu'maman soit partie. J pense qu'a voulait m'faire croire qu'a v'nait pour parler alors qu'a v'nait jusse pour r'garder es restes d'la roulotte. J me d'mande si a sait qu'c'est moi.

On a parlé toute la soirée.

VANESSA

je suis une femme non il ne veut pas qu'on se touche il dit pas ce soir fatigué je
veux il regarde ailleurs je regarde les autres il y en avait un le hanter au village je suis
tombée enceinte il est parti mon nouveau mari est venu nous avons enfanté

MARGARET

Est entrée la salope, est venue s'asseoir su mon lit.

DANIELLE

Y'a eu un feu à maison des Bellay. Papa est allé aider à l'éteindre. Tout c'temps-
là, maman m'gardait dans ses bras parce que j'avais peur pour Laura. J'espère qu'a
va pas mourir dans l'feu...

VANESSA

il est venu avec moi dans la rivière nous nous sommes baignés ensemble c'était
drôle son gros ventre contre mon dos ses mains sur mes seins et son sexe doucement
qui se glissait l'eau se brouillait nos reflets effacés et la lumière lentement qui coulait

sur la rivière les petites sont arrivées et il est parti il a eu peur qu'elles le reconnaissent

SARAH

Madame Delaney est passée au bureau d'poste à matin, comme chaque lundi. A l'a poussé la porte trop lourde avec difficulté, fait sonner la clochette.

—On a rien pour vous à matin, m'dame Delaney, chu désolée. C'est ben la première fois qu'on vous voit icitte tu seule de même? Où qu'yé votre mari?

—J'viens pas pour ça ma belle Sarah. Mais... vous savez pas la nouvelle? La Jefferson est morte cette nuit. Mitch l'a r'trouvé morte, ben morte, à matin dans son lit. Y dormaient pu dans même chambre...

—Ça c't'une nouvelle m'dame Delaney!

Est ressortie avec autant d'effort pour pousser la porte pis a s'est dirigée vers le salon d'coiffure en essayant d'courir. Margaret est morte! Ah ben maudit... Juste après que j'sois passée hier... Va falloir j'nous envoie une lettre pour que Matt accepte de m'remplacer c't'après-midi.

DANIELLE

Laura est r'venue chez nous souvent d'puis l'feu. Hier soir, Margaret est morte. Tout l'monde aurait pu la tuer pis tout l'monde aurait voulu. On en a parlé avec Laura, a dit ça y fait penser à sa mère, qu'dans l'village, es hommes détestent es femmes. J'ai pas d'misère à l'croire.

—Je me demande vraiment qui a pu entrer, l'étouffer, et sortir sans que personne ne s'en aperçoivent. Ça ne peut être que Mitchell. Ou alors elle est morte toute seule dans son sommeil.

—J'connais Mitch, y f'rait jamais quekchose comme ça, c't'un lâche. Y saurait même pas comment étrangler quekun.

—Peut-être qu'il savait que si tu partais il ne la supporterait plus...

—Arrête Laura, faut pas voir le mal partout.

—Si on ne le voit pas là, il est ailleurs, il est partout. Parfois plus près qu'on ne le pense.

—Oui t'as raison. L'mal est partout, surtout ici.

—Le gars de la station m'a dit qu'il s'était fait voler des bidons l'autre jour, juste avant le feu.

—Y t'a dit ça?

—Oui. Il avait l'air préoccupé. Je me suis dit que ça devait être Mitchell. C'est la seule personne qui pouvait entrer là sans éveiller de soupçons. Mais je me demande encore pourquoi il aurait mis le feu à la roulotte de Joey.

—Ouais. C'est bizarre...

A s'est l've lent'ment, a ramassé son sac. En ouvrant la porte, a s'est r'tourné pis a m'a r'gardé dins yeux en m'disant merci. J'ai entendu l'moteur vrombir pis es pneus crisser sous la vitesse. A s'en allait au resto. J'sais qu'a pense qu'j'ai mis l'feu. Moi chu sûre qu'a l'a étouffé la Jefferson.

ROBERT

Chu rev'nu d'chez Mac comme à mon habitude, vers minuit. J'ai pris mon char sans qu'on m'en empêche, parce qu'y savent maint'nant j'vais m'battre si y m'laissent pas conduire. Sul ch'min du r'tour y'a fallu j'm'arrête pour vomir, j'avais mal au foie pis la tête me tournait pas mal. En arrivant à maison, j'ai vu l'char à Laura. Chu monté, était pas dans chambre. Chu r'descendu pis j'ai j'té un œil dans grange. Rien. J'me suis rendu à rivière. Y'a pas trente-six places pour s'cacher ici.

En ch'min, ça s'est mis à sentir le feu, on aurait dit un cauch'mar qui s'passait là, d'avant mes yeux. Y'avait Laura nue au milieu d'la rivière, a r'ssemblait à une espèce de démons. A l'avait allumé des feux tout l'long d'la berge. P'tite criss, a doit ben

savoir y'a des saisons où sont interdits proche des champs, ça pourrait faire flamber es récoltes au grand complet. Chu r'tourné à maison en courant pour chercher des sauts. Quand chu rev'nu, était pu là. J'ai rempli es sauts d'eau pis j'ai éteint chacune des flammes. J'allais à rivière, j'emplissais, j'j'tais l'eau sul feu, j'r'tournais à rivière. J'ai dû faire ça pendant j'sais pu combien d'temps, j'tais dans une sorte de transe. Ça dev'nait automatique, j'courrais, j'emplissais es sauts, j'es lançais. Jusqu'à c'que j'aperçoive Laura qui rev'nait à rivière, une carabine dins mains. Pis non c'tait Vanessa qui la t'nait, avec ses longs ch'veux. Vanessa qui m'pointait avec son gun, pis qu'y allait tirer. L'coup est parti, j'l'ai r'çu dans l'ventre pis j'me suis r'mis à vomir.

ABEL

Toujours pas de nouvelles. Laura dit qu'elle ne l'a plus revue depuis le feu de la roulotte. Je lui ai parlé du vol. Je suis sûr que c'est Virginia. En plus, il y a eu un feu hier, qui a englouti la grange sur leur terrain. Ça a flambé à cause des moteurs. Je travaillais à la station et j'arrivais à voir la fumée qui montait de la colline. J'espère qu'elle va bien. C'est elle qui met le feu. Peut-être pour me dire qu'elle est encore là.

Laura a l'air en forme, j'espère qu'elle a eu le temps de se soigner...

La femme de la poste est venue me voir ce matin. Elle voulait savoir des trucs sur Mitch. J'ai dit que je ne savais pas grand-chose, que je le connaissais comme patron

mais pas autrement. Il est plutôt secret. Je n'ai rien dit sur le vol. Elle ne m'a jamais mentionné Virginia, ni sa disparition. Je n'ai pas voulu en parler pour ne pas attirer l'attention sur moi. C'est un endroit pourri ici. Ce n'est pas vrai qu'en ville c'est plus dangereux. Le village fait sa propre loi.

MITCHELL

On s'voyait depuis ptet un an, j'travaillais trop, j'tais épuisé. J'devais m'éveiller tous les matins à l'aube pour aller à job. Le soir, j'allais chez Mac, ça m'arrivait d'passer la nuit-là. Ça a commencé un soir, quand l'Bellay m'a traîné chez lui pour essayer l'vieux bourbon d'son beau-père, le feu Arthur White. Jamais goûté un truc aussi dégueulasse. Quand chu sorti pour retourner à mon char, c'te soir-là, j'ai vu Vanessa Bellay qui marchait dans l'bois.

J'l'ai suivie et pis on s'est rendu jusqu'à rivière. A s'est mise à rire comme une folle et pis a l'a sauté dans l'eau. J'me suis assis et pis j'l'ai regardé nager.

On s'est revu quekfois, toujours le soir. En sortant d'la maison du Bellay, j'me rendais à rivière pour regarder sa femme. Un soir, a l'a rampé hors de l'eau jusqu'à moi sans bouger les bras ni les jambes. On aurait dit qu'a l'avait lévité. A s'est étendu d'tout son long su moi, pis on est restés d'même toute la nuit. Le Bellay s'est jamais douté de rien.

J'me suis mis à rêver d'elle pis à vouloir la revoir. J'allais souvent m'promener sul sentier qui mène à leur maison à travers le champ. Chaque fois, a m'attendait, comme si a savait j'allais passer précisément à c'moment-là. C'est comme si était dans ma tête, la Bellay.

ROBERT

J'ai ouvert es yeux difficilement parce j'avais d'la terre dans face. J'entendais pu, mes oreilles sillaient tellement fort j'en avais mal à tête. La douleur a embarquée, j'me suis t'nu l'ventre, j'avais l'impression d'être blessé sul côté. Mais j'avais pas une coupure! Juste d'la bile su mon gilet. J'ai dû vomir comme d'habitude. C'est mon foie qu'yé difficile. J'bois trop, j'ai juste ça à faire.

J'ai essayé d'me l'ver mais j'sentais ç'allait être difficile, j'me suis plutôt déplacé jusqu'à rivière. J'me suis laissé glisser d'dans. L'eau était fraîche, pas trop froide, j'me suis lavé la face, j'ai frotté es croûtes su ma veste. J'ai voulu escalader l'bord mais la berge s'émiettait. J'ai réussi à m'sortir du ruisseau en roulant comme un tonneau. Chu resté couché à terre un p'tit bout. J'ai pris c'qui m'restait d'force pour arriver là-bas par le sentier. Rendu là j'ai compris. Es ont mis l'feu à grange, l'explosion a failli m'tuer. C'est encore elle. La salope.

MITCHELL

Le Bellay est venu m'chercher en fou à soir. Y'était trop saoul pour que j'comprenne tout mais y semblait m'dire de monter avec. Y'a voulu conduire pour m'amener chez eux. Margaret m'a crié d'pas monter avec, j'y ai dit j'étais pas si con qu'ça, j'connais ça, criss! Je l'sais qu'le Bellay est tout l'temps saoul. J'y ai dit j'allais conduire son char et pis j'ai su qu'y était sérieux avec son affaire d'urgence quand y s'est tassé sul siège du passager. Le Bellay qui laisse quekun conduire son char, c'est jamais arrivé. On a monté la colline et pis j'me suis stationné devant chez eux. J'arrivais pas à comprendre c'qui arrivait. Sûr, j'ai eu peur que Vanessa lui ait dit, mais c'pas l'genre du Bellay d'm'amener ici pour qu'on en discute. On est sorti du char, les fillettes étaient là, dehors, en pleine nuit. Elles ressemblaient à des petites répliques d'leur mère. Le Bellay leur a crié d'retourner dans maison.

—Pis vous r'sortez pas tant que j'vous l'dis pas! Allez! En d'dans, qu'j'vous r'vois pas ici!

Y parlait et pis y crachait. C'était violent, elles s'sont mises à pleurer pis sont rentrées.

Laura m'a regardé pis étrangement, j'ai cru voir un sourire qui naissait en cachette sur sa face pendant qu'a l'essuyait les larmes de sa sœur. A ressemble à Vanessa. Le Bellay m'a tiré par le collet et pis y m'a traîné jusque dans grange. J'ai vu la corde qui pendait d'la poutre horizontale. L'échelle pis la hache qu'y avait utilisées pour

couper la corde. Y'avait caché l'corps au fond d'la grange. Y'était recouvert d'une bâche salie par l'essence. On l'a mis dans brouette. On est monté dans l'champ par le chemin cahoteux qui longe la rivière. Un moment, on a rencontré Virginia. On est resté figé devant elle. A nous regardait, la brunette, avec des grands yeux.

—On va planter un arbre ma belle. Retourne en-dedans.

A pas bougé. La douceur, c'pas l'autorité qu'elles comprennent. Le Bellay a pris sa pelle, y s'est approché d'elle, pis là est partie en courant.

—Dans maison, j'ai dit!

Y'avait mon cœur qu'y allait exploser. On est monté assez haut dans l'champ, on a abandonné la brouette plus bas, pour pas qu'les petites suivent nos traces, et pis on est monté encore, moi avec les pelles, lui avec le cadavre su l'épaule. Tout d'un coup, y'a lancé l'corps à terre pis y'a dit : ici. On a creusé un trou sous l'arbre.

J'pense qui savait. C'pour ça qu'yé venu m'chercher moi.

VANESSA

il m'a frappé très fort à la tête et Virginia était là avec moi il faut montrer autre chose il a dit qu'il allait m'enfermer dans la chambre Virginia a crié Laura a crié elle a monté l'escalier très vite ça a senti le feu il est descendu voir ce qu'il y avait nous

sommes allées dans la chambre nous avons verrouillé à clé il est revenu cogner il
criait

de la fenêtre je les ai vus plus tard qui accouraient

aucune de mes filles n'a pleuré

SARAH

Tout l'monde a quekchose à cacher, c'pas mêlant. Chu là à essayer d'aider pis
Laura s'cache, Dan pis Mitch me disent rien, Abel me ment... Personne veut
collaborer criss. C'pas pour rien qu'on a jamais rien trouvé sul cas d'la Bellay. La
Jefferson est morte, dans son lit, d'une mort naturelle... Mon œil. Était faible mais a
criait assez fort l'autre soir. Comment ça s'fait qu'personne fait rien? J'peux pas
croire qu'on va encore juste laisser ça passer.

LAURA

On est allées chez le coiffeur. Maman était au marché. Elle aime bien y aller seule,
elle prend son temps, elle dit que ça la rend confortable d'être toute seule parfois.
Pendant ce temps-là, papa retourne à la maison.

Je trouve que Virginia a l'air d'être nerveuse. Elle n'a jamais aimé qu'on touche à ses cheveux. Moi non plus mais c'est maman qui insiste. Et puis ça nous fait voir du monde...

Je n'aime pas vraiment la femme qui nous coiffe. Je crois que maman ne l'aime pas non plus et que c'est aussi pour ça qu'elle part. La coiffeuse essaie toujours de me tirer les vers du nez.

—Paraît qui a eu un feu chez vous? Tu sais qui a mis l'feu Laura? Tu sais si c'est ta mère?

Je ne sais pas pourquoi elle nous connaît si on ne l'aime pas. C'est une curieuse. Elle veut des informations sur notre mère comme tous les autres, parce qu'ils veulent parler des choses qu'elle ne fait pas comme tout le monde. Je voudrais parfois que tout soit normal, que notre famille aille à l'église comme les autres familles. Que notre père ait un emploi, ou notre mère. Je voudrais aussi qu'on ne nous regarde pas toujours quand on sort de la maison. Je voudrais un peu d'anonymat. Je n'aime pas l'hostilité des voisins. Je sais qu'ils sont comme ça avec nous pour quelque chose. On n'est pas comme eux, c'est pour ça qu'ils nous regardent, pour ça qu'ils nous jugent ma sœur et moi et c'est pour ça qu'on ne sort plus. On reste à l'écart, et dès qu'on quitte notre cachette, ils nous épient. C'est un cercle vicieux. Moi je voudrais en échapper mais c'est comme ça.

Je pense que quand on me coupe les cheveux, je me sens un peu plus normale. Je fais une chose comme tout le monde. Les ciseaux froids dans le cou me rappellent l'eau de la rivière. Ça me surprend toujours. La coiffeuse m'observe depuis son miroir. Elle essaie de me percer avec des yeux inquisiteurs. Ce n'est pas une jolie femme. Elle a les joues creusées et les cheveux très courts et clairsemés. On croirait apercevoir la forme de son crâne sous sa faible chevelure. Elle a un tout petit nez et une toute petite bouche comme si tout l'espace était pris par ses gros yeux. Des yeux de vieille poule. Qui regardent tout, se retournent sur tout et poc poc. Je ne l'aime pas. Elle me coupe toujours les cheveux plus courts que je l'ai demandé, je suis certaine qu'elle le fait exprès. Elle dit que c'est mieux pour une jeune fille parce que ça s'emmêle avec toutes les cochonneries qu'il y a dehors. Ça fait des nœuds. Qu'est-ce qu'elle en sait la vieille? Elle en a des cheveux sur sa tête?

Pendant qu'elle me coupait les cheveux trop courts, je me suis retournée pour regarder ce que Virginia faisait. Elle a l'habitude de regarder les revues laissées sur la table basse. Il y a un album avec des photos du village. On y voit d'anciennes constructions, des maisons, la banque, le vieux garage et puis il y a une photo de notre grand-père Arthur White. Nous ne l'avons jamais connu, mais Virginia aime le regarder et se trouver des similitudes avec son vieux visage grisonnant. Les yeux, oui, il a aussi les mêmes que notre mère. C'est drôle, je ressemble beaucoup à maman, mais peu à notre père. Virginia elle, a beaucoup de traits de papa, beaucoup de manies aussi. Ils se fâchent souvent ensemble, c'est pour ça qu'elle ne lui parle

presque plus. Ils se mettent toujours dans des états totalement insupportables pour rien. C'est à se demander ce qui les anime. Ils font des crises et puis après ça va. Comme si ça explosait dans leurs têtes et qu'il n'y avait pas ce moment, cette barrière, pour décider qu'il faut se calmer parce qu'il y a du monde autour. Maman aussi est comme ça. Elle se fout de ce que les gens peuvent penser. Moi, je les vois qui nous jugent et je me calme.

—Mais qu'est-ce qu'a s'en va faire la p'tite catin?

La coiffeuse a hurlé en regardant par la vitrine.

—A s'est lancée en d'sous du char! Je l'jure! J'l'ai vue faire! La folle! La sale p'tite folle! Maudits Bellay! Pas moyen d'travailler tranquille! Allez la chercher!

Je me suis rendue illico au téléphone parce que même s'ils ne s'aiment pas, mon père est le seul qui puisse traîner Virginia de force jusqu'à la maison. J'ai appelé, laissé sonner longtemps, il a répondu enfin, j'ai dit que Virginia avait fait une bêtise.

Par la vitrine, je la voyais sur le banc, la tête basse, puis la coiffeuse avec un homme, celui de la station-service je crois, qui semblaient discuter violemment. Elle avait l'air d'avoir le dessus sur lui parce qu'il lui a donné ses clefs et qu'il est reparti à pieds. La coiffeuse a stationné la voiture en bordure du chemin, papa est arrivé, il n'a parlé à personne. Il n'est même pas débarqué de sa Ford. Je suis allée chercher Virginia et nous sommes parties. La coiffeuse a crié qu'il fallait que je paie mais c'était trop court comme d'habitude alors je ne me suis pas retournée.

SARAH

J'ai reçu une lettre aujourd'hui.

Faut voir dans la cabane de Mac.

MITCHELL

Quand j'me suis promené en char c'te jour-là, j'étais saoul. J'm'en allais rejoindre Vanessa. J'ai fait un détour par le salon d'coiffure pour saluer Marge par la fenêtre. La petite Bellay était dehors et pis ça m'a secoué, a m'a regardé et pis j'ai compris qu'a savait où j'm'en allais. C'regard-là m'a hanté longtemps après l'accident. C'est l'même qu'a m'a jeté, plus tard, la fois où on a enterré sa mère. Comme si depuis l'début, a savait c'qui allait arriver...

LAURA

Je me demande si Virginia est partie avec Joey. Elle n'a pas donné signe de vie depuis le feu de la roulotte. Je croyais qu'en incendiant la grange elle allait revenir...

SARAH

J'ai montré la lettre à Matt. Pour une fois, y m'sera ptet utile à quekchose. Y'a eu l'air un peu agacé en lisant. Y'a défendu Mac en disant que c'tait pas l'genre à s'mêler dins mauvaises affaires. Qui était pas croche comme le Savage pis son resto. Je l'ai laissé jaser en m'disant que c'tait quand même bizarre qui l'défende avec autant d'avidité si y'avait rien à s'reprocher. J'ai dit à Matt qui avait raison, c'tait certainement quekun qui essayait juste de créer des fausses pistes...

LAURA

Dernièrement on se voit souvent Dan, Anne et moi. On se rencontre pour parler. Je pense qu'avec ce qui se passe on a besoin de se rapprocher. Anne a toujours été honnête avec moi et je trouve en Danielle la confidente qui me manquait ces dernières années. On est inquiètes pour ma sœur, elle allait souvent traîner près du restaurant.

SARAH

Matt pis Mitch sont partis à pêche. Mon frère a dit qu'y fallait qu'Mitch décroche sinon y'allait aller rejoindre Margaret plus tôt qu'prévu. Moi, j'appelle ça d'la fuite. Criss de sans dessein. Matt s'mêle pas d'ses maudites affaires, pis en plus, y part avec

le suspect numéro un... Y'a toujours eu l'air croche c't'homme-là. Comme les deux y sont pas, j'ai décidé d'aller voir à taverne, d'un coup qu'Mac aurait quekchose à m'confier. J'suis rendue à interroger les muets câlisse, c'pas pour dire.

Y'a pas grands femmes qui vont à taverne, en fait, j'pense qui en a pas pantoute. Quand chu rentrée, j'ai ben senti les regards désapprobateurs pis surpris. J'ai été la première étonnée d'pas trouver l'Bellay effondré d'vant un whisky quekpart.

L'vieux Delaney buvait au comptoir, pis Mac lavait des verres. J'ai commandé une pinte pis yé venu m'la porter. Quand j'y ai tendu mon dix y'a fait signe que non, c'tait gratuit. J'ai pas su comment réagir. J'l'ai remercié. J'ai bu ben lentement en regardant la déchéance que la place inspirait. Même pas d'toilettes pour femmes. En sortant, j'ai bifurqué vers la cabane de Mac. Pas possible de voir en-dedans. Toutes les fenêtres sont couvertes de rideaux. Les portes étaient barrées.

ABEL

Laura m'a dit qu'elles la cherchaient aussi de leur côté. Quand j'ai demandé si je pouvais me joindre à elles pour les aider à chercher, elle a paru sur la défensive. J'imagine que c'est normal.

Je vais repartir. La seule chose qui me retenait n'est plus là. Je souffre d'une solitude trop grande. Personne ne veut parler avec l'étranger.

ANNE

Dan a accouché d'un parfait p'tit bébé hier. J'lui ai d'mandé si a l'allait l'appeler Joey, ça l'a fait rire. J'croyais pas voir ça d'mon vivant mais ça l'air que Dan pis Laura sont réconciliées. Chu contente. Ça faisait longtemps qu'on avait pas été réunies autour de quekchose d'heureux. Theresa était là, son père aussi. Ils ont pris soin de tout. Laura a été ben émue en voyant le p'tit.

SARAH

Le p'tit pompiste a appelé au bureau pour dire que si j'passais l'voir, y'aurait des choses à m'dire. Depuis qu'Matt est revenu, faut j'fasse ben attention d'pas éveiller ses soupçons. C'est triste à dire mais j'pense mon frère fait partie des pourris. Quand y m'a d'mandé où j'allais j'ai dit j'm'en allais voir le p'tit à Dan.

Arrivée à station, Abel a eu l'air heureux d'me voir, ça faisait changement d'la dernière fois.

—Faque? T'as décidé d'arrêter d'te retenir? que j'y ai lancé.

Y'a rougi. Y m'a expliqué qui s'était intéressé à la p'tite Bellay, qu'a y avait dit qu'a savait qui avait mis l'feu, pis qu'après, pu d'nouvelles. Laura la cherche aussi de son bord. J'y ai demandé si y'était allé voir à leur maison pis y'a changé d'air.

—Pas depuis longtemps, qui a dit.

—Est ptet ben enfermée là avec son bizarre de père.

Ça eu l'air d'le surprendre que j'mentionne le Bellay. Y'en avait même pas entendu parler. C'est pourtant l'idiot du village. Matt pis les gars passaient leur temps à l'haïr. Le pauvre qui foutait rien, pis qui a pogné l'gros lot. La belle Vanessa pis l'cash du vieux White.

—Ils pourraient pas la garder pour lui demander une rançon? qu'il a ajouté?

Pas fou. Pas fou pantoute. Maudit marde, va falloir que j'monte là-bas, voir si y'a rien d'croche dans leur maison hantée.

DANIELLE

Ça fait drôle d'accoucher d'un kid tu seule. Chu ben entourée mais mon fils aura pas d'père. J'sais pas si j'va pouvoir faire confiance à quekun. Yé tellement beau mon bébé! C'est moi qui a fait ça.

ROBERT

Ma femme est pas dans l'trou. Ma fille est pas dans grange.

SARAH

La différence entre eux pis nous autres, c'est la peur. J'ai crié au Bellay d'se montrer quand j'ai ouvert la porte de chez eux, pas question j'entre là-dedans. y s'est montré, en boisson, le cul à l'air, la queue qui y ballotait entre les deux jambes.

—T'avances pas plus gros soûlon! j'ai crié.

Y'avait des bleus partout su lui. Sa peau était blanche blanche, tellement y sort pu. Son ventre, gonflé par l'alcool pis ses jambes, ben chétives. J'ai quasiment eu pitié, pis la peur s'est en allée tranquillement. Chu rentrée pis j'ai fait l'tour. En ouvrant l'frigo j'ai vu d'la bouffe pourrite.

—Tu manges-tu coudonc? Pas d'réponse. J'sais même pu si y'a conscience qui a du monde autour le vieux Bellay.

J'tais pas rentrée icitte depuis un criss de boute. Tout était ben sale. Leur salon brûlé, j'pensais c'tait une légende. Ça doit ben faire dix ans, c'te feu-là. Au moins j'ai de plus en plus la certitude que c't'un Bellay qui brûle toute. Faut juste trouver c'est l'quel. Matt était v'nu aider à éteindre c'te feu-là.

J'me suis pas risquée en haut. J'y ai parlé des gars à taverne.

—Stu eux qui t'ont faite ça Robert? J'y ai demandé en pointant ses bleus.

Quand j'ai dit son nom, y'a changé d'face. J'ai pogné une couverte qui traînait sua table pis j'y ai lancé pour qui s'couvre.

—Viens t’asseoir, faudrait qu’on parle, que j’y ai dit.

ABEL

Mitch m’a appelé Joey toute la journée.

SARAH

La différence entre l’Bellay pis les autres, c’est qu’yé complètement fou pis qui a pu rien à perdre. Yé parti avec sa couverte pis son gun, y’a embarqué dans sa Mustang pis yé parti. J’me doute ben d’quel bord y’a pris...

MITCHELL

Est entrée dans l’dépanneur pis j’ai su tout d’suite qu’a venait pour me voir. J’ai entendu Abel y dire que c’était ptet mieux de repasser mais est entrée pareil dans mon bureau et pis a l’a barré la porte. Quand a s’est assis en face de moi, j’ai remarqué comment son air était dur. Son beau visage transformé pis cruel.

—Où t’as caché ma sœur?

—Ma Laura...

—Tu me dis où, je te laisse voir ton fils.

SARAH

J'ai suivi la Mustang du Bellay. Y roulait vite en osti, mais y roulait drette. Y'a freiné à en user ses pneus en arrivant devant la taverne. Y l'a contournée pis yé allé défoncer la porte d'la cabane de Mac. J'ai vu l'vieux Greg sortir en courant d'la cabane, entrer dans taverne. J'me suis parké pis j'ai sorti mon gun, pour leur faire peur d'un coup qui en aille un qui sorte. Le Bellay sacrait toute à l'envers. J'l'entendais crier comme un malade. Y tirait des castors à terre, des renards empaillés, des bouteilles de produits chimiques. Ça s'est mis à empester.

MITCHELL

Est sortie sans m'laisser l'temps d'répondre. J'sais pas est où la p'tite.

J'ai fait des affaires pas mal écœurantes dans ma vie, mais j'aurais jamais fait d'mal à personne. J'pouvais juste pas les empêcher d's'aimer. Si Marge avait appris pour Vanessa et pis pour notre fille aussi, j'aurais jamais pu garder Joey près d'moi. J'ai vécu dans l'secret longtemps. Mais là Marge est morte... La première fois qu'Laura est tombée enceinte on a trouvé le moyen de s'en débarrasser. Elle a

continué depuis. J'ai réussi à la convaincre d'en laisser vivre aucun. Nés dans l'inceste, ces p'tits-là auraient été damnés.

SARAH

Matt est arrivé en courant par la route.

—Toi tu retournes au bureau! j'ai crié.

—Sarah, Sarah, faut pas tu t'mêles des affaires des autres, ça t'regarde pas c'qui s'passe là-d'dans, qu'il a craché, essoufflé.

—Je jure que si tu sacres pas ton camp d'icitte, j'vais tirer su mon frère, osti d'pourri.

J'me suis cru, pis lui aussi. Yé reparti l'air nerveux, les fesses serrées dans ses culottes.

Le temps paraissait interminable. J'm'attendais à les voir débarquer d'la taverne chaque seconde avec leurs guns. Mais y'avait qui en dedans? Mac? Le Delaney? Sont jamais sortis. Faut croire qui avaient plus peur que moi.

L'air était lourd, humide, la sueur me coulait su l'front. Un moment donné, le Bellay a poussé un gémissement qui m'a fait frissonner. On aurait dit un cri d'mort. Puis ça a été le silence. J'ai fini m'approcher pour voir c'qui s'passait. En passant

l'cadre d'la porte, j'ai entendu le Bellay qui hoquetait. Y'avait trouvé une trappe dans l'plancher qui menait vers une cave. J'étais pas préparée à voir ça.

MITCHELL

J'suis arrivé en dessous du chêne. Y'a flatté l'toit d'mon char. Y pleuvait à boire debout. L'averse engloutissait mes roues. Y'avait pu rien qui ressemblait à une roulotte sur le terrain. L'espace à côté d'la maison était libre, vide. J'suis sorti en courant jusqu'aux marches. Arrivé en bas du patio j'ai vu Dan qui tenait la porte. Sans sourire, ben froide. J'suis rentrée.

En dedans, les quatre filles se tenaient debout. Anne m'a donné une serviette pour m'essuyer. J'me suis assis. Pis elles aussi d'leur bord, sur le divan.

—Je sais pas où elle est, la p'tite, croyez-moi. Y'a eu un silence. J'ai regardé Danielle. Était triste, ça se voyait.

—Tu vas t'occuper de Benjamin à distance pour le temps qu'il te reste à vivre. Tu vas payer pour les besoins de Dan et de son fils. C'est peut-être le tien, mais même si ça ne l'était pas, ça serait à toi de le faire, a dit Laura.

J'ai hoché la tête et j'ai demandé pour le voir.

—A l'ira t'voir quand a s'ra prête, a renchérit Theresa. Tu peux t'en aller.

J'suis ressorti. J'ai marché vers mon char. Plus lentement qu'en arrivant, j'étais déjà trempé. Mon linge pesait lourd, mes souliers aussi. Mon corps se portait tout seul jusqu'à mon char.

GREG

l'Bellay l'a ramassée! hé hé! y d'vait être pas mal surpris! hé hé!

faisait un boulot était là!

a fallu qui la mettent dans cave dans son aquarium. hé hé! beau p'tit poisson.

beau p'tit poisson la macchabée.

mac travaille dessus à chaque jour.

à chaque jour depuis qui sont allés la chercher, lui pis mitchell.

ABEL

Je suis retourné à la maison des Bellay, ce jour-là. Je restais hanté par une idée; elle est peut-être dans la maison. J'ai emprunté le camion de Mitchell.

Il y avait deux voitures dans l'allée, j'ai préféré me stationner plus loin, en bordure de la route, caché parmi les plans de moutarde. En marchant vers le jardin j'ai

bifurqué vers la maison et je suis entré. À l'intérieur, il faisait noir. Une odeur de soufre m'a pris à la gorge. J'ai cru ressentir la présence de Virginia. Je sais que c'est fou mais je la ressentais. Je suis monté à l'étage par un grand escalier en bois massif. Toutes les pièces avaient l'air abandonnées, le tapis sale se déroulait jusqu'au bout du couloir, là où se tenait fermée, une large porte à serrure. La poignée était chaude. J'ai pensé, ça y est, il y a le feu, mais malgré l'odeur et la chaleur de la poignée, je voulais enfoncer la porte. J'étais sûr qu'elle était derrière. Je me suis reculé pour prendre un élan et je l'ai enfoncée.

La fenêtre était grande ouverte, les rideaux flottaient, épais et fleuris. Sur le lit, traînaient un tas de vêtements de femme. Robes, jupes, collants, foulards, sous-vêtements, tout était éparpillé. En me dirigeant vers la fenêtre, j'ai vu, tout imposant et magnifique, au bout du champ, un grand arbre en flammes. En m'attardant, comme hypnotisé, j'ai vu une femme qui s'avançait dans le pâturage. Elle était nue, ses cheveux détachés couvraient ses seins. Elle marchait mais non, en fait elle flottait dans les fouets, se laissant caresser par eux. L'immense arbre derrière elle brûlait et elle s'avançait en survolant le champ. Le chêne cramait mais restait en place, solide et puissant. Je le trouvais beau, j'étais comme attiré par sa destruction. J'ai descendu les marches à toute vitesse avant de sortir.

Là où la grange se dressait, un immense vide. Et la forêt tout autour, englobante. Comme si tout ce qui avait été construit allait disparaître. J'ai entendu la maison craquer et j'ai couru me réfugier sur la route. Je l'ai regardée, sa façade blanche

imposante et ses larges fenêtres étaient intactes. Rien n'avait bougé. C'était moi qui avait tout imaginé? Je suis retourné vers la maison pour voir si l'arbre était véritablement en feu. Un intense brouillard avait investi le jardin. Je voulais m'approcher. J'étais sûr qu'elle était là. La boucane devenait lentement suffocante. J'ai noué mon chandail autour de ma bouche. J'avais l'impression de brûler doucement moi aussi. J'ai fait demi-tour pour regagner ma voiture mais en jetant un œil derrière, elle était là. Épouvantable et nue. Mes pas se sont rapprochés, comme attirés par le magnétisme de la scène.

Elle était à la fois Virginia et sa mère. Je ne sais pas pourquoi mais j'ai su qu'elle était sa mère. Même si je n'avais aucune image d'elle en mémoire. Plus grande, plus forte, plus féroce. Son corps noirci. Ses yeux comme des tombes. Mais elle ne bougeait pas. En fait, elle était assise le long du tronc, comme accotée. J'ai voulu m'approcher pour ne pas la laisser là, près du feu, mais on s'est rué sur moi. Je suis tombé, le poids d'un homme m'a coupé le souffle, j'ai réussi à me déprendre, et quand j'ai voulu frapper, il s'est vomi dessus. J'ai compris qu'il était ivre. J'ai essayé de retourner vers elle mais il était trop tard. Le feu l'avait avalée. J'ai tenté de traîner ce qui devait être leur père, mais il refusait de suivre. J'allais m'étouffer dans la fumée. Déjà le foin cramait autour de nous. Je l'ai abandonné et j'ai couru. J'ai franchi le champ le plus vite que j'ai pu, contourné la maison. J'ai couru jusqu'au pick-up et j'ai regardé derrière moi.

Le feu partout. Je me suis dit que le village allait y passer. S'évanouir dans les flammes. J'ai ouvert la portière et j'ai démarré en regardant l'énorme maison disparaître dans la fumée comme un monstre.

J'ai roulé sans m'arrêter pendant des heures.

Je voulais atteindre une ville, peu importe laquelle, mais j'étais creux dans la campagne. Je ne voulais pas quitter l'autoroute mais il a bien fallu que je m'arrête. J'étais effrayé, mon cœur battait encore à toute vitesse même si je venais de parcourir des kilomètres. Je pleurais. Je n'allais jamais la revoir. Ils allaient certainement tous trépasser.

Je me suis arrêté dans un vieux restaurant sur le bord de la route. Un autre *diner* qui ressemblait étrangement à celui du village. Je me suis assis au comptoir et j'ai pris ma tête dans mes mains. Tout ce périple me semblait invraisemblable. Mon arrivée au village il y a un mois. Les fantômes que ça avait fait ressortir. Mais je n'y suis pour rien. Je n'ai rien fait.

Tout ça serait arrivé de toute façon.

La serveuse est venue me voir, j'ai commandé un café pour emporter. Elle m'a servi, puis elle a continué d'essuyer le comptoir qu'elle était en train de laver. Elle est allée ramasser des tasses qui traînaient sur les tables. Je me suis levé pour sortir.

Juste avant de passer la porte, je me suis retourné et je les ai vus, assis au fond du restaurant, en train de regarder le cul de la serveuse qui remplaçait les chaises.

LES MAISONS DES AUTRES

Maybe I will end up in some kind of self-communion

—a silence—

faced with the certainty that I can no longer be understood.

William Faulkner

La création d'un réel inédit qui n'est pas l'histoire racontée

mais l'événement d'une voix

Anne Éleine Cliche

Prendre en compte la parole des autres, c'est un travail que j'ai dû faire il y a quelques années. Je n'écoutais pas beaucoup...

Étrangement, j'ai aussi trop écouté certaines personnes.

Il a fallu que j'apprenne à en prendre et en laisser.

2.1

La famille de ma mère vient d'un village de Bellechasse, St-François-des-rivières-du-sud. J'ai passé mon enfance à sillonner la rue principale, celle par laquelle tous les pick-up passaient, celle où sont situés l'Église, l'usine de pelles, l'école primaire et le dépanneur avec le petit rideau noir pour cacher l'étalage des films XXX. Quand on se promenait après le dîner chez mes grands-parents, on passait devant la maison de mon oncle, de ma tante, de ma cousine, de tous les voisins qui avaient grandi dans les maisons de leurs parents. Certains d'entre eux n'ont jamais quitté l'endroit où ils sont nés. Dans le village, tout le monde se connaît et tout le monde parle de tout le monde.

Quand j'ai commencé à écrire Feu ma mère, le personnage de Virginia est apparu, solidement et facilement. Elle parlait d'un village, de ses habitants. Ça allait de soi, pour moi, qu'on allait devoir entendre les autres parler. Je repensais à mes tantes à Noël, qui placotaient à propos de «ceux qui sont restés» en faisant la vaisselle et en fumant la top à l'étage, pendant qu'on déballait les cadeaux au sous-sol. Je m'assoiais souvent dans l'escalier pour écouter les commérages. Untel sortait avec cette tante-là. Une autre est morte dans la soixantaine, un cancer. C'est triste, tellement triste.

C'est comme ça que le village est devenu lui-même personnage. Les rumeurs l'ont enrobé et lui ont donné vie. Sa mémoire est restée dans le souvenir de ses habitants, puis dans le mien. Je n'ai pas grandi à St-François, mais j'ai l'impression de le connaître, ce village, comme le fond de ma poche. Les histoires qu'on m'a racontées ont nourri mon imaginaire. Quand on arrive dans un village qui nous est inconnu, on est souvent assailli par un sentiment de nostalgie alors même qu'on n'y a jamais mis les pieds. Comme si les vieilles enseignes, les maisons, les voitures, et les vieux sur

leurs patios (au lieu d'être cachés dans des immeubles, comme en ville) nous racontaient une histoire.

Pour qu'une chose existe autrement que dans notre imaginaire personnel, il est bon de la voir par les yeux de quelqu'un d'autre. La richesse du partage des idées, des souvenirs, fluctue en fonction des mises à nu. Quand on veut qu'une chose subsiste, la partager apparaît comme un besoin intrinsèque pour la faire survivre. Je voulais faire connaître ce village... Le point de vue sur cette chose, ensuite, semble lui donner vie. Plus on en parle, plus l'histoire se gonfle de vérités partielles, de mensonges ajoutés.

Le père de mon père est mort avant que je ne naisse. J'ai pourtant eu la nette impression, chaque fois qu'on se réunissait en famille, qu'il n'était jamais absent. Ma grand-mère paternelle a toujours parlé de lui. Les albums photo étaient souvent ouverts, mais c'est la parole de ma mamie, et celle de mes oncles et tantes, qui l'ont rendu vivant. J'ai été entourée de ces conteurs, raconteurs, radoteux, pendant ma jeunesse. Six du côté de ma mère, six aussi dans la famille de mon père, et nous-mêmes, nous étions quatre enfants. Je pense que cette multitude de voix a grandement nourri mon imaginaire. Petite, je devais m'encourager à confronter ma subjectivité, pour me sortir du point de vue individuel.

Je me suis vite rendu compte que les histoires qui me plaisaient le plus étaient celles qui étaient partagées, celles qui donnaient l'impression de se construire petit à petit, au fil des paroles, et même, qui se transformaient parfois, par souci de nous garder éveillés, intéressés, ou même juste pour rendre l'histoire meilleure. Mon élan vers la fiction vient de là, de ces petits mensonges qu'on acceptait parce qu'ils rendaient la vie de mon grand-père mort plus éloquente. Ça nous plaisait de réentendre les histoires, rien que pour voir ce qui avait changé dans la trame.

Mon roman se passe dans un village plutôt fermé, tant sur le plan territorial que dans les mentalités des personnages. Tout se passe dans un univers de rumeur, de

secret, parce que certains sujets sont tabous en société. Chaque témoignage est axé sur la perception qu'un personnage a de son village, de ses voisins, mais il y a peu de dialogues, car les villageois n'entrent pas réellement en contact les uns avec les autres, du moins au début du roman. Les paroles défilent les unes après les autres, et font place à une mythologie du village. On ne sait pas ce qui est vrai, on sait ce que pense telle personne de telle autre, on fait des calculs selon les accumulations, les répétitions. La Jefferson est la mal-aimée du village, pourtant elle possède une bien meilleure réputation que la Bellay. Beaucoup de ragots naissent de sa bouche. Elle influence les autres personnages, crée des histoires mensongères. Peut-être qu'elle sait que son mari a déjà aimé la Bellay. Elle invente tout ça pour se venger... On s'imagine aussi que le fou du village, Greg, raconte n'importe quoi puisque les personnages le traitent de vieux sénile. Pourtant, ce qu'il dit a du sens quand on y repense à reculons, après avoir lu la fin.

Après l'écriture du premier chapitre du roman, qui est écrit du point de vue de Virginia, la jeune fille des Bellay, je me devais de donner la parole à sa famille, puis à son entourage, puisque c'était de là que germe toute mon écriture. J'ai voulu parler du passé du village, avec, en écho, les récits de mes tantes. Je désirais illustrer les liens entre les habitants, parler des sentiments qui peuvent influencer les gens qui se connaissent de près ou de loin. De jalousie, d'amour, de sororité, de pouvoir. Et c'est comme ça que la toile s'est tissée lentement, que j'ai tenté de donner vie à un village, avec des bouts de fils qui venaient des vieilles étoffes de St-François, de ma famille, mais aussi de mon imaginaire.

Donner de l'importance à une serveuse permettait de faire vivre un endroit : le restaurant. Faire vivre des personnages, dans différents espaces du village, avait pour effet de créer le village. Comme j'écrivais un roman choral avec des points de vue uniquement homodiégétiques, il fallait que les choses soient vues par les yeux de certains personnages pour être décrites. Je savais qu'il n'allait pas être question du paysage autrement que par les yeux du personnage qui allait l'admirer. Je savais que

les relations, les événements communs, allaient être vus de différentes façons. Il allait de soi que le récit allait devoir suivre le cours des pensées des personnages, sans pouvoir aller au-dessus. Le récit allait être plus lent, plus latent, ce qui favoriserait la création de blancs et de flou, et qui rendrait l'histoire plus mystérieuse. J'avais envie de créer un roman qui allait mimer le sentiment dont j'ai parlé plus tôt, l'impression d'arriver quelque part, dans un village, et de découvrir ses secrets avec parcimonie. Un peu d'ouverture de ce côté, beaucoup de secrets de l'autre, et la sensation d'avoir à creuser dans un passé qui ne nous appartient pas, rien que par curiosité. Amener le lecteur à se faire détective de l'œuvre, l'attirer lentement dans la toile, lui donner la possibilité de s'y prendre. Comme chaque fois qu'un détective s'intéresse de trop près à une histoire enterrée, tenter de créer ce sentiment qui lui donne envie de faire enquête, quitte à se mêler à des histoires qui ne sont pas belles à entendre.

2.2

Une image décrite selon les sensibilités différentes de plusieurs personnages offre davantage de facettes que si elle provient d'un seul point de vue, perçu comme étant primordial et donc souvent authentique ou «réel». Il faut avoir lu un roman choral pour comprendre la richesse d'une histoire partagée par plusieurs narrateurs. Une image décrite selon les réceptions divergentes de personnages hétéroclites, sera perçue d'autant de manières distinctes, qu'il y a de points de vue. À la manière d'un vox pop à la télévision, la polyphonie crée un éventail de possibilités interprétatives sur un sujet comme un autre. À cet égard, je ne voulais pas d'omniscience dans mon roman. À la fois pour l'exercice de style, que pour bien faire prendre le Jello du village et ses dynamiques internes. Je ne voulais pas d'une voix qui peut tout raconter, dans tous les détails, sur la vie de tous les personnages. Elle aurait enlevé aux mécanismes du plaisir du déchiffrement de la lecture, au même titre qu'une

personne qui prend son avis pour une parole divine. Conserver cette poésie du doute allait rendre l'exercice de la lecture plus enivrant, plus mystérieux.

Ces points de vue élevés en maîtres, je voulais les profaner, au sens où Giorgio Agamben l'entend dans son essai *Profanations*. Si l'on prend en compte que l'omniscience est, comme l'écrit Umberto Eco dans *L'œuvre ouverte* : « le juge (premier pas vers l'impersonnalité "dramatique" du Dieu de la création) ¹ », ramener la parole à l'homme correspond alors à un retour à l'intime. *Restituer à l'usage de l'homme*², comme l'écrit Agamben, ou redonner la parole aux personnages, en profanant la parole divine. Je désirais donc redonner la parole du village aux simples habitants qui le compose, et ce, de manière plus égalitaire. Je n'aimais pas cette impersonnalité dont parle Eco. Au contraire, je souhaitais qu'on se sente près des narrateurs, comme s'ils avaient pu être de la famille. Je voulais donner la vie à un village inconnu, garnir ses maisons, rendre la parole aux personnages, mais aux vrais, ceux qui nous ressemblent, qui pourraient être dignes de nos aïeux. Des personnages «humains», comme l'écrit justement Nicholas Xanthos, dans son chapitre de l'ouvrage *La transmission narrative, modalités du pacte romanesque contemporain*, sur le roman d'enquête contemporain :

Autant de façons d'indiquer qu'une certaine condition humaine compromet, du dedans et par ses faiblesses, la possibilité de connaître et, donc, de raconter. En somme, c'est une anthropologie affaiblie qui se laisse lire dans ces personnages en proie à des troubles perceptifs, affectifs, cognitifs, volitifs, mémoriels qui minent leur capacité à occuper la position narrative et les empêchent de raconter, et nous empêchent de nous fier pleinement à eux. Si ces narrateurs sont *humains, trop humains*, c'est dire aussi la position de *surhomme* qui est celle d'un narrateur en parfaite maîtrise de sa parole et de son récit, figure mythique en ce double sens qu'elle renverrait à une sorte d'âge d'or narratif et qu'elle apparaît, aujourd'hui et dans ces romans

¹ Umberto Eco, *L'œuvre ouverte*, Paris, Seuil, 1979, p.225.

² Giorgio Agamben, *Profanations*, Paris, Rivages, 2006, p.95.

d'enquête, comme chimérique. Et dans cette narration à hauteur d'homme semble ainsi se laisser entendre une réévaluation à la baisse de la capacité de raconter, qui certes nous prive de cette vue d'ensemble complète qu'est le récit comme synthèse de l'hétérogène, mais qui, aussi, nous épargne les artifices d'une posture qui semble intenable³

La lecture d'une œuvre qui comporte différentes voix, avec des tons, des styles, des valeurs, des intérêts différents, offre une variation infinie de personnalités. Quand on lit un récit polyphonique, on se retrouve devant des personnages avec des discours qui donnent l'impression d'être non médiatisés : « [...] no narrator intervenes between the reader and the characters, the characters' thoughts and feelings seem to come to us directly.⁴ », écrit Dorothy J. Hale à propos de *Tandis que j'agonise*, roman polyphonique de William Faulkner. Les personnages sont seuls avec leurs paroles, leurs points de vue, leurs yeux qui regardent, leurs cerveaux qui supposent et qui doutent. On habite alors, en tant que lecteurs, dans un univers ouvert aux possibilités de retournements dramatiques.

Il y a ça aussi, qui me bloquait vis-à-vis de la narration omnisciente : la possibilité d'accumuler de l'information sur les personnages en restant au-dessus d'eux, sans entrer dans leur intimité propre, personnelle. On a parfois l'impression de planer lentement sur l'histoire, sans pénétrer dans sa réalité tangible. Tout semble expliqué, mais peu à l'air d'avoir été vécu. Un mécanisme qui rend la lecture beaucoup moins captivante que si les lecteurs peuvent vivre et suivre le cours de l'histoire, à répétition et selon des perceptions diversifiées. Une narration empreinte de mystère, plus

³ Nicolas Xanthos. (2011). Raconter dans le crépuscule du héros. Fragilités narratives dans le roman d'enquête contemporain. [Chapitre 6]. Dans F. FORTIER et A. MERCIER (dir.), *La transmission narrative, modalités du pacte romanesque contemporain*. Montréal : Éditions Nota bene. p. 116-117.

⁴ Dorothy J. Hale, "As I Lay Dying's" Heterogeneous Discourse, *NOVEL: A Forum on Fiction*, Vol. 23, N° 1, Automne 1989, p.6.

secrète, donne plus de pouvoir à ceux et celles qui lisent en les obligeant à construire l'œuvre au fil de la lecture, et à confronter les visions nombreuses des personnages.

La structure polyphonique est aussi utilisée dans des romans aux atmosphères plus fantomatiques, qui misent davantage sur le flou et dans lesquels l'intrigue se développe à travers un brouillard herméneutique plus épais. Dans la préface de la traduction en français du roman *Le bruit et la fureur* de William Faulkner — œuvre racontée par trois frères aux personnalités contrastantes, et aux narrations assez hermétiques —, Maurice Edgar Coindreau écrivait :

Je compare volontiers ce roman à ces paysages qui gagnent à être vus quand la brume les enveloppe. La beauté tragique s'en accroît, et le mystère en voile les horreurs qui perdraient en force sous des lumières trop crues⁵.

L'envoûtement est d'autant plus profond lorsque l'on tente de répondre à une énigme. La curiosité nous attire dans un jeu de cache-cache et devient le moteur de la recherche. Comme l'écrit Coindreau, les *lumières trop crues*, les « néons » qui empoisonnent le paysage, masquent et brisent l'ambiance, en plus de révéler trop vite et trop brusquement l'image. Cela me rappelle la métaphore de Georges Didi-Huberman dans son essai *Survivance des lucioles*, lorsqu'il écrit que « [...] les lucioles ont disparu dans l'aveuglante clarté des "féroces" projecteurs : projecteurs des miradors, des shows politiques, des stades de football, des plateaux de télévision⁶. » Je préfère les œuvres qui conservent ce flou, pour ne montrer que l'apparition de lucioles de-ci, de-là, tout doucement, plutôt que submergée par des sources trop lumineuses. Je pense que l'on peut associer ces grandes luminescences aux œuvres qui en disent trop, qui empêchent les pensées hors des grands sentiers battus et asphaltés. Pour garder à l'œil ces petits points de lumière dans une œuvre, il

⁵ William Faulkner, *Le bruit et la fureur* «Préface», Paris, Gallimard (folio), 2011, p.15.

⁶ Georges Didi-Huberman, *La survivance des lucioles*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2012, p. 26.

faut qu'elle se compose d'une lumière tamisée, qui accepte de cacher, quitte à perdre en route les lecteurs paresseux.

Dans la narration polyphonique, on est devant un récit qui est construit par les lecteurs, parce qu'il faut garder les descriptions en tête, entreposer les renseignements au fur et à mesure de la lecture, accumuler les indices utiles au développement de l'histoire.

Il est toujours bien de douter du point de vue unique que propose une lecture. Les univers particuliers de divers personnages apportent une richesse à la construction du roman, mais aussi un certain doute sur leur validité.

Ce qu'un homme sexiste aurait osé faire, comme le personnage de Stevens dans *Les Fous de Bassan* d'Anne Hébert, ce que la jeune Temple Drake, adolescente entraînée dans la prostitution et héroïne du roman *Sanctuaire* de Faulkner aurait eu à dire, ce que les fantômes du roman *Pedro Páramo* de Juan Rulfo auraient à raconter sur leur passé... Tous ces romans comportent une richesse narrative impressionnante, car en plus de ces personnages aux voix et aux psychologies très développées, ils contiennent également celles des gens qui les entourent et qui vivent avec eux. L'histoire se tisse avec les fils (pour reprendre la métaphore) de tous les personnages. Un peu à la manière de ce film culte de la jeunesse de mes sœurs et moi-même, *How to Make an American Quilt*⁷, qui mettait en scène une Winona Ryder en rédaction de mémoire. Alors que son personnage lutte pour venir à bout de son écriture, les amies, sœurs, cousines de sa grand-mère écrivent leurs histoires en brodant la courtepointe. Elles possèdent une manière à elles, ancestrale, de marquer leur passage, et, rassemblées sur la même courtepointe, leurs récits se lient pour créer un tout.

Des films choraux comme *Amores Perros* ou *Babel* du réalisateur mexicain Alejandro González Iñárritu, produisent le même effet de communauté puisqu'on y

⁷ Jocelyn Moorhouse. (1995). *How to Make an American Quilt*. Netflix.

suit des personnages qui ne semblent pas tout à fait liés entre eux, qui ne gravitent pas tout à fait dans les mêmes cercles, mais qui finissent par se rejoindre au centre de la spirale narrative qui les réunit. Leurs apparitions sur l'écran amènent les spectateurs à adopter le point de vue d'un personnage en particulier, puis de percevoir les autres personnages à travers le regard du premier. C'est ce qui est intéressant, je crois, dans la polyphonie : la rencontre des intimités.

On voyait dernièrement la même chose dans un épisode de la deuxième saison de la série américaine *Master of None* d'Aziz Ansari et Alan Yang. L'épisode 6 de la saison 2, intitulé *New York, I love you*⁸ (lui-même inspiré des films choraux *Paris, je t'aime* et *New York I love you*, courts métrages inspirés des deux capitales et réalisés par différents réalisateurs), présente différents habitants de la ville américaine, et une journée type dans leurs vies, avant qu'ils se rendent, le soir même, voir le tout dernier film à l'affiche au cinéma. Un portier d'immeuble sud-américain, une Afro-Américaine muette qui travaille dans un dépanneur puis un chauffeur de taxi africain, tous issus de minorités aux États-Unis, se partagent l'épisode. Alors que la plupart sont au service des blancs, on perçoit leur point de vue, normalement plutôt effacé, sur la domination qu'ils subissent. Et l'épisode est riche narrativement, parce qu'il explore des perspectives souvent tues (celles des minorités ethniques, des femmes, des plus défavorisés), en plus de mélanger les avis sur différentes questions, un peu à la manière de Faulkner qui proposait aussi une ouverture sur le point de vue, plutôt tabou à l'époque, des Africains-Américains dans *Le bruit de la fureur*. Les narrations des personnages, anciennement vus comme secondaires, évoluent. Elles sont alors plus étoffées, plus complètes, ce qui rend la lecture de leurs paroles plus intéressantes encore puisque multipliées dans la toile du récit : « [...] tel personnage que le lecteur n'avait vu que de l'extérieur, présenté par un autre, révélera, le moment venu de

⁸ *Master of None*. 6 novembre 2015-en production. Aziz Ansari et Alan Yang (créateurs). Netflix.

donner texte à son propre récit, une autre vision de lui-même et des rapports entre les deux personnages impliqués⁹.» Le récit n'en devient que plus riche.

Les propositions de points de vue marginaux des épisodes choraux offrent également de belles possibilités de partage des intimités, et de la même manière que dans le roman, qui ramène les paroles à un statut égalitaire, cet épisode de *Master of None* semble dire que peu importe notre position sur l'échiquier social, on se retrouve tous dans la même salle de cinéma.

La forme polyphonique amène le lecteur à observer plus en détail les dynamiques qui lient les personnages. Ce qu'ils pensent des autres peut être dévoilé, mais tout n'est pas partagé dans les narrations homodiégétiques; certaines choses demeurent dans la sphère privée, dans le secret, alors que d'autres sont livrées. Ils ne se croient pas nécessairement entre eux, et ils conservent un jugement qui tient de l'hypothétique, vis-à-vis des autres, puisqu'ils ne peuvent savoir ce qui se trame réellement dans une autre tête que la leur, à moins d'être un peu sorcier.

2.3

Je n'ai jamais eu l'impression de mal connaître ma famille. Au contraire, nous sommes plutôt unis. Nous ne sommes pas distants, néanmoins il y a bien des choses dont on ne parle pas. De sexualité, par exemple. Je me rappelle toutes les fois où on a écouté des films en famille, retenant notre souffle, riant nerveusement devant une scène érotique. On ne parle pas beaucoup, non plus, des noirceurs qui nous habitent.

⁹ Neil B. Bishop, Distance, point de vue, voix et idéologie dans *Les fous de Bassan* d'Anne Hébert, *Voix et Images*, vol. 9, N° 2, 1984, p.120.

Quand j'étais petite et que j'étais triste, je m'enfermais dans ma chambre, toute seule.

Ainsi, dernièrement, quand j'ai vécu ma première peine d'amour, je n'ai pas pu en parler à mes sœurs. Je ne connais pas cette facette de leur vie, et elles ne connaissent pas la mienne. Nous sommes proches, mais nous ne parlons jamais d'amour.

Neuf années séparent ma grande sœur et moi. Certains souvenirs sont flous. J'étais trop jeune pour comprendre des choses, et d'autres sont restées tues.

Ce dont on ne parlait pas ne m'a jamais vraiment préoccupée, puisque j'en ignorais l'existence. Mais quand mes frères et sœurs ont quitté le nid familial, je me suis retrouvée toute seule parmi les objets qu'ils ne voulaient pas prendre avec eux dans leurs appartements. Je suis tombée sur une enveloppe scellée. Je ne savais pas à qui elle appartenait, jusqu'à ce que je la décachette et que j'y trouve la calligraphie de ma grande sœur. Elle contenait une histoire à propos d'un garçon dont je n'avais jamais entendu parler. Un amant, si je me souviens bien, qui lui a fait de la peine. J'en ai conclu à une histoire d'amour malheureuse, mais je me suis demandé pourquoi elle avait laissé la lettre dans son tiroir. Peut-être qu'elle l'avait oubliée là, mais il est sûr qu'elle avait voulu garder cette aventure secrète, puisqu'elle l'a dissimulée dans une enveloppe. Devinant qu'il s'agissait pour moi d'une information interdite, j'ai replacé la lettre dans une nouvelle enveloppe et l'ai remise à sa place. Je n'en ai pas parlé à ma sœur puisqu'elle ne semblait pas vouloir que ça se sache.

C'était un peu comme pour ma mère, qui conservait dans son album de photos une carte postale envoyée par un homme qui m'était inconnu. Je ne lui ai jamais demandé de qui il s'agissait, je me disais qu'il était peut-être un ancien amour, et que de ramener sa mémoire allait peut-être rendre ma mère mal à l'aise, puisque cet homme n'était pas mon père.

Ma grand-mère paternelle me racontait souvent des aventures qu'elle avait entretenues avec des hommes. Cet anglais qui était venu la chercher en voiture, qui l'avait amenée souper à la maison familiale, où elle avait été moquée parce qu'anémique et trop maigre. Un homme élégant, beaucoup plus vieux qu'elle. Et je me rappelle les photographies anciennes avec l'amour de sa vie, mon grand-père mort, sur lesquelles ils se serraient, s'embrassaient. La sexualité de ma grand-mère m'a toujours paru immémoriale, j'ai toujours admiré son style, son charme, qu'elle croit malheureusement aujourd'hui ne plus avoir le droit de redécouvrir.

Contrairement à ma sœur et ma mère, son mari est mort et je pense qu'elle n'a plus de secrets. Elle est comme un livre ouvert.

2.4

Ce qui se passe dans l'espace privé de la pensée n'est pas toujours en corrélation avec ce qui est partagé dans l'espace commun. Au Japon, on utilise d'ailleurs les concepts *Honne* et *Tatemaie* pour régir les relations interpersonnelles. *Honne*, qui signifie « ce qui est vraiment pensé », représente ce qui est du domaine du privé, alors que *Tatemaie* ou « façade », c'est-à-dire « ce qui est construit », illustre ce qui est partagé en public:

In a country as densely populated and thus as concerned with social harmony and group cohesion as Japan, life without such a verbal construct would be difficult indeed. True to the Japanese style, this dichotomy has become enshrined in culture¹⁰,

¹⁰ David Watts Barton, *Honne vs. Tatemaie*, Japanology, <http://japanology.org/2017/01/honne-vs-tatemaie/>, consulté le 18 décembre 2017.

explique David Watts Barton sur son site web *Japanology*, dédié à la découverte de la culture nipponne. Le concept existe aussi ici, mais la barrière entre la sphère publique et la sphère privée est plus encline et susceptible aux dérivations.

Dorothy J. Hale résume bien le phénomène dans son étude du roman Américain « *“As I lay dying’s” Heterogeneous discourse* ». Elle y illustre entre autres les différences flagrantes entre les personnages qui parlent comme ils pensent, et qui sont donc publics, et ceux qui gardent leurs pensées plus secrètes. Elle explique que les personnages de Faulkner sont dotés d’une identité publique et d’une identité privée et que « [...] private identity is what makes each self not just unique, but profound¹¹. » Les mesquineries, les tromperies, la haine envers l’autre, les sentiments honteux, font partie généralement de la sphère privée, mais il arrive que les pensées les plus obscures et les plus impénétrables s’échappent. Le privé est un espace qui exclut normalement la censure, qui *échappe continuellement au décorum* que propose l’espace public, ajoute Hale, mais il arrive qu’il devienne un espace ingérable. Les personnages du roman de Faulkner font d’ailleurs souvent l’expérience d’un conflit entre ce qu’ils connaissent et ce qu’ils voudraient dire. Ils ne savent pas s’ils doivent être honnêtes ou s’ils doivent conserver des secrets. Parfois même, ils peuvent être tentés de mentir. Tout tourne autour de ce qui est “sayable”, ou de ce qu’il est possible de dire. L’influence de la famille peut causer de la censure, tout comme celle de la religion, de l’ordre ou de la loi... On peut penser au personnage de Dewey Dell, personnage féminin adolescent du roman *Tandis que j’agonise* de Faulkner, étudié par Hale, qui cache sa grossesse à sa famille. C’est aussi le cas de Mitchell, dans *Feu ma mère*, qui est en constante confrontation avec les autres personnages vis-à-vis ce qu’il veut et peut dire. Il ne peut pas admettre à Margaret son idylle avec Vanessa. Il ne peut pas non plus avouer à son fils qu’il est le père de Laura. C’est un personnage rongé par le mensonge, qui lutte sans cesse entre sa réputation et ses secrets. Et plus

¹¹ *Op. cit.*, Dorothy J. Hale, p. 11.

un personnage sera enclin à avoir des secrets, plus son identité privée sera riche et confuse, et plus tourmenté il deviendra. Le dilemme dans le récit, alors, existe entre dévoiler et cacher. À l'inverse écrit Hale, qu'un personnage qui n'a rien à cacher aura une identité publique ouverte, et son identité privée sera plutôt délaissée, puisque ses pensées sont en accord avec ce qu'il dit:

[...] the point of representing a character by his consciousness is to show the significant difference between an individual's private and public life. The extended interior monologue should allow the reader to witness an individual as he 'really' is, not as he talks, acts, or otherwise appears to others.¹²

Dans *Feu ma mère*, plusieurs personnages sont jugés par les autres. On peut s'attendre, à la lecture de certains fragments, à ce que Virginia et Laura soient des menteuses; or, celui qui les traite de cette façon est principalement celui qui a des choses à cacher, c'est-à-dire Mitchell. Le Jefferson est rongé de tous bords tous côtés, incapable d'ouvrir la valve qui retient prisonniers ses secrets. À la manière de la confession, les lecteurs ont accès à sa parole silencieuse, remplie de non-dits, qu'il étouffe depuis de nombreuses années. Cette ouverture aux informations confidentielles de la sphère privée des narrateurs n'est pas sans rappeler les émissions de télé-réalité dans lesquelles on utilise aussi le concept du confessionnal pour avoir accès à ces instants de «vérité». C'est le cas, entre autres, d'*Occupation Double* et *Loft Story* au Québec, de *Secret Story* en France, et de *Big Brother* aux États-Unis.

Dans la série américaine *The office*¹³, remake de la série britannique du même titre, on suit les employés d'un bureau de vente de papier nommé Dunder Mifflin, et les relations de travail, amicales ou amoureuses, qui les unissent. Étrangement, chaque personnage est filmé, et sait qu'il est filmé, par une équipe de production qui

¹² *Ibid.*, p.9.

¹³ *The office*. 24 mars 2005-16 mai 2013. Ricky Gervais, Stephen Merchant (créateurs). NBC.

demeure fantôme jusqu'à la toute dernière saison, à quelques exceptions près. Dans les premiers épisodes, les employés regardent peu souvent la caméra, mais plus les saisons avancent, plus ils semblent à l'aise devant celle-ci, et plus leurs regards se dirigent directement vers elle, si bien qu'on finit, en tant que public, par oublier la présence des caméramans. On a l'impression que les personnages nous parlent, que le quatrième mur théâtral est aboli, que la télévision est une fenêtre.

Leurs entrevues prennent alors des allures de confessionnal, puisque chaque personnage, pris à part des autres, raconte des confidences sur ses collègues et sur sa vie personnelle. Les destinataires fictifs, l'équipe de tournage au moment de la prise des scènes ainsi que le public entendent les secrets des employés, détectent leurs mensonges, leurs envies. Les scènes ressemblent à celles de certaines télé-réalités dans lesquelles les participants ont accès à ces moments personnels, seuls devant la caméra. Ces moments sont particulièrement importants, car ils permettent de connaître les individus du groupe en privé. Ces bulles de «vérités» deviennent les narrations homodiégétiques de la série. L'univers de *The office* est alors polyphonique. D'une certaine façon, on a accès à leurs pensées privées par un processus de fausse intimité.

Lors de l'épisode 18 de la saison finale, la mise en abîme devient ultime lorsque les personnages visionnent la bande-annonce du documentaire portant sur eux *The office, an American workplace*. Comme nous, ils semblent avoir oublié que la caméra fonctionnait; de plus, ils apprennent que les caméramans filmaient en continu, même en dehors du confessionnal, et donc, à leur insu. Tous deviennent affreusement gênés, car le documentaire présentera des images d'instantanés privés, instantanés lors desquels ils ont franchi les frontières du dicible, dont parlait Hale plus tôt. Ils se sont fait prendre au piège de la caméra.

Les univers clos tendent à mettre les personnages dans des situations où ils sont confrontés à ces moments d'échappements. En dire trop, se faire tirer les vers du nez,

se confier aux mauvaises personnes, tous des comportements qui semblent arriver plus facilement dans un village, un bureau, un espace restreint. Ronald Ewing parle du milieu clos du village, et de la façon dont la collectivité influence le plan narratif dans son article intitulé « Griffin creek: The English world of Anne Hébert », il écrit : « Trop près les uns des autres. Ces gens-là ne sont jamais seuls. [...] Leurs pensées les plus secrètes sont saisies à la source, très vite ne leur appartiennent plus, n'ont pas le temps de devenir parole¹⁴ ». L'intimité est compromise à cause de la petitesse de l'environnement. Et plus l'espace est réduit à un petit cercle d'intimes, plus la curiosité malade de certains personnages est encouragée, et plus elle incommoder les autres. Les scènes (ou chapitres) qui montrent les rencontres entre Laura et Danielle dans *Feu ma mère*, illustrent cette peur d'en révéler trop. Assises une en face de l'autre à la table de la cuisine, elles se jaugent, s'observent et essaient respectivement de s'incruster dans la tête de l'autre. Qu'est-il arrivé à Joey? Qui a brûlé la roulotte? Étaient-elles toutes deux ses amantes? Et le secret les gruge lentement de l'intérieur. Elles en viennent presque à vouloir avouer pour se départir de toute cette lourdeur.

2.5

Je n'ai jamais été capable de garder un secret. J'ai toujours répété les confidences des autres. J'ai même transformé des histoires, des ragots. J'ai inventé des faussetés quand j'étais plus jeune, au sujet des autres, mais jamais à la manière de ces Mean Girls, ces filles méchantes et mal intentionnées, des films d'ados. Quand j'y pense, je ne le faisais pas pour faire du mal. Je le faisais parce que ça m'animait. J'aimais être

¹⁴ Ronald Ewing, Griffin creek : The English world of Anne Hébert, *Canadian Literature*, N° 105, été 1985, p. 105-106.

celle qui inventait. Plus tard, je me suis rendu compte qu'il y avait des choses plus intéressantes à raconter...

Cette possibilité d'inventer et de faire croire, je dois tenir ça de mes tantes. Assises autour de l'îlot de la cuisine, elles me regardaient toujours avec leurs yeux rieurs, après m'avoir fait croire à des monstres, au Père Noël, ou à la disparition de mes cadeaux.

En maternelle, j'avais entendu cette histoire sur la vieille dame qui habitait à côté de la cour de mon école primaire. Sa maison frôlait la clôture en grillage et ses arbres avaient piégé la majorité de nos ballons. On m'avait dit qu'il s'agissait sûrement d'une sorcière. Une fille de deuxième année, la classe de ma sœur Isabelle, l'avait même vue prendre un chat dans ses bras d'une manière suspecte, et le redéposer dans la rue, après qu'il ait été transformé. Le lendemain, je disais à tout le monde qu'elle transformait les enfants en chats, à la manière d'Anjelica Huston et ses souris dans The Witches.

2.6

J'ai toujours eu la curiosité d'entrer dans l'intimité des gens. Je suis une fouineuse. Si je ne connais pas quelque chose, je cherche. Si je ne trouve rien, j'invente. Petite, je mentais souvent pour faire l'intéressante. Je me rappelle bien d'avoir menti à mes parents, à propos d'un chat qui m'avait griffé le bras, alors que je ne m'étais qu'éraflé la peau sur la chaîne de la balançoire de la cour arrière. Ils avaient nettoyé la plaie avec de l'alcool à friction, avec la peur que j'attrape la rage. Je suppose que j'avais aimé qu'ils prennent soin de moi de cette façon.

Dans son essai *Du mensonge*, Jacques Laurent écrit que « [...] le désir de mentir est lié à l'essor de l'intelligence, à la découverte du pouvoir des mots¹⁵ ». Il n'est pas rare de voir l'enfant s'y essayer. Le désir du premier mensonge vient avec le défi. Il s'agit, en fait, de vérifier si on peut être assez convaincant pour que les adultes nous croient. *Ce n'est pas moi, c'est ma sœur*. J'avais écrit ISABELLE en grosses lettres sur le mur de l'établi de mon père. Il l'avait accusée, avant de se rendre compte que c'était moi. J'ai retrouvé cette stratégie-là plus tard, chez un cousin. Le plus jeune avait écrit le nom du plus vieux sur le mur, VINCENT. On a besoin d'attention, besoin de mettre au test, besoin peut-être aussi de prouver à nos frères et sœurs qu'on peut se défendre, qu'on ne sera pas le bouc-émissaire. Aussi, dès qu'on se sait en faute d'une chose dont on est incapable d'assumer la portée, on accuse l'autre. La fausse accusation doit en effet être le mensonge le plus fréquent chez l'enfant. « En latin, *mentire* possède des sens plus nombreux qu'en français, entre autres celui d'inventer des fictions.¹⁶ », ajoute Laurent.

Ce moment entre l'élaboration du mensonge et son partage est enivrant. On le construit à sa manière, on le coupe et le recoupe pour en trouver les meilleurs scénarios. Mais le vrai sentiment de fierté apparaît au moment du dévoilement, suggère encore Laurent: « [...] jamais créateur n'a voulu réussir à mentir, il a toujours souhaité qu'on le reconnaisse lui et non l'objet qu'il représentait [...] mentir serait prétendre au vrai alors que l'artiste prétend à lui-même¹⁷ ».

Quand les victimes se rendent compte de l'invention, l'auteur de la farce est démasqué, le mensonge est révélé, et les accusations pleuvent. L'auteur devient criminel. Ce que j'aime dans le mensonge, c'est sa révélation. Mais il faut que la construction soit solide. Et il faut délivrer des indices tout doucement, libérer une à

¹⁵ Jacques Laurent, *Du mensonge*, Paris, Pocket, 1994, p.21.

¹⁶ *Ibid.*, p. 47.

¹⁷ *Ibid.*, p.68.

une les lucioles pour éviter de tout précipiter, manipuler le récit sans révéler hâtivement les intrigues. C'est un travail de tissage de toile d'araignée. Alexandre Koyré écrit, dans son essai *Réflexion sur le mensonge*, qu'il n'y a rien comme: « [...] le plaisir d'exercer cette faculté étonnante de “dire ce qui n'est pas” et de créer, par sa parole, un monde dont il est le seul responsable et auteur¹⁸». Il faut prendre le *risque du mensonge*, se donner le droit d'inventer, et donc, de mentir. L'auteur qui veut, par divers processus narratifs, cacher une intrigue ou certains éléments du récit se place dans une position inconfortable, car il doit tout calculer pour éviter de dévoiler. Il est comme le criminel qui ment, cache, subtilise. Eisenzweig écrivait, à ce propos, que l'auteur « [...] est conscient de l'importance de chaque indice, de chaque révélation, (qu') il sourit à chaque erreur de jugement de la part des enquêteurs, est ravi de chaque soupçon dirigé vers un autre que lui¹⁹». Voilà précisément ce que l'auteur essaie de faire : induire son lecteur en erreur, mais surtout *faire croire et faire vivre*, ce monde dont il est *responsable*, pour reprendre les mots de Koyré.

C'est un jeu de chat et de souris qui se développe entre l'auteur et le lecteur. Il faut amener ce dernier à croire aux choses que l'on souhaite au bon moment. Il faut l'attraper. L'auteur Marc Lits s'amuse à comparer l'écriture du roman policier à la relation entre le questionneur et le questionné, dans son essai *Le roman policier : introduction à la théorie et à l'histoire du genre littéraire* :

L'Histoire est jalonnée d'énigmes, [...] le sage, c'est celui qui pose la devinette et qui sait, c'est-à-dire, si on opère la transposition dans l'univers du roman policier, le criminel, puisqu'il est le seul, au début du moins, à connaître la solution²⁰.

¹⁸ Alexandre Koyré, *Réflexion sur le mensonge*, Paris, Éditions Allia, 1996, p. 20.

¹⁹ Uri Eisenzweig, *Le récit impossible, forme et sens du roman policier*, Christian Bourgeois Éditeur, Mesnil-sur-l'Estrée, 1986, p.108.

²⁰ Marc Lits, *Le roman policier : introduction à la théorie et à l'histoire du genre littéraire*, Liège, CÉFAL, 1993, p.90-93.

L'auteur construit la mystification, en espérant attraper les lecteurs, et en usant du risque de la création. La forme que propose l'univers polyphonique amplifie le jeu, car elle est un mécanisme de détection du mensonge : on assiste, lors de la lecture, à une pluralité de points de vue sur des événements, dans la plupart des cas, partagés. Si, au travers de la multitude, le discours d'une personne diverge, il y aura, bien entendu, quelques soupçons. Le fait d'être confronté à plusieurs versions possibles de la vérité augmente la probabilité du « faux ». Les auteurs doivent essayer de manipuler les lecteurs pour créer des retards. Autrement, les énigmes seraient résolues trop rapidement et avec un plaisir soustrait :

Le sujet racontant, par cela même qu'il raconte, et surtout par le fait même de raconter, en mettant en scène des centres de perspective différents, ouvre potentiellement une boîte de Pandore d'où sortent des voix autorisées et d'autres qui le sont moins, mais qui néanmoins sapent l'autorité des premières, en sorte que le récit, loin d'être l'illustration d'une vérité préétablie, ouvre sur les possibles infinis de l'interprétation²¹

Feu ma mère débute avec la voix de Virginia, qui est ensuite salie et saisie par celle de Mitchell qui est ressalie et ressaisie par celle de Laura, et ainsi de suite, jusqu'à ce que les lecteurs ne sachent plus qui croire.

2.7

Sur la rue principale de St-François, il y a une maison centenaire qui m'a toujours fascinée. Elle est un peu camouflée derrière une rangée de sapins. Quand on approche de chez ma grand-mère, je suis sur le qui-vive parce que je dois attendre

²¹ Rabatel, A. 2009. *Homo Narrans. Pour une analyse énonciative et interactionnelle du récit. Tome 1 : Les points de vue et la logique de la narration.* (p.17.). Limoges : Lambert-Lucas.

qu'on ait dépassé les sapins pour l'apercevoir. C'est une vue qui ne dure jamais plus de quelques secondes. À l'aller et au retour.

Cette maison-là a sûrement à voir avec celle des Bellay dans Feu ma mère. Mais je n'y suis jamais entrée. Elle donne l'impression de posséder une mémoire. Je me suis si souvent imaginé y entrer et y vivre. Cette maison me fait penser aux vieilles baraques des récits de Faulkner, maisons centenaires au milieu des champs, munies de petites cuisines d'été. J'ai cette impression, parfois, que les villages des romans du sud des États-Unis ressemblent aux villages québécois, qu'ils sont enduits de cette même poussière, de cette désertion, au profit des villes et des banlieues.

Chaque fois que je passe sur la route devant une maison abandonnée, j'ai toujours envie d'aller voir comment elle est en dedans. J'ai longtemps travaillé dans un vieux camp de vacances dans la région de Portneuf. Quand j'étais jeune, on allait y séjourner quelques semaines par été. À l'entrée du lac, il y avait un camp musical, et les chalets se trouvaient sur l'autre rive. J'ai longtemps voulu participer au camp, mais il a été fermé avant que je commence à travailler sur la rive voisine. Tout ce qui restait, c'était les vieilles bâtisses abandonnées, et mes espoirs déçus. Je suis entrée souvent dans les vieux bâtiments pour essayer de m'inspirer de l'atmosphère. Je suis attirée par les ruines. Les vieux espaces m'ont toujours fascinée, ceux qui abritaient des gens et qui ont été délaissés. Je garde de bons souvenirs de mes visites clandestines dans ces espaces, au Québec, ou quand j'étais ailleurs, en voyage. La maison de mémère Délia (mon arrière-grand-mère), effondrée au milieu de la côte qui monte vers le chalet de mon grand-père, a aussi imprégné mon imaginaire. La mousse qui mangeait le vieux bois de la cabane semblait rendre mon aïeule légendaire, sa mémoire enfouie dans le plancher défoncé de sa maisonnette mise au rancart. Si seulement j'étais née plus tôt, j'aurais pu la voir, ma sorcière bien-aimée.

Je me rends compte que j'ai fait beaucoup de route avant mon déménagement à Montréal. J'ai traversé plusieurs villages. Avec à chaque fois, la tête tournée vers l'extérieur. Qui habite là? Je voudrais les connaître, entrer, voir le parquet.

Ça se produit aussi ici, en ville. Quand je regarde les appartements lors de mes promenades, je me dis qu'il y a des gens qui vivent derrière chaque fenêtre. J'aimerais entrer pour voir comment les gens y vivent, peut-être pour voir comment moi j'y vivrais, si la vie avait été différente. M'imaginer ces virtualités diégétiques, ces moments qui auraient pu exister, c'est aussi une caractéristique qui me pousse à écrire. Et si...

Ma mère m'a déjà raconté qu'au Nouvel An, elle et ses amis de l'époque du cégep faisaient des tours de voiture jusque chez des inconnus dans les rangs. Ils cognaient, souhaitaient la bonne année, prenaient un verre et repartaient. Je lui ai demandé souvent qu'on fasse ça ensemble, et qu'on aille cogner à la belle maison derrière les sapins. Elle n'a jamais accepté.

2.8

Ce que je ne connais pas, je l'invente. Ce qu'il y a dans la maison aux sapins, je l'écris. Tout part de là.

Dans mon roman, tous les personnages sont en quête de vérités en lien avec les secrets qui étouffent le village. Ils veulent savoir ce qu'il en est de la disparition de Vanessa Bellay, puis plus tard de celle de Joey Jefferson. Ils veulent savoir qui a mis le feu dans la maison il y a une dizaine d'années. Qui a engrossé la serveuse Anne. Le même père pour les trois enfants? Et s'ils ne savent pas, ils inventent. Vanessa Bellay

est morte de plusieurs façons, non elle n'est pas morte, elle est allée vivre ailleurs... Mais pendant tout ce temps, elle continue de vivre parce qu'on parle d'elle.

Les personnages usent du *mentire* de Laurent, ils créent des fictions pour s'animer, pour donner vie à ce qu'ils ignorent. Les personnages des romans polyphoniques deviennent alors auteurs de fictions. C'est leur ignorance qui les pousse à inventer. En effet, « [...] l'indécidable de la narration, s'il trouve parfois à se résoudre, importe surtout parce qu'il met en branle une lecture indicielle et signale un centre « absent », « inventé » ou « indicible » autour duquel cherche à se construire chacun des récits»,²² expliquent Andrée Mercier et Marion Kühn, dans leur article « Qui parle? Enjeux théoriques et esthétiques de la narration indécidable dans le roman contemporain ».

Le rapprochement entre le menteur et l'auteur, chez Laurent, est aussi repris par Gérard de Cortanze dans son essai *Éloge du mensonge*. Mentir, c'est faire de la création, et il ajoute que : « Dans les trous de l'histoire, le romancier insinue ses mensonges afin de dire sa vérité et sa réalité relative, subjective, partisane; une réalité arrangée, réinventée (et comme lui confiait Vargas Llosa) [...] (une) vérité atteinte par le mensonge²³ ». Et les personnages de *Feu ma mère* représentent tout à fait cette réalité. Ils créent des «vérités» à force de croire ce qu'ils souhaitent voir devenir vrai. Le personnage de Virginia en est un exemple frappant. Sa mère, Vanessa, est portée disparue depuis sa jeunesse et pourtant, elle refuse sa dissolution. Sa sœur, Laura, explique le phénomène par le fait qu'on les a conditionnées à mentir étant jeunes, mais le flou persiste puisque cette dite mère, est aussi une figure un peu sorcière, évanescence, survolant le village en tant qu'observatrice. Le personnage de Margaret correspond peut-être davantage à cette réalité menteuse. Elle entend toutes sortes de

²² Andrée Mercier et Marion Kühn. Qui parle? Enjeux théoriques et esthétiques de la narration indécidable dans le roman contemporain. *Tangence*. N° 105, 2014, p. 5-13

²³ Gérard de Cortanze, *Éloge du mensonge*, Paris, Éditions du rocher, 2012, p.20.

rumeurs au salon de coiffure et prend un plaisir à les déformer, les consolider, jusqu'à les croire comme vraies. Ce qui rend la lecture encore plus difficile pour les lecteurs de romans choraux, c'est entre autres le fait que : « [...] each part of the novel is presented through the consciousness of a particular character. We are always within one mind, never in some domain of objectivity and commonly held values». ²⁴ Et ce manque d'objectivité propre à la polyphonie pousse les lecteurs à favoriser certains personnages plutôt que d'autres, sans pour autant être certains de l'identité réelle des ceux-ci.

Écrire un roman choral fait nécessairement réfléchir à la création puisque la forme elle-même présente une réflexion sur l'écriture. Chaque personnage tente de faire croire à un autre personnage, de la même façon qu'un auteur veut captiver ses lecteurs. Le personnage/auteur témoigne d'une réalité qu'il souhaite vraisemblable aux vues des destinataires. Ceux-ci reçoivent une information qu'ils peuvent juger vraie ou fausse, car ils ne se laissent pas nécessairement duper.

À petite échelle, la diégèse reflète la relation auteur/lecteur, influencée par le rapport vérité/mensonge. À même le roman, les personnages se méfient les uns des autres.

Sarah, la postière qui s'improvise détective dans *Feu ma mère* ne croit personne, pas même son frère. Elle est dans une dynamique du soupçon qui n'exclut personne. Certains personnages deviennent même paranoïaques, à force de se méfier des autres. C'est le cas du plus vieux des trois frères Compson, Jason, dans *Le bruit et la fureur* de Faulkner, par exemple. Il est extrêmement sévère et avare, et soupçonne sans répit sa filleule, Quentin, de vouloir lui voler l'argent qui lui revient pourtant. Son monologue intérieur est empreint de violence, de tourments et d'accusations.

²⁴ Cleanth Brooks. 1990. *William Faulkner, The Yoknapatawpha Country*. (499 p.). New Haven : Yale University Press.

Dans un roman choral comme dans une enquête, il faut tenter de trouver les personnes qui méritent d'être crues, et celles qui ne font que mentir, mais il est rare qu'une personne, aussi illuminée soit-elle, ne donne pas une seule parcelle d'information qui puisse servir à l'intrigue. Les personnages sont là pour une raison, et, comme l'écrit Marylin Randall dans son article « Les énigmes des Fous de Bassan : féminisme, narration et clôture » : « La présence de narrateurs multiples, chacun mettant en scène une certaine "vérité" semble favoriser l'indécidabilité et l'ouverture [...] la Vérité ressortirait de l'accumulation des vérités partielles, subjectives, relatives²⁵ ». On n'arrive à un résultat qu'en ayant suivi le processus nécessaire à la résolution de l'équation.

2.9

Le roman choral offre une multiplicité de points de vue et sa structure polyphonique crée des retards dans la trame narrative, ce qui ne le rend pas étranger à l'univers du mensonge, du narrateur non-fiable, et même à un univers policier. En effet, ses accointances avec les œuvres d'Agatha Christie « contribue(nt) à l'effet de suspense²⁶ », indique Neil B. Bishop dans son article « Distance, point de vue, voix et idéologie dans les Fous de Bassan d'Anne Hébert ».

Comme on le disait plus tôt, les romans polyphoniques offrent la possibilité de parole aux personnages sans dénigrer leur nature, et le roman policier y est pour beaucoup.

²⁵ Marylin Randall, Les énigmes des Fou de Bassan, féminisme, narration et clôture, *Voix et Images*, vol. 15, N° 1, (43), 1989, p. 74.

²⁶ *Op. cit.* Bishop. p. 120.

En effet, le roman policier a donné une place plus importante à la parole des personnages secondaires, offrant, de ce fait, une occasion idéale au foisonnement de pluri-narrations. Alors que la parole des personnages secondaires est mise de l'avant, elle devient aussi importante que celle des personnages dits principaux, car tous sont suspectés. Ces personnages, autrefois inférieurs en importance, deviennent enfin nécessaires à l'intrigue, puisque le lecteur, à la recherche d'un coupable, doit s'y intéresser. Les narrateurs, autant « principaux » que « secondaires », y sont tous intéressants à entendre, sans distinction de statut. Cet inconnu qui nous regarde du coin de l'œil, ou cette femme de ménage qui déplace les objets, ou encore ce jardinier, au cabanon rempli d'outils, y prennent enfin une place plus grande, grâce à leur nouvelle ascension à une position plus démocratique.

Le roman policier a mis l'attention sur les personnages décalés, secrets, ceux qu'on ne regarde pas d'habitude, dont on ne connaît pas le nom :

Tout témoin est suspect dans la mesure même où il témoigne (...) la simple concaténation des témoignages mine leurs crédibilités respectives (...) – avoir vu ou entendu quelque chose, avoir eu des rapports avec les protagonistes centraux du récit du crime – est nécessairement de nature à l'impliquer, d'une manière ou d'une autre, dans les événements dont il est pourtant censé certifier l'authenticité objective (...) être innocent dans le récit de détection, c'est, au bout du compte, ne pas y être personnage²⁷.

Ce que dit ici Uri Eisenzweig dans son essai *Le récit impossible, forme et sens du roman policier* illustre bien le phénomène. Le roman policier prend en compte le fait que tous les personnages sont possiblement liés de près ou de loin au crime. De là l'importance qui leur est donnée. Chaque personnage est soupçonné, car il présente une potentielle implication. Cela s'applique particulièrement au roman policier, mais comme la polyphonie n'est pas exclusive à ce genre, on retrouve le même traitement

²⁷ *Op. cit.*, Uri Eisenzweig, p.118-123.

des personnages dans le Nouveau Roman, par exemple, qui n'est pas étranger au *soupçon généralisé* dont parlait Nathalie Sarraute, et auquel fait référence Ludovic Janvier dans son essai *Une parole exigeante. Le nouveau roman* : « [...] tout le monde a quelque chose à cacher que chacun, même si ce n'est d'un crime, est coupable ». ²⁸

Les personnages entrent en relation, se jugent, se jaugent et, comme l'écrit Bakhtine à propos des relations entre les personnages dans les œuvres de Dostoïevski dans *Esthétique et théorie du roman*, il existe :

[...] dans les discours des personnages un conflit profond et inachevé avec la parole d'autrui, au plan de la vie («la parole de l'autre à mon sujet»), au plan éthique (jugement de l'autre, reconnaissance ou méconnaissance par les autres), (et) enfin au plan idéologique [...]. ²⁹

Un concept que Sarraute reprend dans *L'ère du soupçon*, en traçant des parallèles entre les corpus de Dostoïevski et Kafka, qui présentent tous deux des personnages qui veulent dissimuler des choses aux autres et dans lesquels l'univers du soupçon est particulièrement développé. Elle écrit que contrairement aux personnages de Dostoïevski, qui tendent vers un univers plus fraternel, ceux de Kafka doivent : « [...] devenir seulement, “aux yeux de ces gens qui les regardent avec tant de méfiance... non pas peut-être leur ami, mais enfin leur concitoyen” ³⁰ ». Les personnages, pour vivre dans une communauté comme un village, par exemple, doivent minimiser les impacts du soupçon des personnages sur leur personne. Ils doivent vivre avec le regard et la désapprobation, au même titre qu'avec la curiosité et les indiscretions. Leur intimité est compromise, autant qu'ils compromettent celle des autres. Ils sont

²⁸ Ludovic Janvier, *Une parole exigeante. Le nouveau roman*, Seuil, Paris, 1964, p.102.

²⁹ Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard «collection tel», 2003, p.167.

³⁰ Nathalie Sarraute, *L'ère du soupçon. Essais sur le roman*, Paris, Gallimard, 1956, p.42.-43.

placés comme observateurs ou détectives de l'altérité. Sarah, la détective autoproclamée, fait son enquête. Elle déstabilise la tranquillité du village en allant cogner aux portes de Mitchell, de Danielle et même du Bellay. Sa présence dans la taverne de Mac est tout de suite vue avec méfiance par les concernés. Elle soupçonne tout à tour Joey, Mitch, Mac, le Bellay et son propre frère Matt. Elle passe le village au peigne fin car selon elle, tout le monde cache certainement des éléments pouvant servir de preuves.

Son personnage me fait penser à ces protagonistes dans les jeux vidéo qui se promènent à même les villages, en quêtant des informations sur les chemins à emprunter, les pièges à éviter... Alors même que les conseils des villageois semblent anodins, que les protagonistes se promènent à longueur de journée dans les mêmes villages, la succession des événements crée du sens.

Le travail des joueurs, comme celui des lecteurs, se rapproche de celui du détective. Trouver les indices, les remettre en ordre, et élucider. Il s'agit d'un travail répétitif, parfois redondant, comme l'explique Janet M. Paterson dans son essai « Anne Hébert Architecture romanesque », puisque « [...] la diégèse dépend de tous les récits pour proclamer une certaine vérité³¹. » Il faut faire le tour de l'œuvre, parfois revisiter certains extraits, certains événements, pour en venir à des conclusions.

Feu ma mère a ses techniques de ressassement. Certaines scènes se répètent, c'est le cas entre autres de la tentative de suicide de Virginia et de la mort de Vanessa. Ces moments, revisités par plusieurs perspectives, dirigent les lecteurs vers des dévoilements progressifs. Éloignés dans le passé des personnages, ces événements sont souvent écrits de manière plus floue et créent des atmosphères quasiment oniriques, qui font ressurgir le passé du village. Ils apparaissent également dans *Les fous de Bassan* d'Anne Hébert, alors que les personnages revisitent sans arrêt les

³¹ Janet M. Paterson, *Anne Hébert Architecture romanesque*, Ottawa, Les presses de l'université d'Ottawa, 1988, p. 161.

événements de l'été 1936. Nora, Olivia, Stevens, le révérend Jones, tous relatent en boucle le soir du meurtre de jeunes filles. Et c'est à partir de ces souvenirs aux perspectives multiples que se construit l'histoire de cet été-là. Ces retours de scènes, répétitions de motifs, revisites des mêmes souvenirs sont aussi affectionnées par Faulkner, particulièrement dans *Le bruit et la fureur*. En effet, les personnages de Benjy et Quentin narrent, à même leurs chapitres respectifs, de façon tout à fait circulaire. Les mêmes souvenirs, bien souvent reliés à leur enfance avec leur sœur Caddy, sont répétés inlassablement. La boue sur la culotte de la jeune enfant est demeurée photographiée dans la mémoire du sénile Benjy; la relation d'amour jaloux qui unissait Quentin à sa sœur le hante lui aussi tout autant. Les intervalles en italiques qui parsèment le chapitre de Quentin illustrent d'ailleurs ces moments de retour du souvenir qui s'effectuent, le plus souvent, de manière inconsciente.

La série policière britannique *Broadchurch*³² est également un bon exemple d'événements revisités et de points de vue différents. L'histoire se déroule dans la communauté de Broadchurch, un petit village côtier. Après la mort de Danny Latimer, jeune garçon de onze ans, une enquête est démarrée par les enquêteurs Hardy et Miller. Tous les habitants du village sont amenés à parler, certains ont des choses à cacher, en lien ou pas avec la mort du garçon. On revisite bien vite les lieux du crime, mais aussi les maisons des différentes familles, leurs discussions et interactions. Tous les personnages sont soupçonnés, tous pourraient être liés au crime, compte tenu de la petitesse du village, de l'étroitesse et de la proximité des liens entre les familles. Plus la série avance, plus on comprend que *tout le monde a quelque chose à cacher*, comme le disait bien Ludovic Janvier. Le père entretient une relation adultère avec l'aubergiste, le propriétaire du marché a déjà posé des gestes pédophiles, le fils de la vieille passante possède plusieurs armes, etc... Hardy et Miller, les détectives, réalisent qu'il ne suffit que de gratter un peu pour trouver des délits. Et plus l'enquête se poursuit, plus ils se rendent compte que la capacité de

³² *Broadchurch*. 4 mars 2013-en production. Chris Chibnall (créateur). ITV.

mentir des habitants, et leur facilité à cacher des secrets sont imposantes. Dès lors, on ne sait plus qui croire, parce que tout le monde ment. En tant que spectatrice, j'ai dû soupçonner au moins quatre personnages de manière continue, incapable de savoir qui accuser réellement. Un peu comme dans le jeu de *Clue*, il fallait que j'attende d'avoir accumulé assez d'indices et de certitudes avant d'accuser. C'est une série télévisée qui pousse les spectateurs à réfléchir et à interpréter, mais qui prend aussi plaisir à piéger.

Qu'est-ce qui nous pousse, en lisant ou en écoutant une série télévisuelle, à développer des affinités particulières avec certaines voix? Pourquoi se met-on à croire certains personnages en particulier? En lisant, on peut ressentir de la compassion pour certains personnages, de la complicité aussi, qui peuvent s'expliquer par une identification qui prend appui sur les valeurs, le genre sexué, l'âge... Qui a-t-on tendance à croire davantage? En général, il s'agit de la voix qui nous inspire le plus, et pas nécessairement en termes de confiance. On peut se sentir plus près de la parole d'un enfant (Vardaman dans *Tandis que j'agonise* de William Faulkner), d'un fou (Perceval dans *Les fous de Bassan* d'Anne Hébert), ou même sans le savoir, du meurtrier ... Ce qui nous trompe est ce qui nous intrigue et nous fascine; ce qui nous plaît aussi, sans doute.

On ne peut se commettre à la fiabilité d'un seul narrateur, et quand on se retrouve devant une multitude d'entre eux, il faut savoir jongler avec ce qu'on nous donne. À ma première lecture de *Le bruit et la fureur* de Faulkner, je me rappelle que j'essayais de trouver du sens dans tous les témoignages, en les reliant, en les soupesant. Je voulais reconstituer l'histoire de la famille Compson, mais certains éléments demeuraient toujours tus. Est-ce que Quentin, un des frères, était amoureux de sa sœur Caddy, avaient-ils commis l'inceste? Est-ce que Benjy, le frère handicapé avait violé une fillette? Certains sujets n'étaient qu'effleurés, et d'autres étaient disséqués en long et en large, sans pour autant fournir de réponses. Alors que je me trouvais un intérêt marqué pour le personnage problématique de Benjy, je devais me résigner à

aller chercher mes indices ailleurs, puisque sa narration chaotique, bien que fascinante, ne pouvait m'aider à élucider.

L'univers brumeux, presque onirique des romans de Faulkner m'a toujours fascinée à cause de ces éléments qui demeuraient dissimulés, et qui rendaient le mystère entourant l'œuvre toujours plus dense. À la manière de la figure du lecteur de Sarraute dans *L'ère du soupçon*, j'ai vu : « [...] le temps cesser d'être ce courant rapide qui poussait en avant l'intrigue pour devenir une eau dormante au fond de laquelle s'élaborent des lentes décompositions³³. » Il m'a fallu chercher des indices, accumuler des informations, devenir détective de l'œuvre de Faulkner, la retourner dans tous les sens, m'y perdre.

Il y a de ces œuvres qui représentent des toiles abstraites, explique Eco dans *L'œuvre ouverte*, des œuvres qu'il faut regarder longuement pour en comprendre l'ampleur. Elles dégagent des impressions, rien n'est ancré, et c'est au lecteur d'en ressortir ses vérités. Des vérités qu'il fera siennes, influencées par sa subjectivité : « C'est au lecteur de se servir de ses propres richesses et des instruments d'investigation qu'il possède pour arracher son mystère à l'objet fermé qu'ils (les auteurs) lui montrent³⁴. », écrit à son tour Sarraute. Les lecteurs participent à la construction de l'œuvre, l'enquête faisant office de métaphore de la lecture. Ils doivent faire attention à la fiabilité des personnages, en plus de se familiariser avec différentes voix, ou différentes âmes, ajoute Eco, lorsqu'il étudie le *stream of consciousness*³⁵ des narrateurs d'*Ulysse* de James Joyce :

Pour le lecteur, dès qu'il s'est familiarisé avec la technique narrative d'*Ulysse*, il distingue facilement les différents personnages dans ce

³³ *Op.cit.*, Nathalie Sarraute, p.65.

³⁴ *Idem.*

³⁵ Monologue intérieur des personnages, caractérisé par l'accumulation chaotique des pensées intérieures, secrètes.

magma de voix, de silhouettes, d'idées, d'odeurs qui composent le champ du récit. Il ne se contente pas d'identifier Bloom, Molly ou Stephen, mais parvient à les définir et à porter sur eux un jugement. La raison en est apparemment simple : chaque personnage subit le même champ indifférencié d'événements physiques et mentaux, mais les unifie dans le cadre de la page en un *style personnel*, qui rend le monologue intérieur de Bloom bien différent de celui [...] de Molly³⁶

Une œuvre qui peut sembler aussi hermétique qu'*Ulysse* de James Joyce commence à être intelligible quand on en délimite les *champs*. L'auteur est tenu d'inventer des voix dissemblables et de créer ce *style* unique à chacun dont parle Eco.

Je me suis efforcée moi-même d'essayer de créer ces différences stylistiques dans *Feu ma mère*. Le défi que je me lançais résidait dans le fait de ne pas rendre un personnage plus important qu'un autre, ou du moins, un point de vue plus fiable qu'un autre. Puisque ma création évolue dans un univers clos avec une menace de crime qui pourrait s'apparenter à celle que l'on retrouve dans un roman policier, je me disais que le lecteur chercherait à croire un personnage en particulier. Le roman commence avec la voix de Virginia, qui donne une impression de vérité, puisqu'elle est à l'origine de l'œuvre. Puis, à la lecture des autres fragments, les certitudes du départ font place à un doute permanent. Un brouillage sur qui dit vrai, et qui encourage les lecteurs à interpréter.

Chaque fois qu'un personnage propose une piste de réflexion, un autre chapitre vient créer le doute. Où est parti Joey? Qui a écrit la menace initiale? Ne sachant pas la vérité, les personnages y vont de déduction en déduction, comme le font les lecteurs.

Une création divisée entre plusieurs consciences rend, presque obligatoirement, l'histoire floue et oblige les lecteurs à construire l'œuvre pendant leur lecture, comme

³⁶ *Op. cit.*, Umberto Eco p.228-229.

nous le disions plus tôt. Les monologues intérieurs sont les différentes pièces du casse-tête. Ce n'est qu'une fois tous les témoignages rassemblés que l'on peut comprendre un récit.

La combinaison des possibles, multipliée par la pluralité des témoignages, pousse le lecteur à participer :

C'est en lisant, c'est-à-dire en confrontant et en superposant les points de vue qui nous sont offerts que nous faisons naître l'impression d'épaisseur, comme le stéréoscope fait apparaître une seule image en relief en superposant deux images planes.³⁷

Je trouve que Ludovic Janvier crée ici une image tout à fait appropriée. Il est vrai que les romans polyphoniques demandent souvent une construction plus soutenue. Les lecteurs se sentent plus concernés, car l'œuvre semble à bâtir. Janvier ajoute que le lecteur se sent engagé « [...] par l'élaboration du livre, donc de l'enquête.³⁸ » Cela rejoint ce que nous disions plus tôt à propos du lecteur comme détective. Les énigmes éparpillées de-ci de-là créent un champ de possibilités (une métaphore qui n'est pas sans rappeler les Mobiles de Calder, image utilisée par Umberto Eco dans son essai *L'œuvre ouverte*). La mobilité de la structure engendre différentes formes, crée des interprétations dynamiques, mouvantes. La même chose se passe avec le roman choral, où les additions de certains passages peuvent être interprétées de différentes manières selon les lectures qui en sont faites : « Cette technique narrative incite le lecteur à pratiquer une lecture active³⁹ », écrit Jaap Lintvelt, à propos des focalisations multiples dans *Les Fous de Bassan*. Dans *Feu ma mère*, certains passages pourraient être lus dans le désordre et cela pourraient influencer les interprétations. La

³⁷ *Op. cit.*, Janvier, p. 164-163.

³⁸ *Ibid.*, p. 182.

³⁹ Jaap Lintvelt, *Approche narrative, thématique et idéologique des Fous de Bassan*, Paris-Québec, L'Harmattan-Nota Bene (Littérature(s)), 2000, p. 171.

multiplication des narrations amène un aspect dynamique à l'œuvre. Le point de vue de Laura, enrichi du point de vue de Sarah, amène une profondeur nouvelle aux interprétations reliées à la mort de Vanessa. Si on additionne les fragments du vieux Bellay à ceux du vieux Jefferson, on arrive à percevoir une trame plus claire de la nuit lors de laquelle Vanessa s'est probablement pendue.

Jean Lahougue, auteur de *La comptine des Height*, roman adapté des *Dix petits nègres* d'Agatha Christie, critique la clôture des romans policiers. Selon lui, l'ouverture de la fin, ou comme dans son cas la multiplicité des fins, laisse place à des *virtualités diégétiques*⁴⁰. Il ne faudrait pas fermer le sens de l'œuvre en proposant une fin toute faite, mais plutôt laisser la fin ouverte aux multiples potentialités, comme l'écrivait Eco. Cette mobilité des interprétations est un concept que je chéris moi-même dans les œuvres de création que je consomme.

Ce qui est magnifique dans ces espaces laissés blancs par l'auteur, c'est la liberté qui est offerte aux lecteurs, de les remplir comme bon leur semble. Bien sûr, il est satisfaisant de mettre la main sur le coupable, enfin! Mais comme l'écrivent Sarraute et Janvier, il est très rare qu'une seule personne porte le blâme tout entier d'une seule histoire. C'est, dans la plupart des cas que nous avons étudié, une affaire de communauté.

2.10

Petite, j'aimais lire des Histoires dont vous êtes le héros. Je m'amusais à transformer les récits en choisissant certaines pages et en n'hésitant pas à revenir sur les pages antérieures pour relire certains passages. De la même manière, je me

⁴⁰ Brice Evain, *Des virtualités de la fiction policière. Lecture(s) de Comptine des Height de Jean Lahougue*, Revue critique de Fixxion française contemporaine, <http://www.revue-critique-de-fixxion-francaise-contemporaine.org/rcffc/article/view/fx09.06/899>, En ligne : consulté le 20 avril 2017.

perds souvent en jouant à des jeux vidéo dans lesquels je peux me promener. Les parties de mon grand frère duraient toujours presque le tiers du temps des miennes, tellement je m'amusais à ramasser le plus d'artefacts possible. Ce qui est bien, avec ces univers parallèles, c'est qu'ils s'avèrent souvent très riches et profitables aux rêveurs. Mon frère se surprenait toujours de trouver mes inventaires remplis, alors que les siens ne contenaient que le strict minimum pour finir les jeux.

Je me suis toujours perdue dans les histoires qui composaient ces jeux, j'ai toujours voulu les lire, les comprendre et me les approprier de manière attentive. Je ne jouais pas pour gagner, comme je ne lis pas pour terminer une lecture. Je préfère un plaisir qui dure, qui s'attarde.

*De la même manière, quand je me promène, je regarde tout ce qu'il y a autour de moi. J'ai eu la passion passagère de ramasser des papiers dans la rue, sur lesquels étaient écrits des commissions, des listes, des messages quelconques. Je me plaisais à imaginer la personne qui avait écrit, et celle qui devait recevoir, quand ils étaient adressés à quelqu'un... Un peu comme le personnage de Nino Quincampoix dans le film *Le fabuleux destin d'Amélie Poulain*, qui est un collectionneur d'empreintes, de rires, de portraits de photomaton. Le fantasme se crée dans ces trous laissés vides par la distance qui nous sépare de l'autre. La création vient de ces fentes, de ces minces ouvertures qui laissent présager des histoires. Leonard Cohen écrivait d'ailleurs, dans sa chanson *Anthem*: «*There is a crack, a crack in everything/ That's how the light gets in*⁴¹».*

Il n'y a pas un moment où je ne pense pas à ce qui pourrait être.

⁴¹ Leonard Cohen. *The future*, New York, Columbia Records, 1992.

2.11

J'ai souvent versé dans la *fan fiction*. Je me suis imaginée accompagnant les quatre personnages féminins du film *Les Belles de l'Ouest* de Jonathan Kaplan étant plus jeune. Je me voyais à cheval dans l'Ouest américain, armée et prête à défendre mes comparses. J'ai aussi voulu être une des sœurs des *Quatre filles du docteur March*. J'aurais voulu être Joséphine, l'écrivaine, reprendre son personnage et l'amener à visiter le vaste monde dont elle rêvait. J'ai aussi voulu aller à Poudlard, comme la majorité des jeunes adultes de mon âge. Ce qui est beau dans les œuvres fictionnelles, c'est « [...] (l)a possibilité de poursuivre (leurs) vie(s) créative(s) dans le contexte de notre conscience idéologique, le non-fini, le non-accompli encore de nos relations dialogiques avec elle(s)⁴² », écrit Bakhtine. Et c'est ce qui arrive avec les fan fictions, qui sont en fait, précisément, des prolongements des œuvres, des constructions participatives des lecteurs. Des créations qui se forment « dans les blancs de l'œuvre originale⁴³ », explique Marion Lata dans son article « Fan fiction. Une introduction (à l'usage des débutants) ». Ces blancs, ou ces vides, sont particulièrement présents dans les univers polyphoniques et/ou policiers, deux genres rapprochés. Des univers qui permettent aux lecteurs de travailler sur le texte. Et s'il en est d'une illustration qui représente bien la réception d'une œuvre par son lecteur, c'est bien la fan fiction :

Il est vrai que le fan ressemble de façon troublante aux portraits de ces lecteurs idéals dressés par Eco ou par Barthes, et il est tentant de considérer la fan fiction comme une forme hybride entre écriture et lecture, un ensemble de textes se donnant à lire *en tant que lecture*. [...] Sans aller, peut-être, aussi loin, il paraît indéniable que ces centaines de milliers de textes soient révélateurs d'une activité lectoriale, [...] proches de phénomènes rêvés par la théorie, [...] la fan

⁴² *Op. cit.*, Bakhtine, p. 165.

⁴³ Marion Lata, *Fan fiction. Une introduction (à l'usage des débutants)*, Fabula, http://www.fabula.org/atelier.php?Fan_fiction_Une_introduction, En ligne : consulté le 28 avril 2017.

fiction y réintroduit des notions — le lecteur réel, sa subjectivité et ses émotions — qui en avaient souvent été écartées⁴⁴.

Mais le lecteur peut participer à la lecture sans pour autant procéder à une réécriture, ou en continuant l'œuvre dans sa tête. Il peut participer à sa construction laissée expressément trouée par les auteurs, dans les espaces *blancs*. Certaines œuvres à narrateur unique que j'ai lues, mais dans lesquelles on pouvait voir une multitude de personnages, me poussaient à réécrire l'histoire selon ce qu'aurait pu en faire un autre narrateur. J'aime à penser que les personnages moins ancrés dans l'histoire, parce que plus éphémères par exemple, possèdent tout de même des particularités qui rendent leurs pensées originales et leurs points de vue uniques.

En écrivant *Feu ma mère*, je savais que je voulais laisser planer le doute sur certaines accusations, pour laisser le choix aux lecteurs de décider. Il n'y avait pas de fausses réponses, puisque le choix de la fin appartenait au lecteur. Ainsi, j'étais favorable à cette idée de la disparition de l'auteur après l'écriture.

Dans *L'œuvre ouverte*, Eco s'intéresse d'abord à la réception de la musique, et à la façon dont les interprétations des chefs d'orchestre, par exemple, peuvent transformer des œuvres musicales. Il en vient ensuite aux influences du romantisme dans la création, plus précisément en poésie avec le concept de l'autonomie de l'art de Luciano Anceschi :

Lorsqu'une œuvre se présente avec des intentions et des significations diverses, lorsqu'elle a plusieurs visages, et qu'elle peut être comprise et aimée de différentes manières, elle devient intéressante comme l'expression même d'une personnalité.⁴⁵

⁴⁴ *Ibid.*, Lata, http://www.fabula.org/atelier.php?Fan_fiction_Une_introduction.

⁴⁵ *Op.cit.*, Eco, p.21.

C'est ce que la polyphonie crée comme effet, et cette construction donne aux lecteurs une liberté interprétative. Ils sont donc les ultimes créateurs des œuvres, au sens de derniers créateurs. Ils s'attardent à la lecture, à la détection, et sont libres d'accorder un sens à l'œuvre selon leurs interprétations et selon leurs affinités et leurs sensibilités vis-à-vis de certains personnages. Et bien que « [...] le lecteur, aujourd'hui, se méfie de ce que lui propose l'imagination de l'auteur⁴⁶», c'est bel et bien aux lecteurs qu'appartient le luxe de fantasmer l'œuvre finale. Ce que je voulais, en construisant *Feu ma mère*, c'était de proposer un champ de possibilité. De créer des entités qui seraient malléables par les lecteurs, et donc, une œuvre ouverte.

L'auteur, quant à lui, ne peut que faire son possible pour créer une œuvre qui demande du travail et des efforts de lecture. En effet, lors de la rédaction : «Tout est mis en œuvre pour qu'il (le lecteur) se sente concerné [...] Si le livre n'est pas un lieu actif, il n'est rien⁴⁷.»

Qui sait, peut-être qu'une lecture qui aura poussé un lecteur au bout de ses compétences, lui donnera l'envie de se venger, en entamant à son tour une création.

2.12

Les œuvres de mes auteurs fétiches m'ont toujours donné envie d'écrire. Hubert Aquin, Anne Hébert, Italo Calvino, William Faulkner, Virginia Woolf, Christian Gailly et Agatha Christie, m'ont appris à écrire en lisant. Ils ont forgé mon style et mes intérêts pour la création. Ils ont fait de moi une lectrice attentive et dévouée, une lectrice qui ne voulait rien laisser passer, sous peine de regrets amers devant une fin

⁴⁶ *Op. cit.*, Sarraute, p. 59.

⁴⁷ *Op. cit.*, Janvier, p. 182-183.

tout autre que celle que j'avais imaginée. Et en même temps, leurs œuvres m'ont toujours poussée à en inventer des passages inconnus, des variations illimitées. J'ai voulu habiter leurs romans, les reconstruire, en continuer les trames qui étaient brouillées. J'ai joué avec les blancs de leurs ouvrages.

Ces auteurs ont été mes guides et ils le sont toujours. Si je relisais Prochain Épisode d'Aquin, j'y retrouverais l'Hôtel d'Angleterre, dans lequel j'avais loué la chambre adjacente à celle du personnage, et si je replongeais dans les Dix petits nègres de Christie, je ferais moi aussi, semblant d'être morte. Et malgré tous ces auteurs et leurs romans qui m'ont grandement influencée, je ne peux pas oublier les histoires de ma famille. Ma grand-mère a aussi forgé mon intérêt pour l'écriture, ne serait-ce qu'en me racontant toutes ces histoires sur feu son mari, celui que je connais depuis toujours sans jamais l'avoir vu.

Toutes ces soirées, lors desquelles j'étais monitrice au bord du Lac-Simon à St-Léonard de Portneuf, je me suis imaginé le camp musical. J'ai inventé des tas de légendes pour faire peur aux jeunes qui venaient s'asseoir au bord du feu. Je prenais un malin plaisir à les effrayer tranquillement. Je m'inspirais de l'endroit et de ses ruines. Tout était instrument de création. L'environnement, les souvenirs, les faits divers, ce qui aurait pu être, ce que j'aurais pu connaître, si tout avait été différent.

Je me suis inventé des centaines d'amants sur la route, en regardant les maisons à travers la vitre depuis la banquette arrière. Je me suis imaginée courir dans les champs sur la 132, habiter avec des pêcheurs à Guérande, puis vivre dans une petite maison dans les Highlands, et faire mon épicerie à cheval. J'ai failli retarder un retour au Québec à cause d'un Argentin. Je m'imagine parfois ce que ma vie aurait été si j'avais vécu dans un autre pays, si j'avais travaillé ailleurs. Le monde est vaste. Le fantasme des vies parallèles également.

Une chose demeure certaine, lorsque je serai plus vieille, si j'ai des enfants, je ne veux qu'ils aient peur de parler avec moi. Je veux être un livre ouvert, comme ma grand-mère.

BIBLIOGRAPHIE

Monographies

Agamben, Giorgio, *Profanations*, Paris, Rivages, 2006, 128 p.

Bakhtine, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard «collection tel», 2003, 488 p.

Brooks, C. 1990. *William Faulkner, The Yoknapatawpha Country*. (499 p.). New Haven : Yale University Press.

De Cortanze, Gérard, *Éloge du mensonge*, Paris, Éditions du rocher, 2012, 141 p.

Didi-Huberman, Georges, *La survivance des lucioles*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2012, 141 p.

Eco, Umberto, *L'œuvre ouverte*, Paris, Seuil, 1979, p.315 p.

Eisenzweig, Uri, *Le récit impossible, forme et sens du roman policier*, Christian Bourgeois Éditeur, Mesnil-sur-l'Estrée, 1986, 357 p.

Janvier, Ludovic, *Une parole exigeante. Le nouveau roman*, Seuil, Paris, 1964, 184 p.

Koyré, Alexandre, *Réflexion sur le mensonge*, Paris, Éditions Allia, 1996, 51 p.

Laurent, Jacques, *Du mensonge*, Paris, Pocket, 1994, 110 p.

Lintvelt, Jaap, *Approche narrative, thématique et idéologique des Fous de Bassan*, Paris-Québec, L'Harmattan-Nota bene (Littérature(s)), 2000, 306 p.

Lits, Marc, *Le roman policier : introduction à la théorie et à l'histoire du genre littéraire*, Liège, CÉFAL, 1993, 220 p.

Paterson, Janet M., *Anne Hébert Architecture romanesque*, Ottawa, Les presses de l'université d'Ottawa, 1988, 192 p.

Sarraute, Nathalie, *L'ère du soupçon. Essais sur le roman*, Paris, Gallimard, 1956, 155 p.

Xanthos, N. (2011). Raconter dans le crépuscule du héros. Fragilités narratives dans le roman d'enquête contemporain. [Chapitre 6]. Dans F. FORTIER et A. MERCIER (dir.), *La transmission narrative, modalités du pacte romanesque contemporain* (p. 111-128). Montréal : Éditions Nota bene.

Articles de périodiques

Neil B. Bishop, « Distance, point de vue, voix et idéologie dans Les fous de Bassan d'Anne Hébert », *Voix et Images*, vol. 9, N° 2, 1984, p. 113-129.

Evain, Brice, *Des virtualités de la fiction policière. Lecture(s) de Comptine des Heights de Jean Lahougue*, *Revue critique de Fixxion française contemporaine*, <http://www.revue-critique-de-fixxion-francaise-contemporaine.org/rcffc/article/view/fx09.06/899>, En ligne : consulté le 20 avril 2017.

Ewing, Ronald, « Griffin creek : The English world of Anne Hébert », *Canadian Literature*, N° 105, été 1985, p. 100-110.

Hale, Dorothy J., « “As I Lay Dying’s” Heterogeneous Discourse », *NOVEL: A Forum on Fiction*, Vol. 23, N° 1, Automne 1989, p.5-23.

Lata, Marion, *Fan fiction. Une introduction (à l'usage des débutants)*, Fabula, http://www.fabula.org/atelier.php?Fan_fiction_Une_introduction, En ligne : consulté le 28 avril 2017.

MERCIER, Andrée et KÜHN, Marion. « Qui parle? Enjeux théoriques et esthétiques de la narration indécidable dans le roman contemporain ». *Tangence*. N° 105, 2014, p. 5-13

Randall, Marylin, « Les énigmes des Fou de Bassan, féminisme, narration et clôture » , *Voix et Images*, vol. 15, N° 1, (43), 1989, p. 66-82.

Œuvres de fiction

Broadchurch. 4 mars 2013-en production. Chris Chibnall (créateur). ITV.
Cohen, Leonard, *The future*, New York, Columbia Records, 1992.

Faulkner, William.

- *Le bruit et la fureur*, Paris, Gallimard, coll.«folio», 2011, 372 p.
- *Tandis que j'agonise*, Paris, Gallimard, 2010, 254 p.
- *Sanctuaire*, Paris, Gallimard, 2010, 376 p.

Hébert, Anne, *Les Fous de Bassan*, Paris, Seuil, 1982, 249 p.

The office. 24 mars 2005-16 mai 2013. Ricky Gervais, Stephen Merchant (créateurs).
NBC.

Moorhouse, Jocelyn. (1995). *How to Make an American Quilt*. Netflix.